This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

a III. Genes

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

ION FUND

J. Vercruysse, Bibliographie des écrits du baron d'Holbach

1770 A10

Arch. 12° F. 1770 (5)

a M. Genes

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE [illegible] D

J. Vercruysse, Bibliographie des écrits du baron d'Holbach

1770 A10

Arch. 12° F. 1770 (5)

TABLEAU DES SAINTS,

OU

EXAMEN

de l'eſprit, de la conduite, des maximes & du mérite des perſonnages que le Chriſtianiſme révere & propoſe pour modeles.

Hoc admonere ſimplices etiám poteſt,
Opinione alterius ne quid ponderent;
Ambitio namque diſſidens mortalium
Aut gratiæ ſubſcribunt, aut odio ſuo:
Erit ille notus, quem per te cognoveris.

PHÆD. LIB. III. FAB. 10.

TOME PREMIER.

à LONDRES,
MDCCLXX.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 9 OCT 1984
OF OXFORD
LIBRARY

AVANTPROPOS.

Tous les peuples de la terre ont montré une grande vénération pour les hommes auxquels ils ont été redevables de quelques inventions utiles ; ils les ont regardés comme des Etres d'un ordre ſupérieur au reſte des mortels, comme des favoris du ciel, comme des perſonnages dont le génie annonçoit quelque choſe de divin. C'eſt aux Dieux que le vulgaire attribue tous les effets inconnus ou extraordinaires ; ainſi les hommes extraordinaires lui paroiſſent tout divins. Les nations, dénuées de ſcience & d'expérience, ont donc attribué aux Puiſſances inviſibles qui gouvernent le monde les talens rares du corps & de l'eſprit, tels que la force, le courage, l'adreſſe, l'induſtrie, la ſagacité, les reſſources du génie toujours merveilleuſes pour le commun des hommes. Nous voyons en tout pays les premiers guerriers, les plus anciens héros, les inventeurs des arts, des Prêtres, des Légiſlateurs, des fondateurs de Religions, des Devins, des faiſeurs de preſtiges, commander pendant leur vie

à la crédulité des peuples, paſſer pour des Etres ſurnaturels dans l'eſprit de leurs contemporains, & finir après leur mort par être placés au rang des Dieux, & en cette qualité devenir les objets des reſpects ou même du culte des nations auxquelles de leur vivant ils avoient procuré des avantages réels ou imaginaires. Tels furent en Egypte un *Oſiris*, un *Hermès*; dans l'Indoſtan un *Brahma*; chez les Hébreux un *Abraham*, un *Moyſe*, des *Prophètes*; chez les Perſes un *Zoroaſtre*; chez les Grecs un *Triptoleme*, un *Bacchus*, un *Orphée*; chez les Romains un *Romulus*, un *Numa*; chez les Chrétiens un *Jéſus*, des *Apôtres*, des *Saints*; chez les Muſulmans un *Mahomet* &c. Tous devinrent des objets vénérables, & même des Divinités pour ceux qui crurent avoir éprouvé leurs bienfaits.

Mais comme l'ignorance juge toujours imprudemment ou fait que les hommes ſe méprenant ſur les objets de leur eſtime, proſtituent leur encens à des objets qui en ſont totalement indignes, il eſt à propos d'examiner ſoigneuſement ſi cette eſtime eſt fondée, & ſi le préjugé ne nous en impoſe pas ſur le mérite de ceux à qui nous ren-

dons nos hommages.

La raiſon ne connoît qu'une meſure pour juger & les hommes & les choſes ; c'eſt l'utilité réelle & permanente qui en réſulte pour notre eſpece. Tout homme vraiment utile aux hommes a droit à leur eſtime. Mais ſi l'eſtime, la reconnoiſſance & la gloire ſont des récompenſes dues à l'utilité ; ſi l'on ne peut ſans injuſtice les refuſer à ceux qui ont procuré ou qui procurent à la ſociété des biens véritables ; il eſt inſenſé d'honorer des Etres inutiles, c'eſt le comble de la folie de rendre des hommages à des Etres nuiſibles ; il eſt très-juſte d'arracher le maſque à des fourbes dangereux, & l'intérêt de la poſtérité exige qu'on la détrompe des objets ſottement reſpectés par ſes ayeux. En rectifiant ſes idées on l'empêche de continuer à révérer des méchans qui, ſous prétexte d'apporter le bonheur ſur la terre, n'ont fait que rendre le genre humain plus malheureux ; on empêche les impoſteurs futurs d'employer les mêmes ruſes pour ſéduire & tromper. On empêche les hommes de ſe pervertir en ſe propoſant des méchans pour modeles.

C'est d'après ces principes & ces motifs que nous allons examiner la con-

duite de quelques perſonnages que le Chriſtianiſme honore comme des Saints, des Héros, des *Demi-Dieux*, & qu'il nous repréſente comme ayant été pendant leur vie les amis d'un Dieu ſage, juſte & bon, les organes de ſes volontés, les interprêtes de ſes oracles, les dépoſitaires de ſa puiſſance ſouveraine, les objets de ſa complaiſance, les poſſeſſeurs de ſa gloire & des récompenſes ineffables qu'il réſerve à ſes élus.

Cet examen eſt d'autant plus néceſſaire que la Religion Chrétienne propoſe ces ſaints perſonnages comme des modeles que chacun doit s'efforcer d'imiter; comme des Docteurs infaillibles qu'il faut écouter pour obtenir une félicité permanente, ſoit dans ce monde, ſoit dans l'autre. Les Chrétiens ſe croient obligés d'honorer ſur-tout ceux d'entre ces grands hommes qui leur ont apporté une Religion qu'ils regardent comme un bienfait ineſtimable, en ce qu'elle leur procure la connoiſſance du vrai Dieu, connoiſſance dont un Dieu bon a réſolu dans ſes décrets de priver le reſte de la terre: en ce qu'elle leur enſeigne une morale toute divine & faite pour rendre les hommes plus ſociables, plus juſtes, plus humains: en ce qu'elle prêche des

vertus que ſans elle l'eſprit humain n'auroit jamais pu imaginer ; enfin en ce qu'elle leur préſente des myſteres & des dogmes merveilleux, ſans leſquels on ne peut parvenir au bonheur éternel qui doit faire l'objet de nos deſirs.

D'APRÈS ces notions il n'eſt point étonnant que les Chrétiens ne mettent point de bornes à leur reconnoiſſance envers ceux à qui ils ſe croient redevables de tant de bienfaits ſignalés. Dans quelques Sectes Chrétiennes ces ſaints Docteurs ſont regardés comme des Dieux, leurs oracles ſont réputés infaillibles, leurs écrits paſſent pour des inſpirations du ciel, enfin le peuple leur rend des hommages auſſi grands qu'à la Divinité même, dont le culte ſe trouve ſouvent éclypſé par celui que l'on rend à ſes prétendus favoris.

LES peuples regardent les Saints comme des courtiſans en crédit, comme des interceſſeurs puiſſans auprès de l'Etre ſuprême ; celui-ci n'eſt pour eux qu'un Etre entouré de nuages qu'il leur eſt impoſſible de diſſiper ; en un mot un Monarque inacceſſible pour ſes ſujets d'ici-bas. L'homme ſe ſentant toujours incapable de ſe faire une idée préciſe de la Divinité, s'adreſſe plus vo-

lontiers à des Etres d'une nature plus conforme à la ſienne propre, & croit trouver en eux des protecteurs, des médiateurs, des conſolateurs, des amis. Voilà pourquoi le vulgaire aime mieux préſenter ſes requêtes à des Saints, qu'il ſçait avoir été des hommes, que de traiter directement avec Dieu, qu'il ne peut concevoir, & qu'on lui montre toujours comme un Souverain que l'on doit craindre. Nos Docteurs ont pris ſoin de repréſenter Dieu comme un Tyran ſi capricieux, ſi dur, ſi colere, ſi farouche, ſi inacceſſible, que ſes malheureuſes créatures oſent à peine lui parler à lui-même ou porter leurs regards tremblans ſur lui.

Un Saint eſt donc réputé un favori de Dieu. Mais pour nous aſſurer de la ſainteté des perſonnages que le peuple Chrétien révere, il faut commencer par nous retracer l'idée que la Religion nous donne de la Divinité. Or ſi la Religion la repréſente quelquefois comme un Deſpote inſenſé, elle la peint plus ſouvent comme un Souverain infiniment ſage, infiniment juſte, infiniment puiſſant; comme un Pere rempli de tendreſſe & de bonté; comme un Etre qui poſſede éminemment toutes les perfec-

tions imaginables, ſans aucun mêlange de défauts. Cet Etre chérit ſes créatures, s'offenſe du mal qu'on leur fait, & par conſéquent déteſte la violence, l'injuſtice, la rapine, le meurtre, la diſcorde & le crime. Ce Pere étant rempli de tendreſſe pour les hommes & leur fourniſſant abondamment les douceurs de la vie, ſemble annoncer qu'il veut que l'homme travaille à ſon propre bien-être, s'occupe de ſa conſervation, & ſe procure autant qu'il peut les biens que ſon créateur a pris ſoin de répandre dans la nature pour l'uſage de ſes enfans.

C'EST donc d'après le caractere moral que l'on donne le plus conſtamment à la Divinité que nous devons juger les perſonnages que l'on nous aſſure avoir été ſes favoris. Il faut donc examiner en premier lieu ſi la conduite de ceux que l'Egliſe appelle des *Saints* & qu'elle nous propoſe pour être le modele de la nôtre, a été réellement conforme aux perfections divines & aux vues bienfaiſantes de la Providence; c'eſt-à-dire, ſi cette conduite a été ſage, équitable, avantageuſe à la ſociété. En ſecond lieu il faut voir ſi cette conduite a été avantageuſe aux Saints eux-mêmes, c'eſt-à-dire, s'ils ſont entrés par leur conduite

dans les vues d'une Providence qui veut le bien-être & la conſervation de ſes ouvrages.

Telles ſont les régles d'après leſquelles nous devons juger les perſonnages que la Religion Chrétienne nous preſcrit d'imiter, d'honorer, & dont elle nous ordonne de ſuivre les exemples & les leçons. Les premiers Saints que nous y voyons ſont les Apôtres & les Diſciples de Jéſus-Chriſt ſon fondateur. Cette Religion nous fait regarder celui-ci comme le fils de Dieu, comme un Dieu lui-même, chargé par ſon Pere de deſcendre ſur terre pour indiquer aux hommes le chemin du ſalut & la vraie ſcience des mœurs, néceſſaire à leur bonheur ici-bas.

Il faudroit donc d'abord examiner ſi la venue de Jéſus-Chriſt a véritablement procuré au genre humain le bonheur qu'un Dieu bienfaiſant vouloit qu'il apportât. Il faudroit examiner ſi ſa doctrine & ſa morale ont rendu les mortels plus humains, plus ſociables, plus juſtes, plus débonnaires. Il faudroit examiner ſi la conduite de Jéſus a été parfaitement conforme aux idées ſublimes que la Religion nous donne de la Divinité; enfin il faudroit voir ſi la vie &

la mort de ce Sauveur du monde s'accorde avec les idées que nous pouvons nous former de la ſageſſe, de la prévoyance, de l'équité, de la bonté de Dieu. Mais comme cet examen a déjà été fait dans un grand nombre d'ouvrages, nous ne nous y arrêterons point ici; nous nous bornerons à examiner les effets que la morale divine de Jéſus-Chriſt a faits ſur ceux qui ont mérité le nom de *Saints* pour l'avoir ſuivie avec le plus d'exactitude. Cependant nous obſerverons en paſſant que bien des gens ont penſé que le ſyſtême de la Religion de Jéſus ne porte aucun des caracteres auxquels on puiſſe reconnoître ni la ſageſſe, ni la bonté, ni la juſtice de la Divinité. Ils prétendent qu'un Dieu ſage, équitable, tout-puiſſant & rempli de bonté, pouvoit prendre des routes plus faciles & plus ſûres pour ſauver le genre humain, que de faire mourir ſon fils innocent, ſur-tout en pure perte.

D'un autre côté, bien des Philoſophes n'ont rien trouvé de merveilleux ou de divin dans la morale prêchée par le Meſſie des Chrétiens. Ils prétendent que l'Evangile ne renferme point de préceptes ou de maximes vraiment ſenſées,

qui n'ayent été préſentées beaucoup mieux par les Socrates, les Platons, les Cicérons, les Confucius & par des Sages Payens antérieurs à Jéſus. Il eſt vrai que la morale de ce nouveau légiſlateur paroît préférable à celle des Hébreux, qui ſemblent avoir de tout tems méconnu cette ſcience ſi néceſſaire aux hommes.

À l'égard des conſeils ſublimes & fanatiques que les Chrétiens attribuent au fondateur de leur Religion, la raiſon ne peut y trouver que des notions inſenſées, inutiles ou même nuiſibles à la ſociété, & praticables ſeulement pour un petit nombre de frénétiques, ſans influer ſur la conduite du reſte des mortels.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que le fils de Dieu n'eut point de ſuccès chez les Juifs auxquels ſon Divin Pere l'avoit ſpécialement envoyé; l'opiniâtreté de ce peuple endurci fit échouer toutes les meſures de la ſageſſe, de la préſcience & de la toute-puiſſance divine. En vain Jéſus tâcha-t-il d'appuyer ſa Miſſion par des miracles; ces miracles ne furent point crus. En vain voulut-il fonder ſes droits ſur les prophéties adoptées par ſes concitoyens,

ceux-ci rejetterent la réforme & la morale qu'il venoit apporter, & le regarderent comme un impoſteur qu'ils condamnerent à la mort.

Ses Apôtres n'eurent point auprès du peuple Juif des ſuccès plus marqués que leur Maître. Ils eurent beau prêcher & faire des miracles; ils eurent beau citer & expliquer les oracles de l'Ancien Teſtament & prouver que leur Meſſie y étoit ſoit clairement, ſoit allégoriquement déſigné, ils ne purent faire qu'un très-petit nombre de proſélytes parmi les Juifs; enfin déſeſpérés de l'entêtement de leurs concitoyens ils s'adreſſerent aux Gentils à qui ils annoncerent l'Evangile, c'eſt-à-dire, le Judaïſme réformé par Jéſus.

Les Chrétiens, lors même que leur Religion ſe fut totalement écartée du Judaïſme, continuerent cependant à reſpecter les livres ſacrés des Juifs, & à regarder leurs Patriarches, leurs Prophêtes, leurs Héros comme de ſaints perſonnages très-agréables à Dieu, comme des organes infaillibles du Très-Haut, comme des modeles à ſuivre.

Il eſt vrai que ces grands Saints, même d'après l'hiſtoire ſacrée qui nous tranſmet leurs hauts faits, eurent ſou-

vent, comme nous allons le montrer, une conduite qui ne paroît rien moins qu'irréprochable : il eſt en effet évident que pluſieurs d'entre eux préſentent à des yeux non prévenus plutôt des modeles de ſcélérateſſe & d'infamie que des modeles de vertus. Mais les Chrétiens préoccupés par la foi en faveur de ces illuſtres perſonnages, ferment pieuſement les yeux ſur leurs crimes; dociles aux leçons des ſubtiles interprêtes de l'Ecriture, ils ne voyent rien que d'honnête dans la conduite la plus révoltante des Saints de l'Ancien Teſtament. On leur perſuade que les amis de Dieu ne doivent point être jugés d'après les régles de la raiſon ou de la morale ordinaire; on leur dit que la conduite de ces hommes révérés étoit fondée ſur les ordres particuliers & ſur des inſpirations d'un Dieu, dont les décrets impénétrables ne ſont point faits pour être examinés; on aſſure que le Dieu de la juſtice & de la bonté eſt le maître de violer, quand il lui plaît, les régles immuables de l'équité, & peut, ſelon ſon bon plaiſir, changer la vertu en crime & le crime en vertu. On prétend que l'arbitre du monde peut, quand il veut, anéantir les loix de la morale dont pour-

tant on le ſuppoſe l'auteur. On croit le diſculper en diſant que c'eſt lui *qui crée le juſte & l'injuſte*, qu'il tient dans ſes mains les deſtins des mortels, qu'il peut en diſpoſer à ſon gré, ſans que ſes créatures trop foibles ayent le droit de critiquer ſes volontés ou de juger les ordres qu'il donne à ſes ſerviteurs.

C'est ainſi que la Religion toujours en contradiction avec elle-même renverſe les fondemens de la morale, dont elle prétend pourtant être le plus ferme appui. Elle fait dériver de la Divinité même les devoirs de l'homme; elle annonce Dieu comme renfermant toutes les perfections imaginables; elle prétend que ce Dieu s'irrite du mal que l'on fait à ſes créatures; elle ſuppoſe ce Dieu immuable & cependant bientôt cette même Religion traveſtit ce Dieu ſi parfait en un tyran qui ne connoît d'autres loix que ſon caprice, qui ne s'aſſervit plus aux régles qu'il a lui-même établies, qui ordonne le meurtre, le vol, la violence, l'injuſtice, la cruauté, la révolte, la perfidie, le menſonge; enfin qui chérit des hommes ſouillés des vices & des crimes les plus horribles.

Nous voyons donc que pour juſtifier les Saints qu'il nous propoſe pour mo-

deles, le Chriſtianiſme calomnie ſon Dieu! Il a le front d'en faire l'inſtigateur du crime; il ſuppoſe que cet Etre ſi parfait allume & approuve les paſſions les plus fougueuſes, applaudit au carnage & aux fureurs de ſes favoris, donne ſa ſanction à la colere, à la haine, à l'uſurpation, qui à l'ombre de ſon nom ſe changent en vertus. A l'aide de ce nom redoutable l'ambition, la férocité, la rage la plus inhumaine ſe changent en un ſaint zêle; le fanatiſme le plus aveugle, les viſions, la folie, ſe convertiſſent en inſpirations divines & en ſageſſe ſublime; l'impoſture, les preſtiges & la fraude paſſent pour des miracles ou pour des marques indubitables de la puiſſance du Très-Haut; l'inſociabilité, la cruauté contre ſoi-même, l'inutilité ſont regardées comme des perfections; l'opiniâtreté, la révolte, les cris de la ſédition prennent le nom d'héroïſme, de conſtance & de foi ardente. En un mot par le plus étrange des renverſemens, le délire rend eſtimable; l'inutilité devient digne de récompenſes; la fureur ſe change en vertu.

Ce ſont en effet des vertus de cette trempe que nous allons rencontrer dans la plupart des Saints de l'Ancien & du

Nouveau Teſtament. En faiſant l'examen des Héros les plus diſtingués du Judaïſme, nous trouverons des fourbes ambitieux, ſéduiſant une nation ſtupide par des fables & des preſtiges; des ambitieux tyranniſant de la façon la plus cruelle une troupe de ſauvages ignorans totalement aveuglés par la ſuperſtition; des Prophêtes, des Devins, des Prêtres ſe ſervant impudemment du nom de Dieu pour porter leurs dupes aux actions les plus noires. Ces jongleurs ſacrés ne ſont dans toute l'hiſtoire du peuple Hébreu que les fléaux de leur nation & des peuples voiſins. Au lieu de rendre les Juifs plus humains, plus juſtes, plus ſociables, plus pacifiques, plus ſoumis à leurs maîtres, nous verrons les guides d'Iſraël perpétuellement occupés à rendre leurs ſectateurs plus barbares, plus injuſtes, plus intolérans, plus rebelles à l'autorité. En un mot dans les Saints & les Inſpirés les plus fameux de l'ancienne Loi nous ne rencontrerons que des monſtres nés pour la déſolation de leur patrie malheureuſe qu'ils ſont enfin parvenus à conduire vers l'abîme.

Les Saints de la Loi nouvelle ne nous offriront pas un tableau plus riant, ni des modeles plus dignes d'être imités,

Les faſtes de l'Egliſe Chrétienne ne nous préſenteront que des impoſteurs dépourvus de ſcience & de lumieres, forgeant & débitant des fables improbables à une populace imbécille, avide de nouveautés merveilleuſes & prémunie contre la raiſon ; des charlatans groſſiers obſtinés à vivre aux dépens de la crédulité infatigable de leurs dévots adhérens. Les annales du Chriſtianiſme ne nous montrent à chaque page que le fanatiſme allumé par les mains de la fourberie. Nous y verrons des Martyrs, c'eſt-à-dire, des victimes ſéduites par des impoſteurs intéreſſés, braver les tourmens & la mort pour ſoutenir la bonté d'une cauſe dont on a pris ſoin d'enivrer leurs eſprits. Ces malheureux enthouſiaſtes ſe perſuadent que le Dieu qu'ils adorent ſe plaît à voir ruiſſeler le ſang de ſes plus fideles adorateurs. Nous verrons les déſerts ſe peupler de pieux Anachorettes, qui s'imaginent ſe rendre agréables au Dieu de la bonté, en s'éloignant du commerce des hommes pour s'infliger volontairement des ſupplices auſſi longs que cruels. Nous verrons ſurtout une foule de Docteurs orgueilleux & de querelleurs indomptables ſouffler par-tout le feu de la diſcorde, diviſer

les

les nations par des disputes & des subtilités insensées, exciter des persécutions & des guerres civiles parmi les Chrétiens, éterniser les haines Théologiques, ébranler les Empires par des révoltes continuelles, en un mot couvrir au nom du Dieu de paix la terre de sang & de cadavres.

Tels sont les beaux modeles que la Religion Chrétienne propose à ses dévots sectateurs ! C'est en imitant ces grands Saints que l'on peut se flatter d'obtenir un jour une place dans les demeures célestes que Dieu réserve à ses favoris ! En conséquence tous ceux qui ont voulu jouer un rôle distingué dans la Religion Chrétienne se sont fait remarquer par un esprit turbulent, opiniâtre, séditieux ; ils ont, quand ils ont pu, persécuté avec fureur ceux qui refusoient de souscrire à leurs opinions Théologiques communément inintelligibles & nullement intéressantes pour la société. La vanité de ces champions leur fit toujours regarder les rêveries de leurs cerveaux comme des choses importantes au salut, comme des inspirations d'en-haut, comme des dogmes infaillibles, comme la cause du Très-Haut. Remplis de ces idées présomp-

tueuſes, enorgueillis de ſe croire les défenſeurs de la Divinité, ces héros furent également prêts à tourmenter les autres ou à ſouffrir & périr pour une ſi belle cauſe. La charité, l'amour du prochain, l'indulgence & la paix, ſi ſouvent recommandées dans l'Évangile des Chrétiens, furent obligées de faire place à un zêle fougueux qui porta continuellement le trouble, la perſécution & la mort dans la ſociété.

Ceux que leur caractere ne porta point à de pareils excès ſe crurent obligés de fuir le monde & de ſe ſéqueſtrer ſous prétexte de travailler plus ſûrement à leur ſalut & de contempler les vérités éternelles; ils allerent vivre en ſauvages dans des déſerts affreux ou dans les ténebres des cloîtres, & ſe flatterent de mériter le ciel en ſe rendant parfaitement inutiles à la terre. Remplis de l'idée qu'ils ſervoient un Dieu cruel qui ſe plaît aux tourmens de ſes foibles créatures, pluſieurs de ces dévots farouches s'infligerent des ſupplices continuels, ſe refuſerent tous les plaiſirs de la vie, paſſerent leurs triſtes jours dans l'ennui & dans les larmes, & ſous prétexte de déſarmer la colere divine vécurent & moururent les victimes de la frénéſie la plus

barbare. C'eſt ainſi que le fanatiſme, quand il ne nous rend point ennemis des autres, nous rend ennemis de nous-mêmes & nous fait un mérite de nous rendre miſérables.

A l'égard du commun des Chrétiens la plupart d'entre eux ne ſe crurent point appellés à ces perfections ſublimes. Les dévots ſe contenterent de ſe ſoumettre aveuglément à la conduite, aux pratiques dévotes, aux formules, aux cérémonies & ſur-tout aux opinions preſcrites par leurs guides ſpirituels. Ceux-ci, loin de leur enſeigner la vraie morale qui veut que l'on ſe rende utile à la ſociété, ne les repaiſſent que de myſteres inconcevables, de fables ſacrées, de légendes improbables, qu'ils leur préſentent comme les ſeuls objets dignes d'être médités. Ces guides, ou fanatiques ou fourbes, n'occupent les foibles eſprits de leurs diſciples que de queſtions ridicules, de dogmes abſurdes, de chimeres extravagantes, & leur inſpirent ſur-tout les paſſions néceſſaires pour faire valoir le parti ou la ſecte qu'eux-mêmes ont embraſſée. De là ces animoſités, ces haines, ces médiſances, ces fraudes, ces calomnies dont on voit communément les dévots ſe ſervir avec tant

de ſuccès pour déchirer & détruire les adverſaires de leurs Prêtres qu'ils regardent toujours comme les ennemis de Dieu & comme des citoyens dangereux que l'on devroit exterminer.

Ces directeurs indulgens pour les vices qui n'ont que la ſociété pour objet, ne s'embaraſſent guere de réprimer dans les cœurs de leurs pénitens les paſſions vraiment nuiſibles. Ils applaniſſent les voies du ciel pour les Grands; en faveur de la dévotion ils leur pardonnent tous leurs défauts & même leurs vices habituels pour leſquels ils leur fourniſſent à volonté des expiations aiſées. Par une conduite ſi contraire à la ſaine morale & aux intérêts de la ſociété l'on voit ſouvent des courtiſans dévots allier la dévotion avec l'orgueil, la rapine, l'injuſtice, la cruauté, l'oppreſſion, la perfidie, le menſonge, les intrigues les plus déshonnêtes. Les Miniſtres de la Religion, loin de rappeller au nom du ciel les Tyrans à leur devoir, les flattent quand ils ſont dévots, & ſe gardent bien de les faire rougir des crimes continuels & multipliés ſous leſquels leur deſpotiſme fait gémir les nations. L'Egliſe ferme les yeux ſur leurs excès les plus crians quand les Deſpotes lui ſont ſou-

mis. Bien plus, elle en fait des Saints quand ils ſont généreux à ſon égard & dociles à ſes Miniſtres. Les Princes les plus ſouillés de crimes nous ſont quelquefois préſentés comme des modeles de ſainteté. N'en ſoyons point étonnés; une Religion qui révere l'odieux David comme un Saint, qui le propoſe aux Rois comme un modele à ſuivre, qui aſſure qu'un repentir ſtérile a pu réconcilier ce monſtre avec ſon Dieu, une telle Religion, dis-je, n'eſt propre qu'à corrompre tous les Rois.

Si nous analyſons ſans préjugé l'hiſtoire de la plupart des Princes que l'Egliſe fait paſſer pour des Saints, nous trouverons qu'elle n'a mis dans ce rang que des hommes ſans talens, ſans lumieres, ſans vertus, que leur dévotion rendoit plus dignes d'un Couvent que du Trône; des hommes peu faits pour gouverner des Empires; des hommes dont tout le mérite conſiſtoit à ſe dévouer ſottement aux caprices de leurs Prêtres; & toujours prêts à tirer l'épée pour aſſouvir leur orgueil, leur vengeance, leur rapacité, leur injuſtice, leur tyrannie. Nous voyons parmi ces ſaints Rois des perſécuteurs barbares, des bourreaux ſanguinaires, des monſtres de cruauté

ou bien nous y voyons des fondateurs de Monaſteres ; des prodigues occupés à augmenter les richeſſes des Gens d'Egliſe, à étendre leurs immunités, à doter la pareſſe & la fourberie. En examinant de près leurs prétendues vertus, nous n'y trouverons ni vigilance, ni amour du bien public, ni tendreſſe pour leurs ſujets, ni des efforts pour rendre plus doux le ſort de ceux que le Deſtin leur ſoumet. On ne voit dans la plupart de ces ſaints Rois ni des vues grandes, ni des projets nobles, ni des entrepriſes utiles, ni des qualités royales. Bien loin de là, on ne voit en eux que des petiteſſes mépriſables, des vertus monacales, des vues rétrécies & pardeſſus tout un zèle deſtructeur qui en fait de vrais fléaux pour les Empires. En un mot les pays gouvernés par des Saints ne furent & ne peuvent être ni floriſſans, ni puiſſans, ni fortunés.

Pour peu que l'on ſoit inſtruit de l'Antiquité payenne, d'après l'eſquiſſe que nous allons préſenter, l'on pourra comparer le mérite de la plupart des Saints & des Héros Chrétiens, avec celui des grands hommes du Paganiſme, que néanmoins la Religion nous ordonne de regarder comme des hommes ſans

vertus, & que, ſuivant ſes maximes, Dieu condamne à être dévorés par des flammes éternelles, pour avoir ignoré les myſteres & les dogmes qu'il a rendus néceſſaires au ſalut. Suivant les maximes atroces de la Théologie Chrétienne, les hommes les plus reſpectables, les plus utiles, les plus ſages, les plus ſaints de l'Antiquité; ceux qui de leur vivant ſe ſont plus occupés du bonheur de leurs ſemblables, n'ont été que des êtres mépriſables aux yeux d'un dévot, n'ont eu que de *fauſſes vertus*, n'ont mérité que le courroux implacable d'un Dieu juſte & rempli de bonté. Les *Titus*, les *Trajan*, les *Antonin*, les *Marc-Aurèle* ſeroient-ils faits pour trouver grace devant un Dieu qui a pu approuver la conduite d'un *Joſué*, d'un *David*, d'un *Conſtantin*, d'un *Théodoſe*, & de tant d'autres Tyrans infames dont l'Egliſe fait l'éloge? Les *Solon*, les *Lycurgue*, les *Socrate*, les *Ariſtide*, les *Caton* ſeront donc pour toujours privés des récompenſes ineffables que Dieu accordera au féroce *Moyſe*, au traître *Samuel*, au turbulent *Athanaſe*, au mépriſable *François*, au ſanguinaire *Dominique*, & à une foule abjecte de Moines oiſifs & fa-

natiques dont le Pontife Romain voudra peupler le Paradis!

Voilà comme la ſuperſtition eſt parvenue à renverſer dans l'eſprit des hommes toutes les idées de la raiſon, de la morale, de la vertu. Le Chriſtianiſme refuſe des vertus à tout homme qui n'a pas les vertus imaginaires qu'il s'efforça toujours de ſubſtituer aux vertus réelles dont la ſociété peut recueillir les fruits. La foi, ſelon nos Docteurs, eſt la premiere des vertus; ſans elle, l'homme le plus honnête n'eſt qu'un monſtre déteſtable digne des châtimens réſervés aux ſcélérats. Mais qu'eſt-ce donc que cette foi ſi néceſſaire au ſalut? Qu'eſt-ce que cette vertu inconnue des Sages, des Héros, des Saints de l'Antiquité? C'eſt une pieuſe imbécillité qui fait que l'on adopte ſans examen les fables puériles, les myſteres ridicules, les dogmes obſcurs, les opinions frénétiques, les pratiques impertinentes que des guides intéreſſés ont inventés pour aſſervir l'entendement humain. C'eſt un aveuglement ſtupide qui rend l'homme l'eſclave des paſſions & des caprices du Clergé.

Il n'eſt donc point ſurprenant de voir les Prêtres Chrétiens élever cette foi au

deſſus de toutes les vertus humaines, & lui former un trône ſur les ruines de la raiſon. Cependant cette raiſon eſt la prérogative unique qui diſtingue l'homme de la brute. Cette raiſon, ſuivant le Chriſtianiſme même, eſt un rayon de la Divinité. Par quelle bizarrerie le Dieu ſuprême pourroit-il donc exiger le ſacrifice de cette même raiſon dont on le fait l'auteur? Le plus ſage des Etres ne ſe plairoit-il à être ſervi que par des imbécilles ou des automates incapables de penſer par eux-mêmes?

Cependant le Chriſtianiſme ſuppoſe que Dieu n'a réſervé ſes faveurs qu'à ceux qui par complaiſance pour leurs Prêtres, que jamais on ne vit d'accord ſur rien, auront eu ſoin de ne point conſulter leur raiſon & de ne faire aucun uſage de la ſeule lumiere que ce Dieu leur ait donnée pour ſe conduire ici-bas. Comment pourtant, ſi l'on réduit la raiſon au ſilence, diſtinguer le vrai du faux, l'util du nuiſible, ce qui eſt eſtimable de ce qui eſt mépriſable? C'eſt ſans doute le projet de ces guides trompeurs; ils ſe ſentent intéreſſés à troubler les eſprits, à confondre le jugement, à décrier une raiſon dont les lumieres ſeroient très-dangereuſes pour

eux. Semblables aux Scythes qui crevoient les yeux de leurs eſclaves pour les empêcher de ſe ſouſtraire à leurs miſéres, les Prêtres ont grand ſoin d'aveugler les peuples afin de les dominer plus ſûrement & de jouir en ſûreté du fruit de leurs travaux.

Voilà le vrai motif pour lequel les Docteurs des Chrétiens ont attaché le plus grand prix à la foi, qui n'eſt qu'une adhéſion aveugle & peu raiſonnée à toutes les opinions dont leur politique peut tirer quelque avantage. Il n'eſt donc pas ſurprenant de les voir depuis tant de ſiècles décrier, perſécuter, exterminer tous ceux qui n'ont point eu cette foi ſoumiſe. Des hommes de cette trempe ſont, à leur avis, des orgueilleux puniſſables, des rebelles qui oſent s'élever contre la Divinité même; car les Prêtres & les Dieux ſont toujours cauſe commune; le ciel veut que l'on puniſſe ſans pitié ceux à qui il n'a point accordé le don de la foi, ſi utile aux projets de nos guides vénérables.

D'un autre côté, nos Docteurs ont exalté & fait de très-grands Saints de tous ceux qui ont poſſédé cette vertu ſublime; elle ſuffit ſelon eux pour couvrir tous les vices, & même pour juſ-

tifier les plus grands crimes. Bien plus, la foi rend ſi agréables à Dieu ceux à qui Dieu la donne en abondance, qu'en faveur de ce préſent il joint encore le don de faire des miracles, d'arrêter le cours de la nature, de *tranſporter des montagnes*, en un mot d'opérer des prodiges qui rendent l'homme participant de la toute-puiſſance divine. C'eſt ſurtout à ces merveilles que l'on reconnoît les Saints; on exige des miracles pour placer un Chrétien au rang des Courtiſans céleſtes & pour lui décerner un culte; c'eſt toujours ſur des miracles atteſtés un ſiècle après la mort de ces héros, que le Pape décide infailliblement qu'ils voient Dieu face à face & que les Chrétiens peuvent en ſûreté de conſcience leur rendre des honneurs & implorer leur interceſſion puiſſante. Au reſte, ſi à l'aide de la foi ces hommes merveilleux n'ont pas toujours *tranſporté des montagnes*, on ne peut nier que pluſieurs d'entre eux, à l'aide de la foi, n'ayent ébranlé des Empires, fait périr des nations, & remué tout le globe. Ces ſortes de miracles ont été fréquemment opérés par les Saints de la Religion Chrétienne.

Ainsi la foi ſeule fait les Saints. Ce

n'eſt que par un dévouement aveugle aux intérêts de l'Egliſe que l'on peut mériter ſes ſuffrages & ſon apothéoſe. En effet pour peu que l'on examine la conduite des perſonnages que le Chriſtianiſme révere, nous trouverons qu'ils ont été ou des enthouſiaſtes qui ont eu la pieuſe ſimplicité de répandre leur ſang pour prouver que leurs guides ſpirituels n'avoient pu les tromper; ou des Docteurs turbulens qui ont fait paſſer des dogmes avantageux pour les Miniſtres de l'Egliſe; ou des Princes & des dévots qui l'ont richement dotée & qui ont maſſacré ſes ennemis; ou de pieux frénétiques qui ont étonné le vulgaire par des pénitences bizarres & qui par conſéquent ont fait honneur au Clergé du ſein duquel on voyoit ſortir de tels prodiges. Parmi une foule de Saints qui ornent les faſtes du Chriſtianiſme nous aurons la plus grande peine à démêler un homme qui ait été vraiment ſage, éclairé, raiſonnable, en un mot vraiment utile à ſes concitoyens. Nous verrons que dans la Religion Chrétienne il eſt très-poſſible d'être un Saint ſans être un homme vertueux; qu'il eſt poſſible d'avoir les vertus Evangéliques ſans avoir aucune des vertus ſociales. En

un mot la conduite des hommes que la Religion regarde comme les amis de Dieu nous prouvera que l'on peut être en même tems très-dévot & très-malfaiſant, très-pieux & très-méchant, & que l'on peut plaire à la Divinité même en faiſant beaucoup de mal à ſes foibles créatures.

La conduite des Saints, ſouvent très-révoltante pour des yeux profanes, n'a rien de choquant pour des Chrétiens, heureuſement aveuglés par la foi. La Religion a deux morales & deux meſures pour juger les actions des hommes: à l'aide de ces deux morales elle vient à bout de juſtifier les choſes les plus contradictoires. La premiere de ces morales n'a que Dieu ou la Religion pour objet. La ſeconde a quelques égards au bien de la ſociété & défend de lui nuire. Mais il eſt aiſé de ſentir que cette morale purement humaine & naturelle dans l'eſprit d'un dévot eſt faite pour céder le pas à la morale divine & ſurnaturelle que ſes Prêtres lui montrent comme infiniment plus importante pour lui. Ceux-ci lui perſuadent ſans peine que ſon intérêt le plus fort eſt de plaire à ſon Dieu, & lui montrent les moyens néceſſaires pour y parvenir;

quelque révoltans, quelque dangereux, quelque criminels que ces moyens paroiſſent d'abord à ce dévot, la foi vive & ſoumiſe les lui fait embraſſer; il ſçait qu'un bon Chrétien n'eſt pas fait pour raiſonner; qu'il doit obéir à ſes guides, aux dépoſitaires des volontés de Dieu, aux interprêtes de ſes livres ſacrés; qu'il doit ſuivre les exemples des Saints qu'on lui propoſe. S'il voit dans la Bible des crimes ordonnés par le Ciel même, il en conclut qu'il peut & qu'il doit commettre des crimes pareils ſans aucun remors; il s'enorgueillira d'imiter les héros de ſa Religion, il reconnoîtra que tout ce que la Divinité commande ne peut être que très-juſte & très-honnête; & quand ces ordres lui paroîtront funeſtes, il adorera la profondeur des décrets du Très-Haut, s'y ſoumettra docilement, répondra par une prompte obéiſſance à ſa faveur qui le choiſit pour être l'exécuteur des arrêts impénétrables d'une juſtice qui n'a rien de commun avec la juſtice des hommes.

En conſéquence notre fanatique, dès que ſes propres viſions ou les ſuggeſtions de ſes Prêtres infaillibles l'y pouſſeront, ſe croira inſpiré par la Divinité même; il ſe perſuadera que tout lui eſt

permis pour faire valoir les intérêts de l'Egliſe ; il trompera, il haïra, il égorgera, il ſe révoltera, il troublera la ſociété ; & bien loin de rougir de ſes déſordres, il s'applaudira de ſon zêle ; tout glorieux d'avoir imité les grands perſonnages que la Religion lui vante, il ſe flattera de plaire à ſon Dieu par les mêmes moyens que les Saints ont employés pour parvenir à la gloire éternelle.

C'EST ainſi qu'un dévot cruel ſe flattera d'imiter un Moyſe, un Joſué. Un pieux aſſaſſin ſe croira autoriſé par l'exemple d'une *Jahel* ou d'une *Judith*. Un déclamateur ſéditieux contre les Princes croira reſſembler à *Samuel*, à *Elie*, aux Prophêtes des Hébreux. Un rebelle, un Tyran ſanguinaire ſe juſtifieront par l'exemple de *David*. Un Théologien turbulent & opiniâtre ſe croira un *Athanaſe*, un *Cyrille*, un *Chryſoſtôme*. Un Régicide verra ſon crime juſtifié par *Ahod*. Enfin ſi notre dévot échoue dans ſes pieux projets & devient la victime de ſon zêle, il verra les cieux ouverts prêts à le recevoir & Dieu lui-même ſur ſon trône lui préſentant la couronne & la palme du Martyre.

PAR une ſuite naturelle des principes de la Religion Chrétienne, les Miniſtres

de l'Egliſe & ſes Docteurs ſont les ſeuls arbitres des mœurs. Interprêtes nés des Ecritures ſacrées, c'eſt-à-dire, d'ouvrages divinement inſpirés, ils ont le droit de régler la conduite des peuples qu'ils ont eu ſoin d'aveugler par la foi. A l'aide de la double morale qu'ils annoncent aux hommes, ils peuvent, ſuivant le beſoin, prêcher tantôt la diſcorde & tantôt la paix, tantôt la ſoumiſſion & tantôt la révolte, tantôt la tolérance & l'indulgence, & tantôt la perſécution & la fureur. Les Saintes Ecritures dictées par la Divinité même contiennent à la fois les maximes les plus oppoſées. Si elles nous propoſent quelquefois des actions honnêtes & bienfaiſantes, quoiqu'en très-petit nombre, elles nous étalent le plus ſouvent des fourberies, des brigandages, des actions abominables aux yeux de la raiſon.

Cependant comme ces contradictions ſont de nature à frapper tout homme qui lit la Bible, les Miniſtres de l'Egliſe ont ſagement compris qu'il étoit à propos d'empêcher les fideles de fouiller trop curieuſement un livre qui renferme des choſes propres à ſcandaliſer & ſoulever tous ceux que la foi n'a pas ſuffiſamment aveuglés. Ils n'ont permis

mis la lecture de cet ouvrage qu'à des Prêtres intéreſſés à n'y rien voir que de ſublime & d'eſtimable, ou à des Chrétiens confirmés dans leur croyance & de longue main diſpoſés à n'y rien trouver que d'édifiant. Ainſi le commun des fideles dont la foi n'étoit point aſſez robuſte pour digérer les crimes rapportés dans les Livres Saints, eſt dans l'Egliſe Romaine prudemment privé de la lecture d'un ouvrage inſpiré par le ciel, mais qui pourroit lui nuire; ainſi nos Docteurs accuſent Dieu de ne s'être révélé que pour tendre des piéges & pour que la plupart des Croyans ne connuſſent point par eux-mêmes les choſes dont il vouloit les inſtruire. Quelque bizarre que cette conduite doive paroître, elle eſt viſiblement l'effet d'une politique très-rafinée. Les guides des Chrétiens ont ſenti que l'examen de leurs titres pouvoit nuire infiniment à la Doctrine céleſte ſur laquelle leur puiſſance eſt fondée; ils ont craint que la raiſon rebelle ne ſe révoltât contre leurs révélations; ils ont craint les retours du bon ſens, que la foi ne parvient point toujours à bannir complettement des eſprits; ils ont appréhendé que le cœur

TAYLOR INST. OXFORD

de l'homme ne fût ſouvent effarouché des dogmes, des fables, des contradictions, & ſur-tout des exemples de ſainteté que la Bible préſente.

Par cette ſage politique les Miniſtres de la Religion Chrétienne ſont demeurés les poſſeſſeurs excluſifs & les ſeuls gardiens des loix divines ; ils les ont expliquées à leur maniere ; ils ont été à portée de ſe forger des titres à eux-mêmes, ils ſont devenus les maîtres des paſſions des hommes ; ils ont joui du privilége excluſif d'endoctriner les peuples ignorans & ſaintement crédules, qu'ils accoutumerent de bonne heure à croire que l'Egliſe, c'eſt-à-dire, le corps des Prêtres, étoit infaillible, jouiſſoit des inſpirations continuelles de la Divinité, & étoit incapable de tromper ceux qui mettent leur confiance en elle.

Dans le Chriſtianiſme la morale étant uniquement fondée ſur les Ecritures dont l'Egliſe eſt l'interprête, fut entiérement abandonnée aux caprices des Prêtres, des Saints, des Inſpirés. Cette morale n'a rien de ſtable ; ſi quelquefois elle ordonne le bien & prétend ramener les hommes à la vertu, le plus ſouvent

elle les rend aveugles & méchans ; ſous prétexte de ſervir la cauſe du Tout-Puiſſant, elle crie ſans ceſſe aux dévots qu'*il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes*, & ces pieux inſenſés ne voyent pas que ſuivant leurs principes mêmes la Divinité ne peut point commander le crime ; que la vraie morale n'eſt point faite pour changer, & que les Prêtres, qui ont trouvé le ſecret de s'identifier avec Dieu, n'ont jamais qu'une morale verſatile accommodée à leurs propres intérêts ; enfin dans leur aveuglement les Chrétiens ne s'apperçoivent pas que la conduite enſeignée dans leurs livres ſacrés, pratiquée par les Saints, approuvée par les Miniſtres de l'Egliſe, propoſée pour modele aux Chrétiens, eſt communément injurieuſe pour Dieu, indigne d'un Etre parfait, tantôt deſtructive & tantôt inutile pour tout le genre humain.

Ainsi lorſque nous voudrons trouver la régle de nos mœurs, ne la cherchons point dans les prétendues révélations contenues dans les Ecritures que le Chriſtianiſme reſpecte comme divines : ne cherchons ni dans la Bible, ni dans les légendes des Saints, des modeles à imi-

ter: ne cherchons point dans la morale Chrétienne, changeante ſuivant les intérêts des Prêtres, des préceptes propres à régler notre conduite envers nous-mêmes & nos ſemblables. Puiſons notre morale dans la nature, dans la raiſon; elles nous apprendront les rapports néceſſaires qui ſubſiſtent entre des Etres ſenſibles, raiſonnables, intelligens. Elles nous montreront ce que nous devons aux autres & ce que nous nous devons à nous-mêmes. Elles nous prouveront que, quel que puiſſe être notre ſort dans l'avenir, ſi nous voulons nous rendre agréables à la Divinité & nous conformer aux vues qu'on lui ſuppoſe, nous devons ſuivant nos forces travailler au bien-être de notre eſpece, ainſi qu'à notre propre bonheur & à notre conſervation. Sans vouloir pénétrer par la penſée dans un avenir inconnu, ſoyons juſtes, humains, bienfaiſans; ayons de l'indulgence pour les défauts & les rêveries de nos ſemblables; tâchons de nous éclairer nous-mêmes afin de nous rendre meilleurs; réprimons les paſſions dont l'emportement pourroit nous nuire; cherchons les plaiſirs légitimes & refuſons-nous à ceux qu'on ne peut ſe

procurer qu'au détriment de la ſociété & de ſoi-même.

En ſuivant cette morale nous ſerons heureux & contens dans ce monde ; nous nous rendrons agréables à nos concitoyens ; & nous ne pourrons jamais déplaire à un Dieu qui, ſi nous le croyons rempli de juſtice & de bonté, eſt incapable de punir dans une autre vie ceux qui auront tâché d'imiter les perfections qu'on lui attribue.

Laissons donc aux dévots leur foi peu raiſonnée ou leur ſoumiſſion dangereuſe aux volontés de leurs Prêtres. Laiſſons à de pieux frénétiques leurs pénitences, leurs tourmens volontaires, leurs méditations ſtériles, leur ſombre mélancolie. Laiſſons aux zélateurs emportés leurs animoſités, leurs haines, leur eſprit perſécuteur, leur fanatiſme turbulent. Laiſſons à des Saints, à des Docteurs orgueilleux leurs querelles inſenſées, leurs diſputes, leur opiniâtreté, leurs ſéditions. Ne ſuivons que la raiſon & la vertu : elles nous montreront que ni les Dieux ni les hommes ne ſont en droit de nous faire violer les régles immuables de l'humanité, de la juſtice, de la paix, ni de briſer ſous

aucun prétexte les liens indiſſolubles qui uniſſent ici-bas les mortels les uns aux autres. Diſons, avec un Prophête, à tous ces Docteurs qui nous vantent les mérites de leurs Saints, ou qui, par des ſophiſmes deſtructeurs de toute morale, cherchent à juſtifier leurs Héros des crimes les plus avérés: *VÆ! qui dicitis malum bonum, & bonum malum* (1); malheur à vous qui appellez le mal bien, & le bien, mal! Ajoutons, malheur à ceux qui ont la foibleſſe de vous croire!

(1) Iſaïe ch. V. verſ. 20.

PREMIERE PARTIE.

Des Saints du Judaïſme ou de l'Ancien Teſtament.

CHAPITRE I.

De la Sainteté de Moyſe, & des Patriarches de l'Ancien Teſtament. D'Abraham. De Jacob. De Joſeph.

LA RELIGION des Chrétiens eſt de ſon propre aveu fondée ſur la Religion des Juifs dont Moyſe fut le légiſlateur. Ainſi les Chrétiens s'accordent avec les Juifs à regarder cet homme célebre comme un Envoyé de Dieu, comme un ſaint Inſpiré, comme l'organe de la Divinité : en un mot les ouvrages qu'on lui donne ſont réputés avoir été dictés par la voix de Dieu lui-même.

CEPENDANT quelques critiques ont oſé douter que Moyſe ait été vraiment l'Auteur du *Pentateuque*, c'eſt-à-dire, des cinq premiers livres de la Bible. Ils ont fondé leurs doutes ſur ce que dans ces livres il eſt fait mention de villes

qui n'exiſtoient point encore du tems de ce grand hiſtorien. Il y eſt parlé des Rois long-tems avant qu'il y eût des Rois dans Iſraël. Enfin la mort & la ſépulture de Moyſe y ſont rapportées. En conſéquence quelques Sçavans qui manquoient ſans doute d'une doſe ſuffiſante de foi, ont trouvé qu'il n'étoit point apparent que Moyſe fût l'auteur des Ecrits dont on lui fait honneur; ou du moins ils ont prétendu que le texte de cet Ecrivain inſpiré avoit été viſiblement interpolé par des Ecrivains poſtérieurs; ce qui ſembleroit devoir nuire à l'autenticité de ces ouvrages (*). Cependant les Chrétiens, accoutumés à fermer pieuſement les yeux ſur les difficultés les plus embaraſſantes, s'obſtinent à regarder Moyſe comme le véritable auteur du *Pentateuque*, & ſoutiennent qu'il ne renferme rien qui n'ait été divinement inſpiré.

Sans nous engager dans aucunes diſcuſſions là-deſſus, nous adopterons le ſentiment reçu par le plus grand nombre des Chrétiens: c'eſt-à-dire, nous ſuppoſerons que Moyſe eſt vraiment l'au-

(*) C'eſt le ſentiment d'Aben-ezra, de Hobbes, de la Peyrere, de Spinoſa, de MM. Simon & Jean Le Clerc &c.

teur des cinq livres de la Bible qu'on lui attribue. Mais comme il eſt très-important pour la Religion Chrétienne de s'aſſurer de l'inſpiration divine des Ecrits du Légiſlateur des Hébreux ſur leſquels la Miſſion ſubſéquente de Jéſus-Chriſt eſt elle-même appuyée, nous allons examiner en peu de mots le dégré de croyance que nous pouvons accorder à Moyſe; cet examen ſuffira pour nous mettre à portée de juger de ce que l'on doit penſer en général de tous les autres Inſpirés de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, & même de l'autorité de l'Egliſe, qui, comme on ſçait, ſe déclare elle-même divinement inſpirée.

Si nous demandons comment on peut s'aſſurer de l'inſpiration divine de Moyſe, auſſitôt on nous montre dans le *Pentateuque* de Moyſe une foule de miracles par leſquels on prétend que Dieu lui-même a prouvé la Miſſion divine de ce fameux Légiſlateur. Si l'on demande encore par qui ces miracles ſont atteſtés, on ſera forcé de répondre que c'eſt par Moyſe qui nous atteſte lui-même *qu'il a vu Dieu face à face*; qu'il a converſé avec lui *comme un ami*; qu'il a reçu la Loi de ſa propre bouche; qu'il

n'a jamais agi que par ſes ordres précis. En un mot c'eſt Moyſe lui-même qui nous apprend qu'il a fait des miracles qui prouvoient ſon inſpiration divine.

L'on voit par-là que les Inſpirés ont le droit d'être juges dans leur propre cauſe, & que leur témoignage eſt réputé valable dans la Religion, dont le premier principe eſt qu'il faut avoir de la foi, c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt pas permis de douter de la véracité de ceux qui nous aſſurent eux-mêmes qu'ils ſont inſpirés, & qu'ils ont fait des miracles pour prouver leurs inſpirations. Il eſt évident que des preuves de cette nature & que des témoignages auſſi ſuſpects ne ſont admiſſibles que pour des hommes en qui la crédulité anéantit tout raiſonnement.

Pour lever ces difficultés on nous aſſure que Moyſe n'a point été le ſeul témoin des miracles rapportés dans la Bible ; on nous dit que ces prodiges ont été faits aux yeux d'une nation entiere. Mais qui eſt-ce qui nous apprend que toute la nation Juive a vu les miracles de Moyſe? c'eſt l'Inſpiré lui-même qui nous dit que *ſix cens mille hommes* ont été les témoins de ſes prodiges. Perſonne, nous dit-on, ne s'eſt inſcrit en

faux contre les miracles de Moyſe. Mais nous demanderons encore comment on peut ſçavoir ſi perſonne n'a proteſté contre ſes prodiges? Les fréquens murmures & les rechutes continuelles des Hébreux dans l'idolâtrie nous donnent lieu de ſoupçonner que les miracles de Moyſe ou n'ont point été faits ou n'en impoſoient pas toujours à cette multitude d'ailleurs ſi crédule & ſi ſtupide. D'un autre côté de l'humeur dont étoit Moyſe il eût été peu sûr pour les clairvoyans de s'inſcrire en faux contre ſes prodiges, & les Prêtres, maîtres abſolus des Hébreux, ont peut-être eu grand ſoin de nous cacher les vraies cauſes des révoltes des Iſraëlites dans le Déſert.

Ainsi nous n'avons que Moyſe pour garant des miracles ſans nombre que Moyſe a opérés, ſoit en Egypte, ſoit dans le camp des Hébreux.

Là-dessus des incrédules demanderont de quel droit Moyſe prétend que l'on s'en rapporte uniquement à lui ſur des faits totalement incroyables & qui ſurpaſſent les forces de la nature? Ils demanderont ſi cet Inſpiré n'a point été un menteur impudent, un fourbe ambitieux, qui, comme bien d'autres, fit des preſtiges ou de faux miracles afin

d'en impoſer à une troupe crédule & ignorante des reſſources de l'art? Enfin ils demanderont ſi Moyſe, comme un grand nombre de fanatiques, n'a pas pu ſe faire illuſion à lui-même & prendre pour des inſpirations divines ſes rêves, ſes ſonges & les mouvemens déréglés de ſon cerveau malade?

Nos Docteurs réſoudront ces queſtions en nous aſſurant que Moyſe étoit un ſaint perſonnage, un homme très-éclairé, incapable de ſe faire illuſion à lui-même & d'ajouter foi à des chimeres, & plus incapable encore de mentir ou de tromper ſes concitoyens: ils nous diront que toute la conduite de Moyſe dépoſe en faveur de ſa droiture, & que ſes écrits montrent ſes profondes lumieres.

À l'égard de ſes mœurs ſi ſaintes, nous n'avons encore que le témoignage de Moyſe lui-même en leur faveur, & quelque intéreſſé qu'il fût à ſe peindre du beau côté, ce qu'il nous en dit ſuffit pour nous convaincre qu'il ne poſſédoit aucune des vertus propres à rendre un homme eſtimable aux yeux de la raiſon. En effet ſes livres nous le montrent ſous les traits d'un homme complettement méchant. Il débute par l'as-

ſaſſinat d'un Egyptien ; cette action l'oblige à fuir ; au bout d'un certain tems il revient ſoulever les Hébreux contre leur Souverain ; il lui fait une guerre ouverte ; par des playes multipliées il fait périr des millions d'Egyptiens ; il emmene enfin ſes Hébreux dans un déſert où cent fois ils ſont prêts à périr. Dès qu'ils ſe ſoulevent contre ſes ordres, il exerce au nom de Dieu ſur eux les cruautés les plus affreuſes ; il en fait égorger des milliers ; à force de maſſacres il les aſſervit à ſes caprices ; il les livre pieds & poings liés à la tyrannie, & aux extorſions des Prêtres, c'eſt-à-dire, de ſa famille & de ſa propre Tribu. Sous prétexte de Religion il inſpire à ſes Iſraëlites une haine envenimée pour toutes les autres nations ; il leur fait un devoir d'être inhumains, inſociables, ſanguinaires : il leur commande le vol, la trahiſon, la perfidie : il leur ordonne d'uſurper les terres des Cananéens en leur faiſant croire que Dieu les avoit promiſes à leurs Peres. Ce Dieu, que Moyſe fait toujours parler, n'ordonne que des violences & des maſſacres ; ce Dieu, pour mettre ſon peuple choiſi en poſſeſſion du pays qu'il lui deſtine, n'a d'autres moyens que de lui faire ex-

terminer des nations, tandis qu'il pouvoit, ſans recourir à des voies ſi cruelles, donner à ſes Hébreux des pays bien plus heureux que la pierreuſe Judée. Ce Dieu, nonobſtant ſa toute-puiſſance, a tantôt le deſſus & tantôt le deſſous dans les guerres qu'il ordonne; ce n'eſt que par des combats ſans fin que les Iſraëlites arrachent quelques établiſſemens aux poſſeſſeurs légitimes. Ce Dieu, ſi prodigue en miracles dans tant d'occaſions, s'obſtine à ne permettre aux Hébreux de s'établir que par des crimes. En un mot le Dieu de Moyſe eſt un Etre auſſi méchant qu'inſenſé; & Moyſe, qui dit de lui-même qu'il étoit *le plus doux des hommes* (1), s'il eſt l'Auteur du Pentateuque, s'eſt peint ſous les traits d'un fourbe ambitieux à qui les crimes les plus atroces ne coutoient rien pour parvenir à ſon but & qui avoit l'audace de mettre ſur le compte de la Divinité les attentats que ſon ambition faiſoit commettre à la plus ſtupide des nations dont il eſt parvenu à faire la nation la plus féroce, la plus inhumaine, la plus haïſſable de la terre.

À l'égard des lumieres ſublimes de Moyſe, à l'exception des preſtiges de

(1) Voyez *Nombres* Chapitre XII. verſet 3.

la Magie qu'il peut avoir appriſe chez les Prêtres d'Egypte renommés dans toute l'Antiquité par leurs fourberies, nous ne voyons rien dans les Ecrits du Légiſlateur des Hébreux qui annonce une vraie ſcience. Un grand nombre d'Ecrivains ont juſtement relevé les bévues dont cet Ecrivain inſpiré a rempli ſa Coſmogonie, ou ſon hiſtoire de la Création de l'Univers, qui dans ſes mains n'eſt qu'une fable que le moindre Phyſicien de nos jours rougiroit d'avoir imaginée.

On peut en dire autant de la relation qu'il nous donne de la création du premier homme. Il dit que Dieu le créa *du limon de la terre*, opinion qu'il avoit ſans doute puiſée dans l'Egypte ſa patrie, où l'on prétendoit que les premiers hommes *avoient été produits du limon* ou des boues du Nil. Quant à la premiere femme, Moyſe la fait ſortir du côté du premier homme. Il place les deux Epoux ainſi créés dans un Jardin, arroſé par des fleuves qui ne pouvoient ſe rencontrer dans un même lieu. Ce Jardin appellé *Gan-Eden* ou *Gan-Adonaï* par les Hébreux, & le *Paradis Terreſtre* par les Chrétiens, a long-tems & vainement exercé les cerveaux des Docteurs, qui

ont eu la folie de faire des recherches pour ſçavoir ſa vraie poſition. Ces grands Géographes ſe ſeroient épargné bien des veilles s'ils euſſent eu aſſez de bon ſens pour voir que ce Jardin n'exiſta jamais que dans l'imagination d'un vrai conteur de fables, qui avoit embelli à ſa maniere ce qu'il avoit ouï dire des *Jardins d'Adonis* qu'on adoroit en Syrie.

Quoi qu'il en ſoit, il paroît par les Ecrits de Moyſe que, malgré ſa ſcience & ſes converſations familieres avec Dieu, nul homme n'eut jamais de la Divinité des idées plus abſurdes, plus injurieuſes, plus ridicules. A peine ce Dieu a-t-il fait l'homme qu'il travaille à ſa ruine; il tend un piége à ſa ſimplicité; il lui défend de manger du fruit de l'arbre de la ſcience; il le menace de mort s'il a la témérité d'y toucher; cependant il permet que le Diable tente la femme; celle-ci tente ſon mari, & la Divinité, qui par ſa préſcience auroit dû prévoir ce qui pouvoit arriver, pour cette tranſgreſſion qu'il a du moins permiſe, condamne nos deux premiers Parens à la mort: peu content de les punir ſi cruellement pour avoir mangé d'une pomme il enveloppe injuſtement dans leur condamnation toute leur poſtérité, qui n'exis-

n'exiſtoit point encore pour prendre part à leur faute.

En conſéquence du péché d'Adam toute ſa race devint péchereſſe & malheureuſe. A meſure qu'elle ſe multiplia elle ſe corrompit de plus en plus. Ses iniquités s'accumulerent au point que le Dieu de Moyſe qui jamais n'a rien ni prévu ni prévenu, ſe repent d'avoir fait l'homme, & pour réparer ſa ſottiſe ſubmerge tout le genre humain. Noé & ſa famille ſont les ſeuls que Dieu ſauve de la deſtruction générale ; ce Patriarche eſt deſtiné à repeupler la terre d'une nouvelle race d'hommes, qui pourtant ne vaudra pas mieux que la premiere. *Jehovah* n'a pas prévu que les nouveaux habitans de la terre ne lui ſeroient pas plus agréables que ceux qu'il avoit fait périr. Les deſcendans de Noé ſe livrent de nouveau à des crimes, ils oublient bientôt le Dieu qui a noyé le genre humain. En un mot le monde entier devient idolâtre, & quitte le vrai Dieu pour des fauſſes Divinités.

Cependant Dieu veut être uniquement adoré ; il a beſoin pour ſon honneur des hommages & des ſacrifices de ſes créatures. Au milieu de cette dé-

ſection générale du genre humain, il choiſit donc *Abraham*, pour lui révéler ſes volontés, il le deſtine à être le Pere des vrais Croyans; il lui envoye des ſonges & des viſions; il converſe en rêves & fait en rêves une alliance avec lui; il lui ordonne la *Circonciſion*, & attache à ce ſigne ridicule les faveurs qu'il répandra ſur lui & ſes deſcendans (2).

Mais cet Abraham que Dieu choiſit pour ſon favori, eſt-il un homme bien vertueux & bien digne des faveurs excluſives du Tout-Puiſſant? Dans l'hiſtoire que Moyſe nous en donne nous ne trouvons rien qui le rende bien recommandable; ſinon ſa foi, c'eſt-à-dire, ſa promptitude à faire tout ce que ſes rêves ou ſes viſions ont pu lui ſuggérer. Il ſe perſuade un jour que ſon Dieu lui demande le ſacrifice de ſon fils unique; auſſitôt il ſe met en devoir d'accomplir ce rêve abominable. Le pieux Patriarche ne voit pas qu'une telle idée ne peut être inſpirée que par le délire & non par un Dieu rempli de bienfaiſance & de bonté. Cependant des réflexions plus ſenſées, ou, ſuivant le ſtile des Hébreux, un *Ange*, empêcherent à

(2) Gèneſ. Chap. XI.

tems le Patriarche d'exécuter le crime qu'il avoit cru commandé par la Divinité. Ces réflexions ſauverent Iſaac, de qui devoit ſortir la race favoriſée.

ABRAHAM dans pluſieurs actions de ſa vie ne paroît pas plus digne de la faveur de ſon Dieu & de l'eſtime des honnêtes gens. Obligé par la famine d'aller en Egypte chercher du bled il fait paſſer *Sara* ſa femme pour ſa Sœur; par cette ſupercherie il eſt cauſe que le Roi du pays, dans l'ignorance où il eſt de la qualité de Sara, commet, ou eſt prêt de commettre un adultere avec elle. Là-deſſus Dieu punit & le Prince & ſa Cour, ſans blâmer Abraham, qui par ſon menſonge avoit ſeul donné lieu à la faute & avoit expoſé le Monarque à la tentation. Des Docteurs Chrétiens ont tâché de juſtifier cette conduite du ſaint Patriarche. S. Chryſoſtôme, entre autres, loue Sara de la complaiſance qu'elle montra dans cette occaſion pour les ordres de ſon mari. Mais malgré toutes les ſubtilités des interprêtes, des perſonnes honnêtes ne pourront s'empêcher de condamner l'un & l'autre. Les malins regarderont Abraham comme un mari *commode*, qui n'étoit point fâché de mettre à profit les charmes de

Iſaac, fils d'Abraham, eut de Rebecca ſa femme deux fils; *Eſaü* vint au monde le premier & fut ſuivi par *Jacob*, dont le nom, ſuivant quelques interprêtes, ſignifie *celui qui ſupplante*. En effet ce Jacob, que Moyſe nous repréſente comme l'objet des complaiſances du Seigneur, qui dès le ventre de la mere l'avoit préféré à ſon frere aîné, joue continuellement le rôle d'un fourbe & d'un ſupplantateur. Il achete le droit d'aîneſſe de ſon frere Eſaü pour des légumes ou des *lentilles*; ſecondé par ſa mere il trompe ſon pere aveugle par un menſonge avéré, & trouve le ſecret de ſe faire adjuger la meilleure part dans la ſucceſſion paternelle. Craignant avec raiſon le reſſentiment d'un frere qu'il avoit ſi cruellement outragé, notre Patriarche s'enfuit de la maiſon; mais Dieu, qui autoriſe ſa conduite fourbe & déshonnête, lui envoie des viſions, & lui annonce la grandeur future de la nation dont il ſera le Pere. Le pieux Jacob épouſe les deux ſœurs, & peu content d'avoir deux femmes, il a encore commerce avec ſa ſervante *Bala*. Bientôt il ſe brouille avec ſon beau-pere qu'il avoit trompé; il le quitte ſans bruit, emportant tout ce qu'il peut, & revient

auprès d'Iſaac ſon pere. Son frere bien plus honnête que lui l'ayant rencontré lui pardonne généreuſement tous ſes mauvais tours. En un mot le pauvre Eſaü que Dieu a rejetté joue par-tout le beau rôle & le ſaint homme Jacob joue celui d'un fripon odieux (6).

Joſeph, l'un des fils de Jacob, ayant été vendu par ſes freres envieux, fut mené en Egypte & acheté par un Prêtre. Il ſe rendit célebre par l'art d'interpréter les ſonges. Ayant eu le bonheur d'expliquer quelques rêves bizarres de *Pharaon*, ce Prince le fit premier Miniſtre & Surintendant de ſes finances. Dans ce poſte éminent, au lieu de travailler au bonheur ou au ſoulagement des peuples, il fournit à ſon maître les moyens de s'emparer de tous les biens de ſes ſujets, de les plonger dans la derniere miſere & d'en faire des eſclaves. C'eſt par ces voies odieuſes que ce Patriarche illuſtra ſon adminiſtration; il y a tout lieu de croire qu'elle le rendit l'objet de l'exécration publique, & que les Egyptiens n'eurent point à s'applaudir d'avoir été gouvernés par ce dévot Hébreu dont l'affreuſe politique livra leurs perſonnes & leurs biens à la

(6) V. Genèſ. Cap. XXV. XXVII. XXVIII.

puiſſance d'un Tyran (7).

TELLES ſont les mœurs des Patriarches ou des Héros fabuleux du Judaïsme. Voilà les perſonnages que Moyſe nous repréſente comme des amis de Dieu, & que les Chrétiens honorent comme de grands Saints! Si ces grands hommes ont paru eſtimables à ce Légiſlateur inſpiré, & ſont des objets vénérables pour des dévots aveuglés par la foi, ils doivent paroître odieux & mépriſables à tous ceux qui auront appris de la raiſon à diſtinguer le bien du mal, le crime de la vertu.

Au reſte, de ſemblables héros étoient dignes de Moyſe; ils furent conformes aux vues & au caractere d'un fourbe qui méconnoiſſoit lui-même les principes les plus évidens de la morale. On en peut juger par le portrait que nous en avons déjà tracé, en ne faiſant que ſuivre les écrits qu'on lui attribue. Ce ſaint Légiſlateur fut ſecondé dans ſes projets par *Aaron* ſon frere aîné, qu'il créa Souverain Pontife de la nation à la tête de laquelle il s'étoit placé lui-même (8). Ce frere l'aida dans ſes prodiges & fut l'interprête ou le *Prophête* de Moyſe;

(7) V. Génèſ. Cap. XLV.
(8) V. Exod. ch. IV, Léviticq. ch. VIII.

celui-ci étant bégue n'avoit point reçu de Dieu, qui faiſoit tant de miracles pour lui, la faculté de s'exprimer intelligiblement. Dieu dans ſes vues profondes avoit choiſi pour être ſon organe la bouche d'un homme qui ne ſçavoit point parler. Aaron rendoit donc au peuple Hébreu les oracles que Moyſe recevoit de Jéhovah. Cependant nous voyons ce Prophête de Moyſe prévariquer lui-même. Peu ferme dans les principes de ſa Religion, ce Grand-Prêtre durant l'abſence de ſon frere ſe laiſſe vaincre aux ſollicitations des Iſraëlites qui n'avoient pu malgré tant de miracles renoncer à l'idolâtrie des Egyptiens : ſe prêtant à leur goût Aaron leur fit un Veau d'or, un *Apis* qu'ils adorerent de ſon aveu (9). Moyſe deſcendu de la montagne, où il avoit conféré avec le Seigneur, ſe contenta de reprocher à ſon frere le péché qu'il avoit commis, mais moins indulgent pour ſon peuple il fit ſaintement égorger par ſes Lévites vingt-ſept mille Iſraëlites pour expier ce crime dans leur ſang (10).

Quoique Moyſe eût défendu rigoureuſement au nom du Seigneur que les

(9) Exod. XXXII.
(10) *Ibidem.*

té, nous répondrons que c'eſt joindre le blaſphême à la fourberie que d'attribuer à un Etre rempli de juſtice, de ſageſſe & de bonté, une conduite dont rougiroit le tyran le plus furieux. Si l'on prétend que la juſtice divine n'eſt point ſemblable à la juſtice des hommes, nous dirons qu'en ce cas les idées qu'on nous donne de cette juſtice divine ne ſont propres qu'à étouffer complettement celles que nous avons de la juſtice humaine ſi néceſſaire à la ſociété. Enfin ſi l'on prétend que le Dieu eſt le maître de faire ce qu'il veut de ſes créatures & de pouſſer contre elles ſes vengeances auſſi loin que bon lui ſemble, nous répondrons qu'en parlant ainſi on repréſente le Dieu des Juifs comme le plus déteſtable des Tyrans & le moins digne de l'amour de ſes ſujets.

Ainsi les idées que Moyſe donne de ſon Dieu ſont des blaſphêmes évidens; les mœurs qu'il attribue à ſes héros fabuleux les rendent ou odieux ou mépriſables; la conduite qu'il ſe prête à lui-même en fait un ennemi du genre humain, que l'on ne peut ſans folie ou ſans crime regarder comme l'organe de la Divinité qui veut le bien des hommes. En un mot la ſainteté de Moyſe

& de ſes Patriarches n'eſt nullement prouvée par les écrits dont on le fait l'Auteur.

CHAPITRE II.

Des Héros & des Juges d'Iſraël. De Joſué. De Jabel. De Jephté. D'Abod. De Samſon. &c.

Les Chefs, les Inſpirés & les ſaints perſonnages qui ſuccédérent à Moyſe dans le Gouvernement du peuple d'Iſraël, marcherent fidélement ſur ſes traces & ſe conformerent à l'humeur féroce de ce Légiſlateur inhumain. Nous ne voyons dans l'hiſtoire de cette nation chérie de Dieu qu'une longue ſuite de brigands, d'impoſteurs, de ſcélérats qui ne ſe ſont illuſtrés que par des cruautés, des injuſtices, des trahiſons, des fourberies qui révoltent toute ame honnête, quand elle n'eſt point préoccupée par des préjugés deſtructeurs pour la ſaine morale.

Le premier des ſucceſſeurs de Moyſe que la Bible nous préſente eſt *Joſué*. Il fut le confident de ce Légiſlateur qui

l'établit de ſon vivant pour commander aux Iſraëlites, en demeurant pourtant lui-même ſous les ordres des Prêtres qui furent en tout tems les vrais Maîtres d'une nation ignorante & ſtupidement aveuglée par la ſuperſtition. Le livre qui porte le nom de ce Héros des Hébreux paſſe pour divinement inſpiré, quoique l'on ignore quel en eſt le véritable Auteur. Les uns l'attribuent à Joſué lui-même, d'autres diſent qu'il eſt d'Esdras. Cependant la premiere opinion eſt la plus généralement reçue des Talmudiſtes & des Théologiens Chrétiens. Il leur ſuffit de ſçavoir que ce livre eſt inſpiré; & ſi ceux qu'on attribue à Moyſe ſont des produits de l'inſpiration divine, le livre de Joſué peut y prétendre au même titre, vu qu'il peint la Divinité ſous les mêmes couleurs & rapporte comme louables une infinité d'actions également révoltantes pour la raiſon & la morale.

Nous ne trouvons en effet dans Joſué qu'un brigand courageux ſoumis à des Prêtres lâches, qui au nom du Seigneur fait des conquêtes injuſtes avec un grand ſuccès, extermine & dévaſte les nations voiſines des Hébreux, s'empare de leurs héritages, commet des

perfidies & des cruautés qui font frémir l'humanité & que néanmoins Dieu ſeconde par des miracles ſans nombre. C'eſt pour un héros de cette trempe que ſuivant les livres ſaints le Tout-Puiſſant arrête le cours du Soleil, qui, comme on ſçait, ne marche point, & celui de la Lune; le tout pour lui donner le tems d'anéantir ſes ennemis, c'eſt-à-dire, les poſſeſſeurs légitimes de la terre de *Canaan*, qui ſe défendoient contre des raviſſeurs injuſtes venus pour les exterminer & les dépouiller au nom d'un Dieu inconnu. Entre autres exploits, Joſué fit la conquête de *Jéricho* dont les murs par un miracle tomberent au ſon des trompettes des Lévites. Cependant Dieu qui prodiguoit les merveilles pour ce héros, permit qu'il ſe ſervît avec ſuccès de l'entremiſe d'une proſtituée nommée *Rahab* qui par une trahiſon digne d'une femme de ſa ſorte, facilita l'entrepriſe des Iſraëlites contre ſa Patrie (1). Cette ſainte traîtreſſe eſt louée de ſa trahiſon par les Peres de l'Egliſe; & Jéſus-Chriſt le Dieu des Chrétiens deſcendoit de cette piéuſe Courtiſane dont le nom glorieux ſe trou-

(1) Joſué II. & VI.

ve dans ſa généalogie (2).

Nonobstant les promeſſes formelles du Très-Haut, qui avoit promis aux Hébreux la terre de Canaan, malgré les ordres ſouvent réitérés d'en exterminer les habitans, malgré la protection qu'il leur donnoit, malgré les miracles qu'il faiſoit à chaque inſtant pour eux, ils ne purent ſe former des établiſſemens très-chétifs qu'à la pointe de l'épée. S'ils réuſſirent quelquefois, ſouvent ils furent battus & ſubjugués eux-mêmes par des nations peu diſpoſées à ſe prêter aux vues de la Divinité, & à ſe laiſſer égorger & piller par complaiſance pour lui. Le Dieu d'Iſraël fut long-tems le plus foible contre les Dieux des Idolâtres; en conſéquence le peuple chéri ſe vit ſouvent dans les fers des Princes & des peuples haïs de Jehovah.

Ce Dieu ſi puiſſant ſuſcita quelquefois des libérateurs aux Iſraëlites, nous les voyons rarement réuſſir par leur bravoure mais plus communément par des ruſes, des ſupercheries & même par des crimes contraires au droit des gens. C'eſt ainſi que nous voyons une *Jahel* contre les droits ſacrés de l'hoſpitalité res-

(2) S. Math. I. verſ. 5.

reſpectée par toutes les nations payennes, aſſaſſiner, de la façon la plus cruelle, la plus lâche, la plus perfide, *Siſara*, le Général des ennemis qu'elle avoit invité & reçu chez elle. Les Iſraëlites rendirent des actions de graces à leur Dieu de cette infame trahiſon; la Bible nous a conſervé le beau cantique que Débora la Prophéteſſe fit en cette occaſion (3).

PARMI les libérateurs que Dieu ſuſcita à ſon peuple nous liſons le nom d'un *Ahod* ou *Ehud*; celui-ci ayant trouvé le moyen de s'inſinuer dans les bonnes graces d'Eglon ſon Roi, profita de ſa faveur pour le tuer dans ſon cabinet (4). Il donna ſans doute par-là l'exemple à tant de fanatiques Chrétiens qui ne ſe ſont pas fait ſcrupule de porter leurs mains meurtrieres ſur les Princes qu'ils jugerent désagréables au Clergé & par conſéquent indignes de vivre & de régner. En effet les maximes miſes en pratique par le Régicide Ahod, ont été hautement enſeignées aux Chrétiens par des Docteurs qui ont décidé qu'un Prince hérétique ou peu ſoumis à l'Egliſe devenoit dès lors un Tyran dont

(3) Juges IV. & V.
(4) Idem III.

il étoit & louable & permis de se débarrasser. Chacun sait les ravages que ces principes séditieux ont produits sur la terre; d'après de tels exemples tout sujet dévot & fanatique devient l'arbitre du destin d'un Etat. Tout Prêtre est à portée de faire commettre à un scélérat crédule les attentats qu'il croira pouvoir être utiles à son parti. Tel est & tel doit être l'effet des crimes que l'on voit approuvés dans les livres que l'on regarde comme saints. Un dévot rempli de foi doit sans scrupule assassiner dès qu'il croit que son Dieu a pu ordonner ou approuver des assassinats.

Nous trouvons encore parmi les chefs d'Israël un parricide *Jephté*; en conséquence d'un vœu très-insensé, par lequel il se croit lié, ce pieux Juif immole sa propre fille; il s'imagine par ce crime se rendre agréable à son Dieu que les Hébreux ne regarderent en tout tems que comme un Tyran sanguinaire dont on peut mériter la faveur par des forfaits (5). Des Saints Peres chez les Chrétiens ont eu le front de justifier cette action abominable de Jephté; animés du même esprit que les Juifs, ils ont prétendu que c'eût été un plus grand

(5) Juges XI.

crime de violer un tel vœu que de l'accomplir. C'eſt ainſi que la Bible eſt propre à donner des idées ſaines des mœurs & ſur-tout de la tendreſſe paternelle !

Nous ne voyons rien de bien édifiant dans la conduite de *Samſon* autre héros de la Bible que l'on pourroit appeller l'*Hercule des Hébreux* (6). Ce héros, ainſi que celui des Grecs, fut très-déréglé dans ſes mœurs & d'une force extraordinaire. Une femme de mauvaiſe vie nommée Dalila avec laquelle il avoit un commerce criminel, le livra aux Philiſtins alors maîtres des Juifs. Ces idolâtres punirent Samſon de ſes révoltes & des mauvais tours que ſouvent il leur avoit joués; ils lui creverent les yeux & le condamnerent à tourner la meule. Des interprêtes ont prétendu que les Philiſtins, pour avoir de la race de cet homme extraordinaire, lui abandonnerent les femmes de leur pays & lui formerent un ſérail (7). Quoi qu'il en ſoit, notre héros libertin ennuyé de ſa captivité, pour ſe venger des Philiſtins & mettre fin à ſes peines,

(6) Juges XIV. XVII.
(7) V. Bernard. Nouvelles de la République des Lettres Tome XXXV. pag. 438.

eut recours au ſuicide. Ayant embraſſé les colonnes d'un temple où le peuple s'étoit aſſemblé, il les ébranla tellement que la voute l'accabla lui-même avec tous ceux qui s'y trouverent avec lui. Loin de blâmer cet attentat contre lui-même, que le Chriſtianiſme condamne aujourd'hui, l'Ecriture Sainte obſerve qu'il fit périr en mourant plus de Philiſtins qu'il n'avoit fait pendant ſa vie.

Les Hébreux rendus indociles & fanatiques par les principes inſociables de leur Religion, furent toujours peu ſoumis aux maîtres qui les ſubjuguerent. Enivrés des promeſſes pompeuſes de leurs Prêtres & de leurs Inſpirés, ils devinrent très-incommodes pour leurs Souverains & pour leurs voiſins. Deſtitués de toute morale & aveuglés par la ſuperſtition, ils regarderent en tout tems comme des hommes divins tous ceux qui les ſervirent contre les ennemis que leur faiſoient ſans ceſſe leur humeur turbulente & leurs crimes. De même que tous les dévots, ils trouverent en tout tems très-ſaintes & très-louables toutes les voies qui pouvoient faire ceſſer ou adoucir les maux qu'ils s'étoient ſouvent très-juſtement attirés. Les idolâtres, quoique très-tolérans pour tous les au-

très cultes, se virent souvent forcés de persécuter les Juifs, parce qu'ils s'apperçurent sans peine que leur loi les rendoit séditieux, cruels, ennemis de tout pouvoir étranger. Voilà, suivant les apparences, la vraie cause des persécutions & des mauvais traitemens que les Souverains Payens firent continuellement éprouver au peuple d'Israël. Celui-ci ne porta jamais le joug qu'en frémissant, & ses Inspirés eurent soin de cultiver en lui ces dispositions si propres à les rendre malheureux. Les Juifs furent toujours par leur Religion les ennemis du genre humain, il n'est donc pas surprenant que tout le genre humain se soit déclaré contre eux & ait tâché de leur nuire.

Conséquemment aux principes des Juifs, nous voyons les Assyriens, sous la conduite d'*Holopherne*, assiéger Béthulie. Cette ville étant serrée de près, une sainte Veuve, jeune & belle, nommée *Judith*, entreprend de la sauver; inspirée de Dieu elle se pare & ajoute à sa beauté des ornemens nouveaux dans la vue d'exciter une passion criminelle dans le cœur du Général Assyrien; celui-ci ravi de sa beauté veut contenter avec elle les desirs qu'elle avoit fait naître;

Judith y consent, mais voyant son Amant endormi elle fait sa priere à Dieu; fortifiée par lui d'un bras vigoureux elle tranche la tête de l'homme à qui au nom du Seigneur elle étoit venue se prostituer. Glorieuse de ce grand exploit elle rentre dans la ville pour annoncer à ses concitoyens la victoire merveilleuse qu'elle vient de remporter sur un Amant ivre d'amour & de vin. Les Prêtres applaudissent à son zêle & rendent graces à Dieu qui a pris ce beau moyen pour sauver son peuple. C'est ainsi que les dévots s'imaginent que le Dieu tout-puissant est réduit à employer les voies les plus honteuses, les plus criminelles, les plus ridicules pour venir à bout de ses desseins. Quel étrange Dieu que celui qui ne peut sauver une ville assiégée que par la main d'une femme qu'il met dans le cas de se prostituer, & qui n'échappe à l'infamie que par le plus lâche des assassinats (8)!

L'EXAMEN abrégé que nous venons de faire des héros & héroïnes des Hébreux suffit pour nous prouver que la conduite de ces saints personnages, loin de pouvoir nous édifier, n'est propre qu'à scandaliser tous ceux qui oseront faire quel-

(8) *Voyez* le Livre de Judith.

que uſage de leur raiſon & qui connoîtront les devoirs que la nature nous prescrit. Quelle morale devoient avoir des Juifs à qui l'on perſuadoit que le ciel ordonnoit le brigandage, l'homicide & le vol; que l'eſprit du Seigneur ſaiſiſſoit des guerriers ſanguinaires, inſpiroit des ſéditieux & des traîtres, approuvoit la perfidie & la proſtitution? Ce ſont pourtant-là les blaſphêmes dont on repaiſſoit ſans ceſſe le peuple d'Iſraël. Après cela ne ſoyons point ſurpris ſi ce peuple fut en tout tems cruel, perfide, rebelle, intolérant, trompeur, caractere que nous voyons encore ſubſiſter en lui d'après l'impulſion fatale que Moyſe & ſes autres Inſpirés lui donnerent autrefois. Cette dépravation conſacrée par la Religion fut la juſte cauſe des malheurs, des avanies & des traitemens rigoureux que les Juifs éprouverent preſqu'en tout tems. Les Chrétiens en adoptant leurs livres ſaints, en regardant leurs héros comme des modeles à ſuivre, ont hérité de leur eſprit perſécuteur, de leur cruauté religieuſe, de leur inhumanité, de leur ignorance dans la vraie morale. Les notions Judaïques portées dans le Chriſtianiſme ont mille fois ébranlé des Etats; des Saints zélés, des héros de la dévo-

tion, ont été ſouvent des ſujets dangereux qui ont mis leur patrie ſur le bord de la ruine.

CHAPITRE III.

Des ſaints Prophètes & des Prêtres d'Israël. De Samuel, & de David.

Si nous examinons ſans prévention la conduite des Prêtres, des *Prophètes* & des Inſpirés du peuple Juif, nous n'en ſerons pas moins ſcandaliſés que de celle de ſes héros. De l'aveu de la Bible même, les Prêtres abuſerent promptement du pouvoir abſolu que Moyſe leur avoit donné, ainſi que des richeſſes que leur valoient les pratiques d'une Réligion qui livroit la nation entiere à leur rapacité & à leurs extorſions. Ces inſolens Miniſtres du ciel, interprêtes de ſes oracles, que l'on conſultoit ſur tout, furent les ſeules arbitres de la Judée, & ſuivant leurs caprices & leurs intérêts y exciterent des troubles.

Nous avons un exemple frappant du pouvoir ſacerdotal dans l'événement qui produiſit l'extirpation totale de la Tri-

bu de *Benjamin*. La femme d'un Lévite eſt inſultée par quelques habitans d'une ville de cette Tribu. Le Prêtre en porte ſes plaintes à toute la nation. On conſulte le Grand-Prêtre pour ſçavoir ce qu'il faut faire ; celui-ci va conſulter le Seigneur, & rempli du deſir de venger d'une maniere éclatante l'injure faite au Clergé dans la perſonne d'un de ſes membres, il déclare que le Seigneur ordonne que toute la nation s'arme pour la deſtruction de la Tribu dont étoient les coupables, & promet de ſa part le ſuccès de cette ſanglante expédition. La nation cependant eſt défaite par les Benjamites ; on conſulte de nouveau le Grand-Prêtre, qui perſiſtant dans ſon humeur vindicative ordonne au nom du ciel de recommencer le carnage. Graces à ſes ſoins la Tribu preſqu'entiere fut exterminée pour la querelle d'un méchant Prêtre outragé par quelques miſérables (1).

Pour peu qu'on ait lu l'hiſtoire de l'Egliſe on s'appercevra facilement que le Clergé des Chrétiens a fidélement ſuivi les traces du Clergé Judaïque. Le Pontife Romain, qui eſt le Grand-Prêtre de la ſecte la plus nombreuſe & long-

(1) *Voyez* Juges Chap. XVII.

tems la seule du Christianisme, a cent fois armé les nations pour venger les querelles de quelque membre obscur du Clergé. Un Prêtre justement puni a fait souvent couler des flots de sang & ébranlé des Empires. Les Prêtres Chrétiens se sont toujours arrogé le droit de troubler impunément la société & ont fait croire aux peuples dévots que le Ciel s'intéressoit à leurs querelles & vouloit que ses Ministres fussent vengés sans mesure.

Quelque stupides & superstitieux que fussent les Hébreux, ils s'ennuyerent de la tyrannie du Grand-Prêtre. *Samuel* sçut habilement profiter des dispositions de ses concitoyens; le Grand-Prêtre *Héli* qui l'avoit élevé étant péri avec ses deux fils sur lesquels il s'étoit reposé des soins du gouvernement, ce Prophète devint le Juge, ou plutôt le Souverain absolu d'Israël. Du vivant même d'Héli il s'étoit fait connoître par des songes, des révélations, des prédictions. Après avoir gouverné jusqu'à un âge très-avancé, il abandonna les Hébreux à ses deux fils; ceux-ci en abuserent au point que le peuple irrité pressa Samuel de lui donner un Roi. Le Prophète qui sans doute vit avec

peine le gouvernement ſortir de ſes mains s'oppoſa vainement à la demande des Hébreux; ils perſiſterent, & le Devin, obligé de céder, fit tomber le ſort ſur *Saül*, ſous le nom duquel il eſpéra continuer à régner. En conſéquence il le ſacra Roi d'Iſraël (2).

Cependant notre Inſpiré ſe trompa dans ſes conjectures. Saül voulut régner par lui-même, & encourut par-là l'indignation du Seigneur ou plutôt de ſon Prophête. Celui-ci, pour punir la déſobéiſſance de ſon Souverain & ſe venger de lui, chercha tous les moyens de lui nuire, tâcha de faire échouer ſes entrepriſes les plus utiles à la nation, la mit en danger d'être battue par ſes ennemis, & enfin de ſon propre chef ſacra un nouveau Roi ſecrettement, & ſuſcita dans la perſonne de *David* un rival dangereux à ſon maître. Cependant cet uſurpateur malgré la protection du ciel ne parvint à régner qu'après la mort de Saül, contre qui l'homme de Dieu fut réduit à tramer ſourdement juſqu'à la fin de ſes jours.

En un mot dans le ſaint Prophête Samuel nous ne voyons qu'un fourbe qui uſurpa le pouvoir ſuprême ſur ſa nation,

(2) *Voyez* I. Livre des Rois chap. I.-XVI.

& qui après en avoir été en partie dépouillé ne put jamais digérer le peu de ſoumiſſion que lui montroit ſon Souverain légitime. Si l'on demande en quoi ce Prince avoit manqué au Prophête, l'Ecriture nous apprend que ce fut pour avoir contre ſes ordres accordé la vie au Roi *Agag*, qu'il avoit vaincu & fait priſonnier. Samuel, animé d'une férocité vraiment hébraïque, avoit ordonné que ce Prince malheureux fût égorgé. Saül, plus humain que le Prophête, avoit voulu lui conſerver la vie. Mais l'homme de Dieu, ſoutenu par un peuple auſſi féroce que ſuperſtitieux, ſe rendit lui-même l'exécuteur de ſa ſentence contre ce Roi malheureux, *le hacha en pièces aux yeux du Seigneur*, & menaça Saül du courroux divin pour avoir refuſé de ſe ſouiller par le meurtre infâme qui lui étoit ordonné. Ainſi une action louable & conforme à l'humanité fut cauſe que l'*Eſprit de Dieu ſe retira de Saül*, qui depuis ce moment devint l'objet de la colere divine & de la haine d'un Prophête.

Nous voyons dans toute l'hiſtoire des Juifs le même eſprit de fureur régner dans tous les Prophêtes & les Inſpirés d'Iſraël; nous ne trouvons en eux que

des Prédicateurs ſéditieux, perpétuellement occupés à exciter le fanatiſme des peuples contre les autres cultes, contre les Souverains qui ne ſe prêterent point à leurs frénéſies. En un mot les Prophêtes ſont de véritables furies qu'on voit continuellement travailler à brouiller tout, à ſemer la diſcorde, à déchirer la nation Juive, qu'ils parvinrent enfin à détruire entiérement.

En effet ſuivant les annales de cette nation ſuperſtitieuſe nous voyons que les Prêtres & les Inſpirés eurent toujours un aſcendant marqué ſur elle & jouirent d'un pouvoir ſupérieur à celui des Rois. Ces Princes furent contraints de ſe ſoumettre aux volontés de tout Prophête qui prétendit avoir eu des viſions ou des entretiens avec la Divinité. Un Prophête en impoſe bien plus à la multitude que le Souverain le plus ſage. Chez un peuple ignorant & dévot la puiſſance ſpirituelle éclipſera toujours la puiſſance temporelle. Le Monarque ne régnera tranquillement qu'en ſe rendant l'exécuteur des volontés du Clergé dont l'ambition & l'orgueil ſont en tout tems les paſſions dominantes. Les Princes Juifs nous montrent des preuves frappantes de cette vérité; leur puiſſance fut tou-

jours mal assurée quand ils n'entrerent point dans les vues fanatiques de leurs Prêtres ; ceux-ci les troublerent alors dans leur gouvernement, les rendirent odieux au peuple, produisirent des convulsions dans l'Etat, amenerent des révolutions terribles & les transmirent dans leurs écrits sous les couleurs les plus défavorables.

Ce fut sur-tout la tolérance religieuse qui rendit les Rois Juifs abominables aux yeux du Seigneur ou de ses Inspirés. Lorsque les plus sensés d'entre ces Princes, dans la vue de rendre leur pays plus florissant, permirent aux étrangers leur culte, aussitôt les Prophêtes déclamerent avec fureur contre l'autorité souveraine, annoncerent la ruine de la nation, lui présenterent ses maîtres comme des Tyrans, menacerent de la vengeance divine, mirent tout en confusion. En récompense l'Ecriture nous montre comme des Saints tous ces Rois aveuglement soumis au Clergé & qui animés d'un zêle atroce, seconderent sa rage intolérante, ou lui firent éprouver leur libéralité.

C'est par des vertus de ce genre que se distingua par-dessus tous les autres le saint Roi *David*, qui lui-même étoit

Prophête, & que l'Ecriture appelle par excellence l'*homme selon le cœur de Dieu.* Cependant si ce Prince se rendit recommandable aux Prêtres de sa nation par sa soumission, ses largesses & sa cruauté religieuse, en examinant sa conduite nous ne trouverons que des actions propres à le faire détester de tout homme honnête & raisonnable. La Bible elle-même, en comptant faire son éloge, nous le dépeint comme un des monstres les plus odieux qui ait déshonoré l'espece humaine.

En effet nous voyons que d'intelligence avec le factieux Samuel, il reçoit de ses mains l'onction Royale, au préjudice de Saül son Souverain légitime. Dans l'impossibilité de faire valoir les droits qu'un Prophête rebelle lui avoit conférés, David se tient quelque tems en repos. Tout à coup il se distingue par des exploits fabuleux comme tous les héros de la Judée; par-là il se fait connoître de son Roi qui lui donne sa propre fille en mariage. Bientôt cependant il encourt la disgrace de son beau-pere, à qui ses cabales, toujours appuyées par les Prêtres & les Prophêtes, durent naturellement déplaire. Obligé de fuir la Cour pour se soustraire à la

juſte colere de ſon Roi, David ſe rend à Nobé pour conférer avec le Grand-Prêtre *Achimelech*, qui lui fournit des proviſions ainſi qu'à ſes adhérens; Saül fit châtier cruellement, & peut-être imprudemment, les Prêtres fauteurs de ſon Gendre rebelle. Celui-ci ſe retire avec les brigands de ſa ſuite dans un déſert, d'où il fait des incurſions dans la Judée & met ſes concitoyens à contribution. Dans une de ces expéditions repouſſé par *Nabal*, il eſt adouci par ſa femme *Abigaïl*, dont David devient amoureux. En conſéquence Nabal périt de mort ſubite & notre ſaint héros épouſe ſa veuve quoiqu'il eût déjà deux femmes en ce tems-là.

Cependant, maître de la vie de Saül, il a la généroſité de l'épargner, ou du moins il n'a pas le courage d'aſſaſſiner ſon Roi, action qui ſans doute auroit révolté la nation. Saül, qui connoiſſoit ſon homme, ne fut point la dupe de ſa généroſité. D'ailleurs les Princes pardonnent rarement à ceux qui en veulent à leur couronne. Notre brigand ſe vit donc obligé de chercher un azile chez les Philiſtins ennemis de l'Etat; leur Roi *Achis* le reçoit avec bonté. David le recompenſe de ſes bienfaits

faits & de ſon hoſpitalité par les trahiſons les plus noires, & par des cruautés & des brigandages infames qu'il exerce contre ſes ſujets. Enfin Saül périt dans un combat contre les Philiſtins. Notre ſaint homme par une profonde hyprocriſie feignit d'être déſolé d'un événement qui le mettoit au comble de ſes vœux, il pleure amérement Saül & ſon fils *Jonathas*, qu'il avoit trouvé moyen de mettre dans ſes propres intérêts. Enfin pour mettre le comble à la fauſſeté, il fait tuer celui qui lui annonce la mort de ſon Roi.

Les regrets que la mort de Saül cauſa au tendre David ne l'empêcherent point de ſe faire couronner Roi de la Tribu de Juda, au préjudice d'*Iſboſeth* fils de Saül, qui fut reconnu par le reſte de la nation. David lui débaucha ſon Général *Abner*, & peu après Isboſeth fut aſſaſſiné, attentat qui mit notre héros en poſſeſſion de tout le royaume d'Iſraël. Peu content des limites de ſon petit Empire, notre héros fit bientôt la guerre à ſes voiſins avec le plus grand ſuccès; il traita les vaincus avec une barbarie qui révolte l'humanité. La Bible nous apprend, entre autres, *qu'il fit paſſer les habitans de*

Rabba ſous des herſes de fer ; il en fit brûler d'autres dans des fours à brique ; il traita de même toutes les villes des Ammonites qui tomberent dans ſes mains.

Au milieu de ces forfaits ſa dévotion le pouſſa à bâtir un Temple au Seigneur, mais le Seigneur lui fit dire par un Prophête qui vivoit à la Cour, qu'il étoit content de ſa bonne volonté, & *qu'il ne vouloit pas qu'un Prince dont les mains avoient été enſanglantées par tant de guerres lui bâtit un Temple de paix.*

La gloire du ſaint Roi, de l'aveu de ſes admirateurs & de la Bible, fut un peu flétrie par ſes amours avec la belle *Bethſabée.* David, peu content d'abuſer de la femme d'*Urie*, l'un de ſes plus fideles Serviteurs, prit ſoin de le faire périr afin d'en jouir à ſon aiſe. Il ordonna à *Joab* ſon Général d'expoſer cet Officier dans des poſtes ſi dangereux qu'il n'en pût réchapper. Dieu laiſſa ce crime atroce impuni : David en fut quitte pour s'humilier & reconnoître ſa faute devant le Prophête *Nathan*, qui lui reprocha avec beaucoup d'adreſſe & de douceur, ſuivant l'uſage des Directeurs de Cour, ſon péché qui pouvoit avoir ſcandaliſé ſa nation très-difficile ſur l'article de l'adultere.

Le régne odieux de ce Tyran fut troublé par quelques ſoulevemens excités par *Abſalon* & par ſes ſujets, qui ſans doute furent ſouvent indignés de la conduite infame & des injuſtices de leur pieux Souverain. Les grands amis de Dieu ne s'embarraſſent pas communément de ſe faire aimer des hommes. David parvint pourtant à ſoumettre les rebelles & vécut en paix ſur la fin de ſes jours. Il profita de cette tranquilité pour faire le dénombrement de ſes ſujets. Mais Dieu fut irrité de cette action ſenſée ; & quoiqu'il eût fermé les yeux ſur tant de crimes de ſon ſerviteur, il réſolut de tirer une vengeance éclatante de ce dénombrement. Cependant il ménagea David qui reconnut ſa faute ; le châtiment ne tomba que ſur les ſujets dénombrés dont Dieu, par la faute du Roi, fit périr ſoixante-dix mille de la peſte. C'eſt ainſi que l'Ecriture nous peint la juſtice divine ; elle pardonne aux coupables pour faire ſentir aux innocens les châtimens qu'ils n'ont point mérités.

Quelque tems après le ſaint homme, en qui les années ne purent amortir ſa paſſion pour les femmes, indépendamment de ſon ſérail ordinaire, prit

une jeune Sunamite nommée *Abiſag* pour le réchauffer dans ſon lit. St. Jérôme prétend qu'il faut expliquer ce trait de luxure par une allégorie & qu'il faut être bien imbécille pour prendre à la lettre ce fait rapporté par la Bible. Selon lui Abiſag, que David dans ſa vieilleſſe prend pour le réchauffer, *ſignifie que la ſageſſe eſt la compagne des vieillards.* En s'y prenant de cette maniere il n'y a rien dans le monde que la Théologie ne parvienne à juſtifier (3).

NOTRE héros ſe voyant proche de ſa fin déshérita *Adonias* ſon fils aîné, & mit ſur le trône *Salomon* qu'il avoit eu de Bethſabée. Le ſaint Prophête ne prévit pas que ce fils préféré ſeroit un jour un impie qui auroit plus de femmes que ſon pere & qui toléreroit l'idolâtrie dans ſes Etats. Quoi qu'il en ſoit, David en mourant lui ordonna de faire aſſaſſiner *Joab*, Général qui lui avoit rendu les plus grands ſervices pendant toute ſa vie, & de faire mourir *Semeï*, à qui il avoit juré de lui pardonner les injures qu'il en avoit reçues (4).

(3) *Voyez* S. Hiéronymi *Epiſtol. ad Nepotian.* Tome IV. col. 257.

(4) Livre des Rois & Paralipomenes.

C'est ainſi que mourut en ordonnant des crimes, un Roi dont toute la vie n'avoit été qu'un tiſſu de crimes. Tel fut ce fameux David que les Juifs ont regardé comme le plus grand, le plus ſaint, le plus admirable de leurs Monarques, & que les Docteurs Chrétiens ont le front de propoſer encore aux Souverains comme un parfait modele. A moins de fermer opiniâtrément les yeux, nous ne verrons dans ce héros des Hébreux qu'un fourbe favoriſé par les Prêtres, qu'un hypocrite déteſtable, qu'un Sujet rebelle, qu'un uſurpateur odieux, qu'un adultere infame, qu'un lâche aſſaſſin, qu'un conquérant exécrable, qu'un ingrat abominable, en un mot un monſtre qui méconnut les devoirs les plus ſacrés de la morale & qui ſe joua inſolemment & de Dieu & des hommes.

En voulant juſtifier un pareil ſcélérat, en propoſant aux Souverains un modele ſi affreux, les Miniſtres de la Religion Chrétienne ne ſemblent-ils pas les inviter à commettre ſans ſcrupule & ſans remors tous les forfaits dont la méchanceté eſt capable quand elle jouit de la puiſſance ſuprême? En montrant la facilité avec laquelle Dieu pardonne à ce Tyran les actions les plus dignes de

châtiment, nos Docteurs ne voient-ils pas qu'ils encouragent les Princes à des crimes qu'un repentir ſtérile & tardif pourra toujours effacer? Propoſer David pour modele à un Roi, c'eſt évidemment lui faire entendre qu'il peut reſſembler à un Tibere, un Néron, un Caligula, pourvu qu'il ſoit rempli de foi, ſcrupuleux obſervateur des pratiques de la Religion, libéral envers ſes Miniſtres, ardent à détruire ceux qui peuvent leur déplaire. Dire que David fut un Prophête, c'eſt prétendre que l'Eſprit du Seigneur s'eſt ſervi pour s'expliquer de l'organe impur du plus vil des mortels. Oſer aſſurer que ce Roi fut *un homme ſelon le cœur de Dieu*, c'eſt blaſphêmer, c'eſt oſer avancer que Dieu eſt le complice & le fauteur du vice & l'ennemi de la vertu. Qu'a fait David pour expier tant de forfaits dignes d'allumer le courroux céleſte? Il a danſé devant l'Arche, il a fait des hymnes hébraïques, il a confeſſé ſa faute, il a dit *j'ai péché*. A ce prix quel eſt le Tyran qui ne puiſſe pas ſe flatter de devenir un Saint & de pouvoir à ſi peu de frais faire oublier à Dieu les forfaits dont ſes ſujets auront été les victimes? Il eſt donc évident que c'eſt pervertir

les Rois que de leur propoſer un David pour exemple, & de prétendre que ſon repentir & ſa pénitence en ont fait un ami de Dieu.

CHAPITRE IV.

Sainteté des autres Prophètes. D'Achias. D'Elie. D'Eliſée &c.

Nous avons déjà vu les révolutions cauſées par Samuel dans l'Empire Judaïque; nous allons voir les Prophètes qui l'ont ſuivi ſuivre fidélement ſon exemple, & porter ſans ceſſe le déſordre dans leur malheureuſe Patrie. Un Prophète eſt ou un fourbe ambitieux qui veut à quelque prix que ce ſoit jouer un rôle, ou bien un fanatique dupe de ſes illuſions propres qui croit qu'aucune conſidération humaine ne doit l'empêcher de ſuivre les ſuggeſtions de ſon cerveau malade, que ſa vanité lui fait prendre pour des inſpirations du ciel. Dès qu'un dévot a la préſomption de croire qu'il ſert ſon Dieu, il n'eſt point d'extravagances auxquelles il ne ſe livre; croyant toujours bien faire en ſuivant

les lumieres de ſa conſcience erronée, il n'eſt point de crime qui ne ſe change à ſes yeux en action louable. C'eſt ainſi que la dévotion auſſi bien que l'impoſture eſt capable de faire commettre ſans remors les forfaits les plus condamnables, & même d'aveugler au point de s'applaudir du mal que l'on fait.

Le Prophête *Achias* paroît ſuivant la Bible avoir été la principale cauſe du ſchiſme fameux qui, ſous le régne de *Roboam*, fils de Salomon, partagea le Royaume d'Iſraël en deux Monarchies diſtinctes. Ces Royaumes s'affoiblirent réciproquement par des guerres continuelles, attiſées par des Prophêtes, & peu à peu devinrent tous deux une proie facile pour les Princes d'Aſie qui voulurent s'en emparer. (1) Achias dont nous parlons ſachant que Roboam ſon Souverain s'étoit rendu déſagréable à la nation, engagea *Jéroboam* à ſe révolter contre lui; & pour cet effet il lui fit entendre *que Dieu vouloit l'établir Roi ſur dix Tribus d'Iſraël.* Il n'en fallut pas davantage pour allumer l'eſprit d'un ambitieux : ſecondé par les Prêtres & les Prophêtes, toujours en crédit aux yeux

(1) V. III. Livre des Rois chap. XI & XIV. Paralipom. II. chap. IX.

d'une nation imbécille, Jéroboam eut le bonheur d'arracher une portion des Etats de ſon maître & d'uſurper au nom du Seigneur le pouvoir ſouverain auquel ſa naiſſance ne lui donnoit aucun droit. Cependant il ne ſe montra point reconnoiſſant envers ſes bienfaiteurs ; l'Eſprit du Seigneur n'avoit point fait prévoir à ſon Prophête que Jéroboam ſacrifieroit aux idoles. Ainſi le même Achias qui l'avoit mis ſur le trône, ſe vit bientôt forcé de ſe fâcher & de lui prédire que ſa maiſon ſeroit détruite en punition de ſon ingratitude. Ce qui ne manqua point d'arriver ; les Prophêtes & les Prêtres leurs adhérens ſçurent communément prendre des meſures propres à faire accomplir les prédictions qu'ils avoient débitées. Ils avoient toujours à leurs ordres un peuple fanatique par le moyen duquel ces Prophêtes en impoſoient aux Rois qui ſouvent étoient forcés de digérer tranquilement les impertinences & les outrages que leur faiſoient les Envoyés du Seigneur. Nos Inſpirés avoient encore d'autres reſſources contre les Princes à qui ils vouloient ſuſciter de fâcheuſes affaires ; comme les Rois d'Iſraël & de Juda étoient perpétuellement en guerre, les Devins ſe jettoient

tantôt dans un parti tantôt dans l'autre, ſuivant que leurs intérêts l'exigeoient ; toujours sûrs d'avoir la populace de leur côté il leur étoit facile de faire pancher la balance. Quand un Prince avoit encouru l'indignation d'un Prophête, celui-ci communément s'adreſſoit à quelque ambitieux qui lui paroiſſoit propre à ſeconder ſes vues ; il lui diſoit que Dieu l'avoit choiſi pour ſe venger du Souverain dont il étoit mécontent. Celui ſur lequel le choix du Prophête tomboit, étoit dès-lors aſſuré d'un parti conſidérable dans le pays, & réuſſiſſoit pour l'ordinaire dans les entrepriſes que l'homme de Dieu lui avoit ſuggérées.

Enfin quand les Prophêtes vouloient nuire à quelque Roi, ils le décrioient dans l'eſprit de ſes ſujets, ils décourageoient ſes ſoldats, ils leur annonçoient des calamités & des défaites, ils les menaçoient de la colere divine & leur faiſoient entendre que jamais ils ne pourroient tenir contre les forces des ennemis qu'ils auroient bientôt à combattre. En même tems les *Voyans* avoient des intelligences dans le parti oppoſé & ne manquoient pas d'encourager au nom du Seigneur ceux à qui ils vouloient procurer la victoire. Tel eſt le rôle que

nous voyons jouer dans l'Ecriture aux différens Prophêtes que la Divinité ſuscita ſans interruption pour la deſtruction des Princes & des peuples, qui depuis le ſchiſme dont nous venons de parler eurent continuellement des guerres de Religion.

Achab Roi d'Iſraël devint entre autres l'objet de la colere du ciel. L'Ecriture Sainte le repréſente comme le plus impie des Tyrans. Il ne pouvoit manquer de déplaire aux Prophêtes en épouſant *Jézabel* Princeſſe idolâtre & en tolérant à Samarie le culte des Dieux de ſa femme. Aux yeux d'un dévot intolérant cette condeſcendance criminelle & cette alliance profane devoient ſuffire pour rendre un Prince abominable. Le zêle d'*Elie* s'enflamme contre un Roi ſi pervers; il va donc lui reprocher ſes crimes & ſon impiété; il lui annonce une ſéchereſſe & une famine, calamités très-propres par elles-mêmes à inquiéter les peuples. Ces fléaux durerent, dit-on, trois ans. Dieu trouva plus expédient de faire périr un peuple entier par la faim que de changer le cœur d'un Roi. Au bout de ce tems le Seigneur ordonna au Prophête d'aller trouver de nouveau le Roi Achab, à qui il repro-

cha le culte qu'il rendoit à *Baal*. Le Monarque irrité de la liberté d'Elie le menaça d'abord ; mais le Prophête ſe voyant ſans doute bien ſoutenu par un peuple crédule, que les calamités mettoient de mauvaiſe humeur, eut aſſez de crédit pour faire égorger 450 Prêtres idolâtres ou faux Prophêtes (2).

CEPENDANT Jézabel fut vivement irritée de cette exécution cruelle de ſes Prêtres. Elie nonobſtant la protection du Seigneur & du peuple fut obligé de fuir pour ſe ſouſtraire à la colere de la Reine. Il demeura quelque tems dans un déſert où un Ange le conſola de ſes mauvais ſuccès. Il ſortit de ſa retraite pour répandre de nouveaux troubles dans l'Etat. Il prétendit que Dieu lui avoit ordonné de venir oindre *Huzaël* Roi de Syrie & *Jehu* Roi d'Iſraël. Après avoir mis deux ennemis puiſſans ſur les bras de ſon Souverain, il fut ſe préſenter à ſa Cour, lui reprocha ſes tyrannies. Achab fut tué deux ans après dans un combat contre les Syriens ; à l'égard de Jézabel, Jehu s'étant rendu maître de la couronne la fit précipiter d'une fenêtre & livra ſon corps aux chiens. De-

(2) V. IV. Livre des Rois Chap. I. III. Livre des Rois Chap. XVII. XVIII. XIX.

puis ces avantures Elie, dans le caractere duquel la douceur n'entroit pour rien, obtint encore du ciel un miracle pour exterminer ſes ennemis. Par deux fois il fit deſcendre le feu du ciel ſur deux Capitaines envoyés pour le prendre, & l'amener au Roi *Ochoſias*, qui vouloit le conſulter ſur une maladie. Le Prophête lui prédit qu'il en mourroit. En récompenſe de ces exploits Elie, ſelon la Bible, fut enlevé au ciel dans un char embraſé.

Il laiſſa ſon manteau prophétique & ſon eſprit *double* à ſon Diſciple *Eliſée*; celui-ci par l'ordre d'Elie quitta ſa charrue pour faire dans Iſraël le métier de Prophête qui devint très-lucratif pour lui. Il ne paroît pas, au reſte, que cet homme en ſe faiſant Prophête eût acquis l'eſprit de patience & de douceur, que l'on s'attendroit à trouver dans un Saint. Des enfans, à qui ſa figure paroiſſoit ridicule, ſe moquerent de lui; pour cette faute ſi pardonnable dans un âge ſi tendre, le Prophête par un miracle fit venir des ours qui dévorerent cruellement ces enfans imprudens. Dieu n'entendit jamais raillerie ſur les injures que l'on eut la témérité de faire à ſes Inſpirés.

Les Prophêtes les plus diſtingués d'Iſraël étoient profondément mêlés dans toutes les affaires de la politique. Eliſée étant à Damas, Hazaël Général Syrien, ſous prétexte de le conſulter ſur une maladie du Roi ſon maître, eut une conférence avec le Prophête. Celui-ci lui dit que la maladie du Roi n'étoit point mortelle, mais il prédit à Hazaël qu'il ſeroit lui-même Roi de Syrie, c'eſt-à-dire, qu'il lui fit entendre qu'il ſeroit très-bien de profiter de l'occaſion pour uſurper la couronne. Hazaël, entrant dans les vues du ſaint homme, de retour à la Cour de Syrie, pour vérifier ſa prédiction, étouffa ſon Souverain dans ſon lit & ſe fit proclamer Roi en ſa place.

En poſſeſſion du droit de diſtribuer des couronnes, Eliſée fit ſacrer Jehu Roi d'Iſraël par un de ſes diſciples, avec ordre d'exterminer toute la race d'Achab, qui, comme on a vu, s'étoit rendue très-odieuſe aux Inſpirés du Seigneur. L'uſurpateur Jehu, pour ſon propre intérêt, ne manqua pas d'exécuter ſi délement des ordres qui le mettoient à portée de jouir paiſiblement d'une couronne qu'il venoit de ravir. C'eſt ainſi que les Princes dévots ſont

fideles à remplir les ordres du Seigneur quand ils trouvent leur intérêt à les exécuter (3).

Au reſte, il paroît par l'hiſtoire des Prophêtes de Judée, que nous venons de tracer, que ces ſaints perſonnages n'avoient point de la perſonne des Rois les idées que le Chriſtianiſme en a données depuis. En effet cette Religion fait regarder la perſonne des Souverains comme inviolable & ſacrée. Elle dit que les Rois ſont établis par la Divinité même, & qu'il n'eſt pas même permis d'attenter à la vie des Tyrans les plus décidés. Ces maximes ſont ſans doute très-différentes de celles que ſuivoient les Prophêtes de l'ancienne Loi qui ne faiſoient aucune difficulté de purger la terre des Princes quand ils avoient le malheur de leur déplaire. Quoique la Religion Chrétienne ait paru dans la ſpéculation déroger ſur cet article à la doctrine des Prophêtes de Judée, les Miniſtres de l'Egliſe n'ont pas laiſſé de ſuivre fidélement dans la pratique l'exemple de ces ſaints perſonnages ; en effet ils ont dépoſé des Rois, diſtribué des couronnes,

(3) III. Livre des Rois Chap. 3. IV. Livre des Rois Chap. 2.

diſpenſé les Sujets des ſermens de fidélité qu'ils avoient prêtés à leurs Souverains. Bien plus, les maximes puiſées dans l'Ancien Teſtament ont ſouvent ſervi de prétextes depuis le Nouveau Teſtament pour égorger des Princes désagréables à l'Egliſe. Un grand nombre d'exemples nous prouve que le Clergé Chrétien n'a pas été plus ſoumis aux puiſſances temporelles que les Prophêtes & les Prêtres d'Iſraël. Rien n'eſt moins décidé pour les Chrétiens que la queſtion, s'il eſt permis, ou non, de faire périr un Tyran. Des autorités également reſpectables ont ſoutenu le pour & le contre ſur cette importante queſtion. De grands Saints, des Ordres entiers de Religieux, de ſçavans Théologiens ont aſſuré que l'on pouvoit en ſûreté de conſcience *aſſaſſiner un Souverain hérétique & rebelle à l'Egliſe*, tandis que d'autres ſe ſont récriés contre une Doctrine qui mettoit la vie des Princes dans un danger continuel, & qui expoſoit les Etats aux révolutions les plus terribles. Mais les adverſaires de la Doctrine meurtriere pour les Rois n'ont pas fait attention que cette Doctrine étoit à chaque page approuvée dans la Bible & autoriſée par la conduite

ſuite des Saints de l'Ancien-Teſtament, qui ſont demeurés des perſonnages reſpectables & des modeles à ſuivre pour tous les bons Chrétiens. Blâmer cette doctrine cruelle, c'eſt blâmer les Prophêtes, c'eſt blâmer l'Eſprit Saint dont ils ſe diſoient animés. L'on nous dira peut-être que des hommes inſpirés avoient des priviléges & pouvoient commettre des actions interdites à ceux qui ne jouiſſent pas comme eux de l'inſpiration divine. Nous répondrons que de tous tems parmi les Chrétiens il y eut & il y aura de pieux enthouſiaſtes ou des fourbes qui ont cru ou qui ſe prétendent divinement inſpirés. Le Pontife des Chrétiens ne ſe dit-il pas infaillible, c'eſt-à-dire, divinement inſpiré dans tous ſes jugemens? Or ce Pontife a mille fois, à l'exemple des Prophêtes Hébreux, dépoſé des Souverains, révolté les ſujets, approuvé les attentats contre les Princes, conſeillé au nom du ciel des perſécutions, des guerres civiles, des maſſacres utiles à la Religion, ou à ſes propres intérêts?

Enfin, pour fermer la bouche à ceux qui prétendent que les exemples des Prophêtes & des Saints de l'Ancien Teſtament ne ſont plus à ſuivre

aujourd'hui, nous demanderons ſi la doctrine meurtriere pour les Rois a été jamais ſolemnellement condamnée par l'Egliſe? Ces Théologiens ſi attentifs à proſcrire la moindre héréſie, ſi vigilans à maintenir la doctrine Chrétienne dans ſa pureté, n'ont jamais rien fait pour mettre la perſonne des Rois à l'abri des attaques du fanatiſme religieux (4). Ceux même d'entre les membres du Clergé qui déclament le plus haut contre ces ſortes d'attentats, continuent malgré leurs clameurs à révérer des Prophêtes qui, ſui-

(4) Le fameux *Jean Gerſon* Chancelier de l'Univerſité de Paris & Ambaſſadeur du Roi de France au Concile de Conſtance, malgré tous ſes efforts & tout le crédit que lui donnoit ſa ſcience Théologique, ne put jamais obtenir du Concile la condamnation du Livre de *Jean Petit* Cordelier, dans lequel il tâchoit de juſtifier l'aſſaſſinat du Duc d'Orléans par le Duc de Bourgogne, & ſoutenoit que tout ſujet eſt en droit de faire main-baſſe ſur un Tyran. Voilà ſa propoſition : *chacun tyran peut être louablement & par mérite occis de quelconque ſon vaſſal ou ſujet, & par quelconque maniere, mêmement par agguettes, & par flatteries, ou adulations : nonobſtant quelconque jurement ou confédérations faites envers lui, ſans attendre la ſentence ou mandement de Juges quelconques. Voyez J. Gerſon opera tom. V.* S. Thomas d'Aquin, l'un des grands Docteurs de l'Egliſe, a enſeigné la même Doctrine, qui depuis a été adoptée par les Jéſuites & ſur-tout par *Mariana* & *Buſenbaum*.

vant l'Écriture elle-même, furent des ſéditieux, des boutefeux, des aſſaſſins.

Voilà comme les grands modeles de la Bible ſont propres à former les mœurs des peuples, à les adoucir, à les rendre fideles! Les Princes ne ſentiront-ils donc jamais que leur propre intérêt exige que l'on éclaire leurs ſujets, afin de les détromper de la confiance aveugle & ſtupide qu'ils accordent à des Prêtres ambitieux qui veulent établir ſur les eſprits un pouvoir formidable & dangereux pour celui que les Princes exercent ſur les corps? Le Clergé n'eſt jamais fidele qu'aux Souverains dociles à ſes propres fantaiſies & diſpoſés à le ſervir dans ſes vues. Mais les fantaiſies & les vues des fourbes & des enthouſiaſtes ſont toujours très-nuiſibles & aux Souverains & aux Sujets. Sous l'ancienne Loi nous voyons le Sacerdoce & ſes adhérens perpétuellement en guerre avec l'autorité ſouveraine; & ſous la Loi nouvelle la puiſſance ſpirituelle fut perpétuellement en guerre avec la puiſſance temporelle. Les préjugés des peuples Chrétiens, preſque par-tout auſſi ſuperſtitieux que les Juifs, font que les meilleurs Souverains manquent

TAYLOR OXFO

du pouvoir & des reſſources néceſſaires pour procurer aux nations le bien-être qu'ils leur doivent. Les Princes ſouvent dupes eux-mêmes de la ſuperſtition populaire ne connoiſſent d'autre politique que de ſe liguer avec le Clergé pour tenir leurs ſujets dans un aveuglement profond, ſouvent très-dangereux pour ceux qui les gouvernent. La vérité & la morale ſont les ſeuls moyens de rendre & les peuples & les Princes heureux, & de les tirer de la tutelle des impoſteurs qui les trompent. La raiſon eſt incompatible avec la foi, dont l'objet eſt d'anéantir la raiſon. Les peuples ſeront toujours déraiſonnables tant qu'on leur perſuadera que l'ignorance, la crédulité, la déraiſon ſont agréables à la Divinité, & tant que les Souverains, complices de leurs Prêtres, s'oppoſerent aux progrès des lumieres.

* * * * * *
* * * * * *
* * * *
* * *
* *
*

CHAPITRE V.

Des Ecrits Prophétiques. D'Iſaïe. D'Ezéchiel. De Jérémie. De Jonas. &c.

Si nous n'avons pas trouvé des preuves de ſainteté dans la conduite des Prophêtes & des Inſpirés de l'Ancien Teſtament, nous ne trouverons point des preuves de ſageſſe & de ſainteté dans leurs ouvrages, que l'on croit néanmoins dictés par la Divinité même. En effet comment reconnoître l'inſpiration divine dans des Ecrits obſcurs, inintelligibles, qui ne ſemblent deſtinés qu'à plonger l'eſprit dans les ténèbres? Peut-on ſuppoſer qu'un Dieu réſolu de ſe révéler aux hommes n'ait parlé que par des énigmes & des logogryphes impoſſibles à deviner? Un homme ſage ne s'explique que pour être entendu; le Dieu des Juifs ne parle que pour jetter ſes auditeurs & ſes lecteurs dans la perplexité.

Si le langage énigmatique eſt indigne d'un Dieu ſage qui ſe propoſe de révéler ſes deſſeins aux mortels, il eſt au moins très-conforme aux intérêts de ceux qui

ſe propoſent de les tromper. Les fourbes ont beſoin d'un maſque ; un ton myſtérieux ſert à piquer la curioſité du vulgaire qui s'imagine toujours que ce qu'il n'entend pas renferme des choſes très-merveilleuſes, & qui n'a que du mépris pour ce qu'il trouve à ſa portée. D'un autre côté, les impoſteurs cherchent des termes ambigus à l'aide deſquels ils pourront s'échapper, en cas que l'on vînt à examiner de ſang-froid leurs inſpirations prétendues. Celui qui veut ſincérement éclairer & inſtruire les hommes leur parle clairement & leur découvre avec franchiſe ce qu'il ſçait ou ce qu'il croit ſçavoir. Le langage de la vérité eſt ſimple & ſe rend intelligible à tout le monde ; le langage du menſonge eſt toujours ténébreux.

Les Chrétiens ſe moquent avec raiſon des oracles que des Prêtres menteurs rendoient jadis au nom des faux Dieux du Paganiſme. Cependant comme dans la foule de ces oracles il s'en trouvoit quelquefois que le hazard faiſoit accomplir, bien des gens ont cru que ces oracles étoient dus à des cauſes ſurnaturelles, & devoient être attribués aux Démons, à des Eſprits de menſonge & de ténebres, qui ſouvent prévoyoient les

événemens & disoient la vérité. Mais si nous examinons sans préjugé les oracles des Prophètes Hébreux révérés par les Juifs & sur lesquels les Chrétiens prétendent encore fonder leur Religion, y trouverons-nous moins d'ambiguités que dans les oracles d'Apollon ou de sa Pythie ? Bien loin de là, nous trouverons une plus grande obscurité dans les Ecrits des Prophètes Juifs, & si nous les étudions de bonne foi nous n'y rencontrerons aucunes des prédictions qu'y appercoivent si clairement ceux qui ont l'avantage d'être aveuglés par la foi. Ce n'est qu'à force de commentaires inconcevables, d'interprétations forcées, d'allégories, de suppositions gratuites ou fausses, que l'on parvient à y démêler ce que d'avance on s'est fermement proposé d'y trouver. Nos Théologiens sont les seuls qui dans les Prophètes font appercevoir ce qu'ils veulent, à des yeux disposés à y trouver ce que leurs guides voudront.

C'est ainsi que préoccupés par une foi peu raisonneuse & qui s'interdit tout examen, les Chrétiens ont l'avantage de voir leur Messie clairement annoncé dans tous les Ecrits des Prophètes de l'Ancien Testament. Ils le voyent clai-

rement déſigné dès la Genèſe dans une prédiction de Jacob ſous le nom de *Schilo*. Cependant juſqu'à préſent on n'a point encore pu décider ſi *Schilo* eſt le nom d'un homme ou d'une ville. Nos interprêtes adroits & nos diſciples crédules voyent encore clairement Jéſus-Chriſt & ſa naiſſance miraculeuſe d'une Vierge dans un paſſage d'Iſaïe, où ce Prophête parle évidemment de ſa propre femme, à laquelle par l'ordre du Seigneur il nous raconte ingénûment qu'il a fait un enfant. Nos Docteurs prétendent voir la paſſion & la mort de ce même Jéſus dans un tableau figuré que ce même Prophête fait des malheurs du peuple Juif qu'il peint ſous la figure *d'un homme de douleurs* (1). On croit voir Jéſus dans des hiſtoires qui ont viſiblement pour objet de raconter d'un ſtile emphatique & prophétique les événemens dont avoient été témoins ceux qui écrivoient les annales des Juifs.

En s'y prenant de la ſorte il n'eſt point de Poëme, de Roman ou d'Hiſtoire dans leſquels on ne puiſſe rencontrer des prédictions que l'on appliquera à telle perſonne que l'on voudra. En

(1) V. Iſaïe Chap. L.

changeant les vrais noms, en appellant à ſon ſecours des figures & des allégories, on peut trouver le Meſſie dans l'*Iliade* d'Homère ou dans l'*Enéide* de Virgile auſſi facilement que dans les divins Ecrits des Prophêtes de la Judée. Ceux-ci étoient non ſeulement les Devins & les Prédicateurs, mais encore les Poëtes & les Hiſtoriens d'une nation ſauvage à qui l'on ne pouvoit plaire que par des ſonges, des viſions merveilleuſes, des énigmes, des rêveries qu'elle prenoit pour des ſignes indubitables de l'inſpiration divine. Les femmes, les enfans & le vulgaire ſont bien moins touchés d'une relation ſimple & claire ou d'une hiſtoire véritable, que de romans merveilleux & de contes terribles qui mettent leur imagination en travail. Le menſonge & les chimeres ont bien plus d'agrémens pour le commun des hommes que la ſimple vérité.

Mais, ſi renonçant aux préjugés de l'enfance, nous examinons les Ecrits des Prophêtes, nous n'y trouverons que l'hiſtoire de leur tems, ornée d'un galimathias pompeux & romaneſque, préſentée ſous des emblêmes, débitée d'un ton fanatique. En un mot nous trouverons que ces ouvrages ſemblent plus

tôt dictés par l'ivreſſe & le vertige que par l'eſprit d'un Dieu rempli de ſageſſe & de raiſon.

Bien plus, ſi nous analyſons les mœurs & la conduite de ces hommes divins, d'après les ouvrages même qu'on leur attribue, nous ne ſerons nullement édifiés de ces ſaints perſonnages qui nous ont tranſmis eux-mêmes des anecdotes qu'ils auroient dû par prudence cacher à la poſtérité.

Jérémie, par exemple, nous a conſervé la relation pathétique de la ruine de ſa Patrie dévaſtée par les Aſſyriens; mais il n'a point eu la prudence de nous cacher le rôle odieux qu'il joua lui-même dans cet événement ſi tragique pour ſes concitoyens. On le voit par ſes prédictions ſiniſtres abattre le courage de ſes compatriotes, leur faire ſentir l'inutilité de ſe défendre, leur montrer la néceſſité de céder à la puiſſance Aſſyrienne, prête à les ſubjuguer & à les emmener en captivité. Cependant au milieu de ces calamités qu'il prévoit, le Prophête ne perd point la tête; il fait des acquiſitions, il achete des terres dans le pays qu'il prévoit devoir être déſolé; ſon eſprit prophétique lui fait preſſentir qu'il trouvera grace aux yeux de l'ennemi

auquel il a ſçu faciliter ſa conquête. Il ne ſe trompa point dans ſes conjectures prophétiques: le Monarque d'Aſſyrie recommande à Nabuzardan ſon Général d'avoir grand ſoin de l'homme de Dieu & de le prendre avec ſes biens ſous ſa protection (2).

Voilà donc Jérémie lui-même qui prend ſoin de ſe peindre ſous les traits d'un traître & d'un fourbe dont les oracles ne tendoient qu'à livrer ſa Patrie & à faire tomber Jéruſalem dans les mains d'un ennemi, qui, tranſportant les Juifs dans ſes vaſtes Etats, mit fin à l'Empire d'Iſraël.

Si nous avons été révoltés de la conduite perfide de Jérémie, nous ſerons ſcandaliſés des Ecrits de quelques autres Prophêtes que l'on ſuppoſe, comme lui, inſpirés par la Divinité. Comment, par exemple, peut-on croire qu'un Dieu, que l'on aſſure être l'ennemi de l'indécence dans les mœurs & l'ami de la chaſteté, ait pu réellement ordonner au Prophête *Oſée* de prendre une femme de mauvaiſe vie & d'avoir commerce avec elle pour en tirer lignée? Non content

(2) V. Jérémie Chap. XXXIX. verſ. 9. LII. verſ. 12.

de cela, le viſionnaire s'imagine que Dieu lui commande bientôt après de prendre encore une femme adultere dont il achete les faveurs *pour quinze pièces d'argent & une meſure & demie d'orge* (3). Origène a trouvé qu'un mariage ſi ſcandaleux ne pouvoit être regardé que comme une viſion prophétique ou une pure allégorie. Ce ſentiment adopté par les Egyptiens fut combattu avec chaleur par les Chrétiens de Syrie qui ſoutenoient que ce mariage d'Oſée avoit été réel & ceſſoit d'être déshonnête puiſqu'il avoit été ordonné par le Seigneur. C'eſt ainſi que pour ſauver l'honneur d'un viſionnaire de Judée, des Chrétiens accuſent Dieu de déroger aux loix immuables de la pureté & de l'honnêteté, pour leſquelles il ſe déclare dans la loi de Moyſe (4).

Qui eſt-ce qui, ſans rougir, pourroit copier les reproches que le Seigneur par la bouche d'*Ezéchiel* fait à deux femmes perdues? Comment rapporter les détails dégoûtans dans leſquels ce Prophête vraiment cynique a l'impu-

(3) V. Oſée Chap. I. & Chap. III.

(4) V. Baſnage *Hiſtoire du Vieux & du Nouveau Teſtament.*

dence d'entrer pour décrire les honteuſes débauches d'*Olla* & d'*Oliba*. (5)? On ſe tire de la difficulté en nous diſant que dans ces paſſages ces Prophêtes licentieux reprochent au peuple Juif ſes déréglemens. L'Eſprit Saint ne pouvoit-il pas d'une façon moins déshonnête rappeller ſon peuple à la vertu ? Falloit-il lui remettre pour cela ſous les yeux le tableau révoltant de débauches propres à faire rougir tous ceux en qui le libertinage n'a point effacé toute pudeur ? On nous apprend, il eſt vrai, que la lecture d'Ezéchiel étoit interdite aux Juifs avant l'âge de trente ans. Mais n'eſt-il pas bien étrange que l'on ait été dans le cas d'interdire à la jeuneſſe des Livres inſpirés par la Divinité même de peur que ſes mœurs n'en fuſſent corrompues ? On inſiſte en diſant que Dieu dans les Ecrits qu'il dictoit à ſes Inſpirés, ſe conformoit au génie groſſier des Juifs, & ſe ſervoit des expreſſions les plus propres à les frapper vivement. Mais nous ſerons toujours ſurpris de voir le peuple chéri de l'Eternel, l'objet continuel de ſa tendreſſe, de ſes ſoins, de ſes leçons, plongé dans une groſſié-

(5) V. Ezéchiel Chap. XVI. & Chap. XXIII.

reté assez stupide pour avoir besoin d'avertissemens si indécens & si choquans pour les oreilles chastes des hommes civilisés. Enfin si l'on justifie ces passages scandaleux de la Bible en assurant que les termes qui révoltent aujourd'hui les personnes honnêtes ne faisoient point la même impression sur les habitans de la Judée, nous répliquerons que Dieu, qui prévoit tout, auroit dû sçavoir que ces livres passeroient un jour dans les mains de lecteurs moins aguerris avec le vice, qui pourroient en être scandalisés, & même douter que la Divinité eût jamais pu révéler de pareilles infamies.

Les Théologiens Chrétiens, qui s'efforcent de justifier de semblables ordures, trouveront dans un Payen honnête des principes de décence qui devroient les faire rougir. Maxime de Tyr, en parlant des peintures trop lubriques de l'amour que Platon a mises dans la bouche de Socrate, dit: *s'il cache des actions honnêtes sous des paroles déshonnêtes, c'est une chose fort étrange & très-dangereuse. Couvrir ce qui est honnête par quelque chose de honteux, & ne montrer ce qui peut être utile que sous l'enveloppe de ce qui est*

nuisible, n'est pas l'action d'un homme qui veut faire du bien mais qui veut nuire (6). Cela peut encore s'appliquer à l'indécent *Cantique des Cantiques* par lequel on nous assure que l'Esprit Saint a voulu peindre d'une façon prophétique *le mariage spirituel de Jésus avec l'Eglise.*

Ce qui vient d'être dit des indécences contenues dans quelques passages des Prophêtes, peut encore s'appliquer aux visions impertinentes & ridicules que nous trouvons dans leurs ouvrages. Il sembleroit en les lisant qu'un Dieu sage ait voulu jouer pour ses Saints le rôle d'un bouffon trop vil pour être toléré par la bonne compagnie (7).

Indépendamment de ces horreurs & de ces impertinences que nous trouvons dans les Ecrits des Prophêtes, il est encore des circonstances très-propres à nous rendre leurs prophéties suspectes. En effet chacun sçait que chez les Hébreux il y avoit de *vrais* & de *faux* Prophêtes. Or comment les distinguer? Les uns & les autres disoient que Dieu leur avoit fait connoître sa volonté par des visions ou par des son-

(6) V. Maximi Tyrii. Orat. VI.
(7) V. Ezéchiel Chap. III. & IV.

ges; c'étoient-là les deux voies dont il paroît que Dieu ſe ſervoit, comme on le voit par la Bible elle-même (8). Ainſi parmi les Juifs tout homme qui avoit eu des rêves bizarres s'imaginoit être divinement inſpiré, ou ſe donnoit pour tel. En conſéquence d'un ſonge tout enthouſiaſte ou tout fripon, diſpoſitions ſouvent très-compatibles, s'arrogeoit le droit de prêcher les Rois & de troubler la nation par ſes rêveries. Il eſt vrai que Moyſe avoit dit aux Iſraëlites que ce ſeroit par l'événement des prophéties qu'ils pourroient diſtinguer les vrais des faux Prophêtes (9). Dans ce cas comment les Juifs pouvoient-ils s'aſſurer de la réalité des inſpirations de leurs Prophêtes, ſur-tout quand ceux-ci prédiſoient des événemens dont l'accompliſſement étoit fort éloigné? Comment, par exemple, le Roi *Achaz* & le peuple d'Iſraël pouvoient-ils de leur tems vérifier la fameuſe Prophétie d'Iſaïe, *une Vierge conceura & aura un fils nommé Emmanuël &c.* que les Chrétiens appliquent à Jéſus-Chriſt, tandis que celui-ci ne vint au

(8) V. Nombres *Chap. XII. verſ.* 6.
(9) V. Deutéronome Chap. XVIII. verſ. 13.

au monde que pluſieurs ſiecles après cette prédiction d'Iſaïe ?

On nous dit que les vrais Prophêtes, quand on doutoit de leur miſſion, faiſoient quelque *ſigne* ou *miracle* par où l'on voyoit ſur le champ que Dieu les avoit envoyés. Mais cette voie ſuivant les ſaints livres des Juifs étoit peu sûre. En effet nous y voyons une foule de miracles opérés par des Magiciens en oppoſition de ceux de Moyſe & des Envoyés du Seigneur. Bien plus, Moyſe avertit les Iſraëlites dans le Deutéronome (Chap. XIX.) *que lorſqu'un faux Prophête feroit un miracle ce ſeroit Dieu qui tenteroit le peuple.* Ainſi dans l'eſprit des Hébreux les prodiges ne pouvoient ſuffire pour convaincre de la miſſion divine d'un Prophête.

L'incrédulité des Juifs ſur le compte de leurs Inſpirés devoit encore être d'autant plus opiniâtre que la Bible elle-même fait ſouvent jouer à Dieu le rôle d'un impoſteur qui ſe plaît à tromper, à endurcir les cœurs, à aveugler ceux qui le conſultent, & qui fait annoncer des fauſſetés par la bouche de ſes Prophêtes. C'eſt ainſi, par exemple, que nous voyons Dieu forcer le Prophête *Jonas* d'aller dire de ſa part

aux Ninivites *que dans quarante jours Ninive ſera détruite* (10). Cependant Dieu devoit prévoir que cette prédiction n'auroit point lieu, & que ſa colere ſeroit déſarmée par la pénitence des Ninivites. Nous liſons qu'en cette occaſion l'homme de Dieu jaloux de ſon honneur s'irrita fortement contre l'Eternel pour lui avoir fait débiter des menſonges.

Nous trouvons encore dans la Bible d'autres prédictions que l'événement n'a point vérifiées. Dans la Génèſe nous voyons *Noé* maudire *Cham* & prédire que ſa poſtérité ſeroit eſclave de celle de ſes freres. Cependant les Hébreux deſcendans de *Sem* devinrent par la ſuite eſclaves des Egyptiens deſcendans de *Cham* par Miſraïm ſon fils; & nous ne trouvons nulle part que les Hébreux ſoient jamais devenus les maîtres des Egyptiens (11). Ces mêmes Iſraëlites devinrent eſclaves des Philiſtins qui deſcendoient de *Cham* par ſon fils *Canaan*.

Puisque les marques auxquelles on pouvoit reconnoître les vrais & les faux Prophêtes étoient ſi peu certaines, nous devons ceſſer d'être ſurpris de voir les

(10) V. Jonas Chap. III. verſ. 4.
(11) V. Génèſe Chap. V.

Princes & les Peuples de la Judée recevoit ſouvent très-mal les Envoyés du Seigneur. Une longue expérience avoit dû leur apprendre ce qu'ils devoient penſer de ces viſionnaires & de cette foule d'impoſteurs dont les folies dangereuſes avoient ſi fréquemment bouleverſé la nation. Il y eut des Prophêtes en Judée tant que la ſottiſe du peuple donna lieu à leurs impoſtures ; ils trompoient facilement des gens diſpoſés à tout croire. Depuis le retour des Juifs de la captivité de Babylone on ne voit plus de Prophêtes chez eux ; il y a lieu de croire que leur métier fut à la fin totalement décrié.

Cependant nous voyons encore des Inſpirés ſe montrer de tems à autre dans Iſraël, c'eſt-à-dire, des impoſteurs s'efforcer de faire revivre chez ce peuple imbécille une profeſſion qu'ils ſçavoient avoir été très-avantageuſe à leurs prédéceſſeurs. Le vulgaire qui jamais ne ſe guérit de ſes folies, s'attacha ſucceſſivement à quelques ſéducteurs qui lui firent eſpérer le retour de la faveur divine & le rétabliſſement du royaume d'Iſraël. Nous verrons bientôt les ſuccès qu'eut l'un de ces Miſſionnaires,

dont les Diſciples ſont parvenus à élever une Religion nouvelle ſur les ruines de celle que Moyſe avoit établie.

CHAPITRE VI.

Réflexions ſur les mœurs des Juifs anciens & modernes.

D'APRÈS le tableau fidele qui vient d'être tracé des Saints, des Héros, des Prophêtes de l'Ancien Teſtament, il eſt aiſé de juger des mœurs que dut avoir le peuple aveugle qui fut guidé par leurs lumieres. Le vulgaire s'efforce communément d'imiter ſes chefs; d'après ces diſpoſitions quel dut être la morale des Hébreux formés par de tels Saints, inſtruits par de tels Prédicateurs, ſtupidement gouvernés par de ſemblables conducteurs?

Nous avons vu la conduite révoltante de Moyſe, qui à force de cruautés parvint à ſoumettre les Hébreux à ſon joug. S'il tira ſon peuple de l'eſclavage des Egyptiens ce ne fut que pour le jetter dans un eſclavage bien plus dur; il devint le plus abſolu des Tyrans; à force

de carnage il ſe fit obéir; il ſe ſervit du nom de Dieu pour couvrir ſon ambition & les forfaits qu'il jugea néceſſaires pour ſe maintenir; enfin il tranſmit à des Prêtres de ſa famille le droit de tyranniſer des malheureux qu'à force de crimes il avoit ſubjugués.

Ce fut ſans doute la dureté du despotiſme de Moyſe qui força ſi ſouvent les Iſraëlites de murmurer, de ſe ſoulever, de regretter leur eſclavage d'Egypte, de ſe révolter contre le Dieu barbare qui leur avoit donné un maître ſi cruel. En effet nous voyons les Juifs ſans ceſſe en rebellion & contre Jehovah & contre ſon Prophête. Leurs fréquentes chutes dans l'idolâtrie nous montrent évidemment des malheureux fatigués des rigueurs de leur Dieu farouche, des extorſions de ſes Prêtres, des impoſtures de ſes favoris. Ils cherchent un appui dans les Divinités des autres nations qu'ils voyoient plus heureuſes & plus floriſſantes. Tous les miracles qu'on faiſoit à leurs yeux ne purent les empêcher de ſentir tout le poids de leurs chaînes; leur aveuglement entretenu par leurs guides ne les empêcha pas de voir que le peuple chéri du Tout-puiſſant

étoit le peuple le plus malheureux de la terre. Nonobſtant les promeſſes flatteuſes qu'on leur faiſoit de la part du ciel, ils ſe virent obligés de conquérir la Terre promiſe aux dépens de leur propre ſang ; le Très-Haut, le Dieu des armées avoit continuellement le deſſous dans les combats ; au lieu de détruire ſes ennemis par un ſouffle, ſon peuple & lui étoient forcés de céder à des Dieux Cananéens qui ſe maintenoient vigoureuſement dans la poſſeſſion des pays & des hommages dont ils jouiſſoient. Enfin, quelque ſtupides que l'on ſuppoſe les Iſraëlites, ils durent s'appercevoir que c'étoit uniquement pour leurs Prêtres qu'ils faiſoient des conquêtes, & que ces fourbes, par les ſacrifices coûteux, les rites & les cérémonies dont ils les ſurchargeoient, trouvoient le moyen de s'attirer tous les biens de la nation qu'ils réduiſoient à la mendicité. En effet le ſçavant *Selden* a fait voir que les *dixmes* ſeules que les Juifs étoient par la loi forcés de payer aux Lévites & aux Prêtres montoient à la cinquieme partie de tous leurs revenus. Sans compter ce que devoient leur produire des ſacrifices, des expiations, des cérémonies continuelles

pour lesquels il falloit les payer très-richement. (1).

Voilà sans doute les vraies causes des rebellions continuelles des Juifs & du penchant invincible qu'ils montrerent en tout tems pour l'idolâtrie. Les Rois, qui se voyoient eux-mêmes asservis à des Prêtres par leur Religion, préférerent très-souvent le culte des idoles à celui de leur Dieu; quelques-uns d'entre eux crurent au moins que pour diminuer le pouvoir du Clergé, il étoit à propos de tolérer les Religions étrangeres, crime qui, comme on a vu, parut toujours irrémissible aux Prêtres & aux Inspirés du Seigneur; crime auquel ces imposteurs eurent soin dans tous les tems d'attribuer les calamités continuelles dans lesquelles le peuple Juif se vit plongé par sa folie.

Moyse voulant exercer un pouvoir absolu sur ses Hébreux, non content de les lier à lui par les nœuds de la Religion qu'il avoit inventée, voulut encore que ces liens fussent durables. Il leur persuada donc que leur Dieu étoit un *Dieu jaloux*, qui détestoit les autres Dieux, qui prétendoit qu'on les bannît

(1) V. Bernard *Nouvelles de la Républ. des Lettres* Tom. XXII. pag. 493.

de la terre, qui ordonnoit que l'on exterminât ſans pitié leurs adorateurs impies.

Par cette infame politique le Légiſlateur des Hébreux éleva un mur d'airain entre ſon peuple & toutes les autres nations. Les Juifs uniquement ſoumis à leurs Prêtres devinrent les ennemis du genre humain. Ils furent inſociables, ils déteſterent les autres peuples & en furent déteſtés. Ils ſe crurent tout permis contre des Etres, objets de la colere de leur Dieu. Moyſe eut ſoin de lâcher la bride à leur cruauté, à leur avidité, à toutes leurs paſſions, contre ceux qu'il leur repréſenta comme des abominables, indignes de pitié, à qui l'on ne devoit rien, & ſur leſquels on pouvoit ſans ſcrupule exercer les plus grandes horreurs.

En conſéquence de ces principes religieux établis par Moyſe & continuellement appuyés par ſes ſucceſſeurs dans le gouvernement, les Juifs méconnurent toujours les devoirs les plus évidens de la morale & du droit des gens. Il n'y eut hors de chez eux rien de ſacré pour eux. L'inhumanité, la cruauté, la tolérance, le vol, la trahiſon, la perfidie furent ordonnés, & paſſerent pour des

actions agréables à Dieu; en un mot les Iſraëlites furent un peuple de brigands dont les maximes reſſemblerent aſſez à celles de ces *Corſaires Barbareſques* qui infeſtent les mers des Européens.

Si la conduite des Juifs les rendit odieux à toutes les nations ils n'en furent pas plus heureux dans leur intérieur. En proie à des Inſpirés, à des Impoſteurs, à des Démagogues, à des Tribuns ſéditieux qui ſous le nom de Prophêtes leur troubloient continuellement le cerveau, le royaume d'Iſraël ne fut jamais en repos. Leur hiſtoire ne nous préſente qu'une ſuite non interrompue de convulſions, de révoltes, de meurtres & d'attentats, toujours cauſés par des hommes qui ſe diſoient envoyés par le Très-Haut. Graces à leurs prédications enflammées le peuple de Dieu ne fut jamais paiſible & devint à la fin l'eſclave de ſes voiſins.

On a déjà pu voir que les Princes qui ſubjuguerent en différens tems les Juifs, ne trouverent jamais en eux des ſujets fideles & ſoumis. Rendus féroces par leur Religion, enorgueillis des vaines promeſſes de leurs Prophêtes, remplis de haine & de mépris pour ceux qui les gouvernoient, ils en éprouverent

assez souvent les traitemens les plus barbares. Des Souverains idolâtres qui toléroient chez eux les cultes de tous les Dieux, & qui n'inquiétoient personne pour sa façon de penser, se crurent obligés de persécuter les Juifs & recoururent même aux tourmens pour leur faire abjurer une loi incompatible avec la tranquillité publique & avec l'obéissance que des Sujets doivent à leurs Souverains.

Le mauvais génie des Juifs les fit surtout persécuter par les Rois Grecs de Syrie, successeurs d'Alexandre le Grand. Ces Princes se virent forcés d'être féroces envers un peuple indomptable, qui jamais ne voulut porter d'autre joug que celui de la superstition & des Prêtres. Ces persécutions ne firent que des martyrs; les Juifs opiniâtres consentirent à répandre leur sang pour une Religion qui avoit fait de tout tems leur malheur, & qui enfin obligea les Romains d'anéantir & de disperser une nation si fanatique que l'on voyoit toujours prête à se révolter. Des dévots zélés de cette nation, connus sous le nom de *Zélateurs*, refusoient de reconnoître aucun Souverain sur la terre, & consentoient à souffrir les supplices les

plus cruels plutôt que de donner le titre de Seigneur à aucun mortel. Cette ſecte de fanatiques fut bientôt diſſipée, mais elle ſe renouvella ſous l'Empire de *Néron*: alors nos *Zélateurs* qui ſans doute ſe croyoient autoriſés par leur loi ſanguinaire, ſe mêlant parmi leurs concitoyens, ſe mirent à aſſaſſiner tous ceux qui avoient le malheur de leur déplaire. Non contens de ces crimes, ils eurent la témérité d'attaquer les Romains. Sous l'Empire de *Veſpaſien* ces pieux ſcélérats ſe jetterent dans Jéruſalem aſſiégée par *Titus*, où malgré leur dévotion ils commirent les crimes les plus atroces & les profanations les plus criantes. Ils s'oppoſerent ſur-tout à la reddition de cette ville malheureuſe, & leur opiniâtreté fut cauſe de la ruine totale de leur nation.

Depuis la deſtruction de leur pays & leur diſperſion par toute la terre, les Juifs ne furent ni plus ſenſés ni moins aveuglément attachés à une Religion dans laquelle ils auroient dû trouver la vraie cauſe de tous leurs maux. Au contraire, ils n'en devinrent que plus entêtés des principes de leurs Peres, des maximes inſociables de leurs Prêtres & de leurs Prophêtes. Honnis & mépriſés

en tout pays ils continuerent à haïr le reſte du genre humain. Ils devinrent l'objet des perſécutions les plus atroces des Chrétiens. Ceux-ci tournerent cent fois contre ce peuple malheureux l'intolérance & la cruauté religieuſe qu'ils avoient puiſées dans ſes livres ſacrés. Ces Chrétiens auſſi ignorans & barbares que les Juifs de l'Ancien Teſtament, firent périr leurs deſcendans dans les plus affreux ſupplices, groſſirent le nombre de leurs martyrs, & pour ſe mettre en poſſeſſion de leurs biens les accuſerent très-ſouvent de crimes auſſi faux qu'inſenſés. C'eſt ainſi que le zêle trouve toujours des prétextes pour commettre le mal. C'eſt ainſi que les Juifs furent & ſont encore les victimes des maximes inhumaines de leur Légiſlateur & de leurs Saints. On les pille, on les égorge aujourd'hui d'après les mêmes principes qui leur firent autrefois égorger & piller les peuples Cananéens. Voilà comme la ſuperſtition amene tôt ou tard des malheurs ſur la tête des nations ſuperſtitieuſes. Si quelqu'un mérite d'être perſécuté, c'eſt ſans doute celui qui prêche la perſécution contre les autres. Oſer dire que l'on doit perſécuter, quand on a la force en main, c'eſt reconnoître que

le plus fort a droit de nous perſécuter lorſque nous ſerons les plus foibles. Il eſt juſte, dit un Poëte, que les aſſaſſins périſſent par des aſſaſſinats (2).

Les Juifs étant aujourd'hui les plus foibles ne peuvent point exercer ſur les nations qui les entourent la ſainte rage que leurs livres leur inſpirent ; mais comme les Chrétiens ont puiſé l'eſprit Judaïque dans ces mêmes livres, il n'eſt pas ſurprenant que ces Chrétiens, échauffés par le *zêle de la maiſon du Seigneur*, ſe faſſent un mérite de maltraiter & de faire périr des Juifs, qu'on leur montre comme devenus les objets de la colere du Dieu qui les aimoit tant autrefois. Si ces perſécuteurs étoient capables de raiſonner, ils ſentiroient que le Dieu de la bonté n'a jamais pu chérir un peuple méchant & barbare ; qu'il a pu bien moins encore lui commander des atrocités ; enfin qu'il n'a pu inſpirer des principes qui tendent évidemment à détruire toute morale. Au lieu de brûler des Juifs, qui dans l'état où ils ſont ne peuvent plus exercer ni leur zêle religieux ni leur humeur ſanguinaire, les dévots

(2) — *Neque enim lex æquior ulla eſt*
Quàm necis artifices arte perire ſuâ.
Ovid.

Chrétiens devroient frémir des cruelles folies des anciens Israëlites, ne point imiter leurs Héros & leurs Saints, & craindre pour eux-mêmes les suites funestes du fanatisme religieux & de la persécution.

Malgré les mépris & les violences que les Chrétiens font éprouver aux Juifs, ils n'en sont pas moins entêtés des rêveries de leurs ancêtres. Les maux dont ils sont accablés ne les rendent que plus opiniâtres. Etrangers en tout pays ils ne connoissent point de patrie. Enivrés des idées de *délivrance* dont leurs ayeux furent si souvent bercés, ils ne sont à proprement parler les sujets d'aucun Souverain. Leur crédulité que tant de siècles n'ont pu lasser, leur fait attendre toujours le rétablissement du Royaume d'Israël.

Quoique leurs Tribus se soient confondues, ils conservent encore le respect aveugle de leurs Peres pour les Prêtres ou *Rabbins*; ils les consultent comme des oracles; ils pensent que *leurs Docteurs doivent être crus quand ils diroient que la main gauche est la droite & que la droite est la gauche* (3). Ces Rabbins, sous

(3) V. M. Bernard dans *les Nouvelles de la République des Lettres.* Tome XVII. pag. 668.

prétexte de leur interpréter des écritures obscures & souvent totalement inintelligibles, prétendent avoir une *tradition* à l'aide de laquelle ils ajoutent une foule de fables modernes aux fables anciennes. Les rêveries du *Talmud* servent à expliquer les rêveries de l'Ancien Testament. Ces Docteurs, uniquement occupés eux-mêmes de l'étude de la Bible, tâchent d'y découvrir quelque sens à l'aide de la *Cabale* dans laquelle bien des Sçavans ont cru trouver la vraie source des opinions de Spinosa (4). C'est ainsi qu'ils deviennent Athées à force de superstition.

De pareils guides ne sont gueres capables d'enseigner une morale raisonnable à leurs sectateurs. On est tout surpris de voir les décisions étranges de ces Casuistes. En effet les Rabbins enseignent que *s'il est arrivé à quelqu'un un accident imprévu après avoir promis quelque chose par serment, & qu'il vienne à s'en repentir, il n'a qu'à aller consulter un sage, ou trois personnes idiotes qui l'absoudront de son serment* (5). La morale des

(4) V. *les Nouvelles de la Répub. des Lettres* Tom. XXIX. pag. 632.

(5) V. Le Clerc *Bibliothéque Universelle Tom. XII. pag.* 37.

Rabbins & des Juifs ſe borne à remplir ſcrupuleuſement des ordonnances légales & des cérémonies puériles dont leur Religion ſuppoſe Dieu l'auteur. Quant à la morale véritable, elle eſt auſſi parfaitement ignorée des Juifs modernes que des anciens. Ils ne ſont ni plus honnêtes ni plus équitables que leurs ancêtres envers les Etrangers. Ils ſe croient toujours tout permis contre des infideles & des hérétiques. Leurs Docteurs, par exemple, leur enſeignent *qu'il faut rendre ce qu'on a trouvé au propriétaire, à moins que ce ne ſoit un payen*, mais ils défendent expreſſément de le rendre à un tel homme. Des Docteurs Juifs ont dit ſans aucun détour que *ſi un Juif voit un infidele prêt à périr ou ſe noyer, il ne doit pas le ſauver ou le retirer de l'eau, quoiqu'il ne ſoit pas permis de le tuer lorſqu'il ne fait pas la guerre aux Iſraëlites..... il n'eſt pas permis de traiter un infidele dans une maladie, pas même pour de l'argent à moins qu'on ne craigne qu'il ne faſſe quelque mal aux Iſraëlites ſi on le refuſe.* (Voyez les Nouvelles de la République des Lettres Tome XXVIII. page 84. & la Bibliothèque univerſelle de Le Clerc tome XII. page 36.) Les Rabbins ont encore une maxime digne d'être rapportée,

tée, d'autant plus qu'elle a été fidélement ſuivie par le Clergé des Chrétiens; c'eſt que *celui qui ne nourrit pas ſa haine & ne ſe venge pas de ſes ennemis eſt indigne du titre de Rabbin.* (6). En général il paroît par la conduite des Juifs modernes que, de même que leurs ancêtres, ils ne ſe croient obligés à aucun devoir à l'égard de ceux qui ne ſont pas de leur ſainte nation. Ils ſont fameux par leurs fraudes & leur mauvaiſe foi dans le commerce, & l'on a lieu de croire que s'ils étoient plus forts, ils renouvelleroient en bien des occaſions les tragédies dont leur contrée fut jadis le théâtre continuel.

En un mot les Juifs ſont très-dévots, très-attachés à leur Religion, très-fideles à remplir les pratiques ridicules & minutieuſes qu'elle ordonne, très-dociles à la voix de leurs Prêtres; mais on ne voit en eux pour l'ordinaire aucunes des vertus réelles & ſociales. Si, comme on n'en peut douter, il ſe trouve parmi eux des perſonnes honnêtes & vertueuſes, c'eſt qu'elles dérogent aux principes d'une loi viſiblement calculée pour rendre les hommes inſociables & malfaiſans, effet qu'auroient dû produire la Bible & les

(6) Voyez Baſnage *hiſtoire des Juifs* Tome III.

Saints qu'elle propoſe pour modeles. En regardant un tel livre comme divinement inſpiré & comme contenant les régles de ſa conduite, on ne peut que devenir injuſte, ſans foi, ſans honneur, ſans pitié, en un mot un homme complettement ſans mœurs.

Au reſte, les Rabbins eux-mêmes ſemblent avoir pris ſoin de nous prémunir contre leurs livres ſaints & d'en affoiblir l'autorité. En effet nous trouvons dans le *Talmud* une maxime très-propre à nous rendre ſuſpects tous les Ecrits de l'Ancien Teſtament. Il y eſt dit formellement *qu'on peut changer le texte de la Loi quand il s'agit de maintenir la gloire du Dieu d'Iſraël & dans la crainte que ſon nom ne ſoit profané* (7). Cela doit ſuffire pour nous montrer le cas que nous devons faire des ouvrages que les Juifs font paſſer pour ſacrés. En les ſuppoſant des Auteurs à qui on les attribue, combien de pieux Rabbins ont pu les altérer depuis Moyſe juſqu'à nous ſous prétexte de *maintenir la gloire du Dieu d'Iſraël ?* Au reſte, la maxime de ces Rabbins a été fidélement ſuivie par les Docteurs des Chrétiens, qui, comme nous le verrons

(7) V. Le Clerc *Biblioth. Univerſ.* Tome XXIV, pag. 141.

bientôt, ſe ſont permis tant de *fraudes pieuſes* pour la plus grande gloire de Dieu, c'eſt-à-dire, pour faire valoir leur parti. Nous verrons auſſi que les chefs des Chrétiens n'ont fait que ſuivre la route que les Prêtres Juifs leur ont tracée. On peut encore de notre tems appliquer aux mœurs des Juifs adoptées par les Chrétiens ce qu'un Ancien en avoit dit il y a près de dix-ſept ſiècles: *Uſque eò ſceleratiſſimæ gentis conſuetudo convaluit, ut per omnes jam terras recepta ſit. Victi victoribus leges dederunt* (8). Les mœurs de cette nation perverſe ſe ſont répandues par toute la terre; après avoir été vaincue elle donne des loix à ſes vainqueurs.

(8) V. S. Auguſtin *de Civitate Dei* Lib. VI. Cap. II.

* * * * * * * * * *
* * * * * * * *
* * * * * * *
* * * * * *
* * * * *
* * *
* *
*

SECONDE PARTIE.

Des Saints du Chriſtianiſme ou du Nouveau Teſtament.

CHAPITRE I.

Sainteté de Jéſus-Chriſt & de ſa Doctrine. De la Vierge Marie.

LE TABLEAU qui vient d'être préſenté des Saints de l'Ancien Teſtament ſuffit pour nous faire voir que les mœurs de ces illuſtres perſonnages n'ont été aucunement de nature à devoir être imitées par ceux qui ſe feront une idée vraie de la morale. Examinons donc maintenant ſi nous trouverons des exemples plus dignes d'être ſuivis parmi les Saints de la Loi nouvelle. Voyons ſi le Chriſtianiſme, comme il s'en vante, a produit des modeles plus parfaits que le Judaïſme, & s'il a réellement rendu meilleurs ceux qui l'ont embraſſé & ſuivi avec le plus d'exactitude. Cet examen nous mettra à portée de juger de la ſainteté

de la Religion Chrétienne : il nous montrera ſi ce ſyſtême religieux par les biens qu'il a procurés aux mortels eſt vraiment digne de Dieu : il nous fera connoître ſi ſon fondateur a été vraiment le Saint par excellence, le véritable *Fils de Dieu*, comme ſes adorateurs le prétendent.

Nous commencerons donc cet examen par Jéſus-Chriſt lui-même. Nous peſerons quelques-unes de ſes actions & de ſes maximes ſans pourtant entrer dans un détail circonſtancié de ſa vie, dont chacun eſt ſuppoſé ſuffiſamment inſtruit. On ne s'arrêtera pour le préſent qu'à quelques traits qui paroiſſent démentir les perfections divines, que les Chrétiens croyent voir dans le fondateur de leur Religion.

On ne ſe propoſe point ici de répéter les raiſons qui portent les incrédules à douter de la miſſion de Jéſus, de ſes miracles, de ſa Divinité : aſſez d'autres ouvrages ont propoſé contre le Chriſtianiſme des difficultés qui juſqu'ici n'ont paru ſolubles qu'à ceux pour qui la foi a rendu tout raiſonnement inutile, ou à ceux que l'intérêt & l'eſprit de parti ont rendu ſourds aux argumens les plus forts. Nous n'exami-

nerons point quant à préſent comment Dieu a pu ſe faire homme; comment il a pu naître d'une Vierge; comment le Maître de la Nature a pu ſouffrir & mourir. Nous ne critiquerons point la conduite d'un Dieu juſte qui, ſans bleſſer ſa juſtice, a pu faire mourir un fils innocent pour racheter des créatures coupables. Nous ne parlerons point de la foibleſſe d'un Dieu tout-puiſſant qui, malgré tous ſes efforts, n'a pu venir à bout de l'opiniâtreté des Juifs, & que le Diable, ſa créature, a réduit à la dure neceſſité de ſacrifier ſon propre fils pour détruire ſon pouvoir malfaiſant dans le monde. Nous ne diſputerons point l'autenticité des Evangiles dans leſquels on nous a conſervé l'hiſtoire de la fondation de la Religion du Chriſt. Nous ne chicanerons point ſur l'inſpiration divine de ceux qui les ont écrits avec des circonſtances ſouvent aſſez contradictoires. Nous ſuppoſerons ces Evangiles très-vrais, & les hiſtoriens très-ſinceres & très-bien inſtruits des faits qu'ils nous rapportent. En conſéquence nous examinerons quelques-uns de ces faits, & nous tâcherons de voir ſi toutes les actions de Jéſus-Chriſt ſont vraiment dignes d'un *Homme-Dieu*, ou

d'un Dieu déguiſé ſous la forme humaine, & ſi la doctrine qu'on lui attribue eſt auſſi bonne, auſſi utile au genre humain, auſſi propre à le rendre heureux que ſes adorateurs le prétendent.

Après avoir parcouru quelques traits de la conduite & quelques paſſages de la morale de Jéſus-Chriſt, nous examinerons pareillement la conduite & la doctrine connue de ſes *Apôtres* dont nous peſerons les avantages. Nous paſſerons enſuite aux *Martyrs* ſans nombre que le Chriſtianiſme nous fait regarder comme des témoins que l'on ne peut récuſer. Nous ferons une analyſe abrégée des vertus des Docteurs, des *Peres*, des *Paſteurs* de l'Egliſe. Nous apprécierons les mérites de tant d'*Anachoretes* & des Pénitens fameux dont les Chrétiens admirent la ſainteté. Nous finirons par des réflexions générales ſur les Dévots & les Saints, ce qui nous fera juger de l'influence de la Religion ſur les mœurs des Chrétiens. Cet examen nous fera connoître s'il eſt bien vrai que le fils de Dieu ait racheté les hommes de l'eſclavage du péché; ſi les Saints ſont des modeles à ſuivre, & s'il eſt bien vrai que la morale ſoit tellement liée à la Religion Chrétienne, que ſans elle il

n'y auroit plus de vertus ſur la terre.

Aux yeux du vrai Chrétien, Jéſus-Chriſt eſt le modele de toutes les perfections. Mais aux yeux d'un homme à qui la foi manque, ce modele ne paroît pas, au moins en tout, fait pour être indiſtinctement imité. Quant à ſa doctrine céleſte, elle paroît peu merveilleuſe à bien des gens qui trouvent que la partie raiſonnable de cette morale a été bien mieux énoncée dans les Ecrits de pluſieurs Payens que dans les Evangiles. A l'égard de la morale ſurnaturelle du Chriſt, ceux qui ne conſultent que la nature & la raiſon, la trouvent impraticable pour des hommes, incompatible avec les beſoins de la ſociété, enfin uniquement convenable à quelques Moines fanatiques qui ne peuvent être que très-inutiles au reſte du genre humain (1).

La ſoumiſſion aux parens eſt un des premiers devoirs que la nature nous preſcrive; cependant nous voyons avec ſurpriſe Jéſus méconnoître ce devoir dans quelques circonſtances. Sous prétexte de remplir les devoirs que ſon Pere céleſte lui impoſe, il cauſe à ſes parens terreſtres de très-vives inquiétudes par

(1) *Voyez* le commencement du Chap. X.

une abſence de pluſieurs jours ; ceux-ci après bien des recherches, le trouvent dans le Temple, prêchant à l'âge de douze ans au milieu des Docteurs ; ils lui font de tendres reproches des allarmes qu'il leur a cauſées : Jéſus y répond d'une façon qui n'annonce rien moins que de la reconnoiſſance & de la ſoumiſſion (2).

Aux nôces de Cana en Galilée ſa mere lui repréſente d'un ton ſuppliant que les convives manquent de vin. Là-deſſus l'Homme-Dieu ſe fâche contre ſa mere & lui demande durement : *femme, qu'y a-t-il de commun entre vous & moi* (3) ? Ce trait ne ſeroit excuſable qu'en ſuppoſant que dans ce moment le fils de Dieu étoit pris de vin de même que le reſte des convives, pour leſquels il conſentit cependant à changer encore de l'eau en vin. Jéſus auroit-il ſans cela pu oublier que Dieu ordonne dans le Décalogue d'honorer ſon pere & ſa mere ?

On ne peut gueres approuver la conduite de Jéſus en le voyant chaſſer avec violence les vendeurs qui ſe tenoient dans le parvis du Temple, & qui ne

(2) V. S. Luc. Chap. II. ℣. 42.-50.
(3) V. S. Jean Chap. II. ℣. 3. & 4.

paroiſſent y avoir été que pour fournir aux dévots de la nation les victimes néceſſaires pour des ſacrifices & des expiations formellement ordonnées par la loi du Seigneur. Par une telle action Jéſus devoit aſſez naturellement paroître à tous autres que ſes adhérens un perturbateur très-puniſſable du repos public (4).

Les incrédules qui penſent qu'on ne devroit attendre que des marques de bonté d'un Homme-Dieu armé de la toute-puiſſance divine, ſont choqués du miracle opéré par Jéſus dans le pays des Géraſéniens où, après avoir chaſſé une légion de Demons du corps d'un poſſédé, il leur ordonne de paſſer dans un troupeau de pourceaux, qui, au détriment des propriétaires, vont ſe précipiter dans un lac. Ceux qui n'ont pas la foi trouvent ce miracle auſſi injuſte que ridicule.

Nos Docteurs ne peuvent gueres admirer le Sauveur qu'on voit ſouvent vomir les injures les plus atroces contre les Prêtres, les Docteurs & les Magiſtrats du pays. Ces ſortes de procédés n'étoient nullement propres à les amener à ſon parti. En un mot dans cette con-

(4) V. S.-Mathieu Chap. XXI. ℣. 12. 13. 14.

duite on ne voit ni prudence, ni douceur, ni le reſpect dû à des perſonnes conſtituées en dignité. On ne peut au moins préſumer que le Clergé ſoit bien content quand les Chrétiens imitent l'exemple de Jéſus-Chriſt dans ſes déclamations contre les Prêtres.

Bien des gens ſont étonnés & ſcandaliſés de ne voir jamais Jéſus entouré que de gens de trés-mauvaiſe compagnie. En effet on le voit traîner à ſa ſuite des femmes perdues telles qu'une *Magdeleine*, Courtiſane enrichie du trafic de ſes charmes, & une *Jeanne*, femme adultere de *Cuſa*, qui avoit, dit-on, volé ſon mari avant de le quitter pour ſuivre le Meſſie. On ſuppoſe qu'une telle ſociété ne devoit pas prévenir les honnêtes gens en faveur du Meſſie. Il eſt vrai qu'il répondit aux reproches qu'on lui fit de fréquenter de telles gens que *c'étoit les malades & non les gens en ſanté qui avoient beſoin du Médecin.* Cependant, ſuivant les notions des Chrétiens, tous les hommes ſains ou malades avoient également beſoin de ce Médecin céleſte.

Quelques raiſonneurs trouvent étrange & ſuſpect que les grands miracles opérés par Jéſus n'ayent convaincu que

ſi peu de gens d'entre ceux qui en furent témoins. Ils ſont ſurpris que, nonobſtant tant de prodiges rapportés dans l'Evangile, l'on voye encore des Docteurs, des Scribes & des Phariſiens lui demander *un ſigne* dans les airs. Ils ſont dans le dernier étonnement de voir le fils de Dieu, ſi prodigue en miracles dans toutes les occaſions, refuſer durement d'en faire un ſeul bien déciſif devant des perſonnes éclairées qui, bien plus que la populace Juive, auroient pu donner du poids à ſa miſſion.

Deux paſſages du même Evangéliſte paroiſſent totalement contradictoires à ceux qui manquent de foi. Dans l'un Jéſus dit que *s'il ſe rend témoignage à lui-même ſon témoignage n'eſt point véritable.* (Voyez S. Jean Chap. V. ℣. 31.) Dans l'autre Jéſus dit que *quoiqu'il ſe rende témoignage à lui-même, ſon témoignage eſt véritable.* (Voyez S. Jean Ch. VIII. verſet 14.) Il eſt difficile de deviner auquel de ces deux paſſages il eſt néceſſaire de s'en rapporter.

Les critiques trouvent en général peu de franchiſe & de ſincérité dans la conduite & les diſcours de Jéſus: tantôt il dit très-nettement *qu'il eſt le fils de Dieu*, tantôt il ſemble tergiverſer & ſe ſauver

par des faux-fuyans. Il impoſe ſilence ſur ſa qualité aux Démons qu'il chaſſe des poſſédés & aux malades qu'il guérit, & cependant il ſe fâche contre ceux qui refuſent de le reconnoître pour ce qu'il eſt.

Ce qui paroît ſur-tout choquant à bien du monde, c'eſt un menſonge avéré, rapporté de Jéſus dans l'Evangile. Interrogé s'il ira à Jéruſalem pour y célébrer une fête, il dit poſitivement *qu'il n'ira point.* Cependant au bout de quelques jours il s'y rend ſecrettement pour donner le change à ſes ennemis qu'un Dieu étoit aſſez grand pour ne craindre ni tromper.

Jésus qui, étant Dieu, devoit poſſéder éminemment le don de prophétie, prédit & fait prédire le Jugement dernier comme devant arriver inceſſamment. Cependant ce Jugement eſt encore à venir & le monde ne paroît point être de ſi-tôt menacé de ſa fin.

Dans la morale particuliere à Jéſus on ne trouve rien que d'outré, convenable à des Anachoretes, tout-à-fait impraticable pour des Etres vivans en ſociété. C'eſt-là ſans doute ce qui a fait regarder cette morale comme divine. Il

n'eſt donc pas ſurprenant que ſes préceptes & ſes conſeils ſublimes ſoient ſi rarement pratiqués. Les fanatiques en petit nombre qui ſe ſont efforcés de la ſuivre, n'ont point été, comme nous le verrons par la ſuite, des membres bien utiles à la ſociété. Le Chriſt paroît dans ſa morale s'être propoſé d'iſoler ſes auditeurs & de leur faire briſer les liens les plus ſacrés pour s'attacher uniquement à ſon parti.

On n'eſt point édifié de voir le fils de Dieu déclarer qu'il eſt venu apporter *le glaive & non la paix : qu'il eſt venu ſéparer le pere d'avec le fils, le fils d'avec le pere, le mari de ſa femme* &c. Il ſembleroit qu'un bon moraliſte ſe ſeroit propoſé de reſſerrer plutôt que de relâcher des nœuds ſi ſacrés & ſi doux. (V. S. Mathieu Chap. X. verset 34.)

On ne peut qu'être indigné en voyant Jéſus-Chriſt louer un *Oeconome infidele* qui fraudoit ſon maître afin de ſe faire des amis. Le fils de Dieu conſeille à ſes auditeurs de l'imiter & *de ſe faire des amis dans le ciel avec des richeſſes injuſtement acquiſes.* (Voy. S. Luc. Chap. XVI. ℣. 8.

Il n'eſt point ſurprenant que les foibles Chrétiens oublient ſi ſouvent les

maximes exaltées de la morale Evangélique ; Jéſus les oublia lui-même. En effet il avoit dit que *quand on recevoit un ſoufflet ſur une joue il falloit tendre l'autre* ; cependant quand il fut frappé par un ſerviteur du Grand-Prêtre aſſis dans le Sanhédrin pour le juger, Jéſus ne tendit point l'autre joue & ne ſouffrit cet outrage qu'avec impatience. (VOYEZ S. JEAN CHAP. XVIII. ℣. 22.

ENFIN on trouve dans le fils de Dieu après ſa réſurrection une opiniâtreté bien maligne à ne vouloir ſe montrer qu'à ſes diſciples. Ces apparitions clandeſtines ne pouvoient convaincre que des hommes déjà pleinement convaincus de ſa Divinité. On prétend que le Chriſt étant mort publiquement, auroit dû, pour la converſion des Juifs, reſſuſciter publiquement. Ce miracle évident auroit ſans doute fait bien plus d'impreſſion ſur les eſprits les plus prévenus que toutes les relations ſuſpectes de ſes Apôtres & de ſes adhérens, qui eurent depuis tant de peine à trouver des gens diſpoſés à croire un tel prodige ſur leur parole.

EN général ceux qui raiſonnent trouvent bien étrange toute la conduite de Jéſus relativement aux Juifs, & la ju-

gent totalement incompatible avec la bonté, la ſageſſe, la puiſſance & l'équité d'un Dieu envoyé ſpécialement ſur la terre pour réformer le Judaïſme & pour manifeſter les volontés divines à la nation choiſie. Durant tout ſon ſéjour en Judée ce divin Miſſionnaire joue un rôle bien ſingulier aux yeux de ceux qu'il venoit convertir. Il ſemble avoir formé le projet de leur tendre des piéges, de les tenter, les aveugler, les endurcir; en un mot malgré ſa puiſſance divine il ne réuſſit en rien & ne ſemble travailler qu'à rendre ſa miſſion inutile, afin d'avoir occaſion d'attirer des malheurs ſur ceux qu'il étoit venu ſauver. Que diroit-on d'un Miniſtre, qui revêtu des pleins-pouvoirs de ſon Maître pour négocier avec des ſujets rebelles, mettroit tout en uſage pour empêcher ſa négociation de réuſſir? Un tel Miniſtre ſeroit ſans doute avec raiſon accuſé de prévarication, de fourberie, de malice, de folie, & d'incapacité. Le Prince qui l'auroit employé, connoiſſant ſa conduite, ne pourroit ſans une injuſtice criante & ſans déraiſon punir ſes ſujets pour ne s'être point rendus aux diſcours d'un pareil Envoyé, ſur-tout ſi celui-ci ne leur avoit préſenté

senté que des lettres de créance ſuſpectes & directement oppoſées aux volontés précédentes & connues du même Souverain.

Jésus s'annonce aux Juifs comme chargé de les réconcilier avec Dieu; cependant il échoue dans ſon ambaſſade. Les Juifs mettent à mort l'Ambaſſadeur divin, & le mauvais ſuccès de ſa miſſion brouille les Juifs plus que jamais avec la Divinité : elle ſe voit forcée d'abandonner pour toujours un peuple que ſa bienveillance toute-puiſſante n'a jamais pu corriger. Ceux qui n'ont pas une foi corroborée par toutes les ſubtilités de la Théologie, ne voyent dans une conduite ſi bizarre rien de digne de la ſageſſe & de la toute-puiſſance divine : par ſa volonté ſeule & par ſa grace triomphante elle auroit pu ſans peine vaincre tous les obſtacles que lui oppoſoit l'endurciſſement des Juifs, ſuggéré par l'ennemi du ſalut. Dans tout le Nouveau Teſtament Jéſus eſt *une pierre d'achoppement* pour les Juifs qu'il veut convertir; le Diable, ſon adverſaire, rend inutiles tous les vaſtes projets de l'Etérnel. Son fils meurt en pure perte pour le peuple chéri; le grand ouvrage de la converſion du genre hu-

main eſt réſervé aux Diſciples d'un Dieu qui n'a rien fait par lui-même.

Mais quels ſont donc ces hommes qui ont réuſſi dans une entrepriſe dans laquelle Dieu lui-même avoit échoué? Ce ſont des hommes groſſiers, tirés de la lie du peuple, dépourvus de lumieres que Jéſus préfere à des perſonnes éclairées pour annoncer ſon Evangile à la terre. Un pareil choix ſemble ſuſpect à ceux qui raiſonnent; les gens ſenſés croient que le témoignage des perſonnes ſçavantes & choiſies dans le premier ordre, auroit été plus convainquant que celui de quelques artiſans ou payſans crédules, auxquels il étoit aiſé de faire illuſion & que l'on pouvoit facilement engager à certifier des fables à la vue du profit qui devoit en réſulter pour eux. Mais on répond à ces difficultés que l'Evangile n'eſt point fait pour ceux qui raiſonnent; que le Très-Haut *ſe plaît à confondre la ſageſſe des hommes*; que cette ſageſſe n'eſt que folie, & que Dieu ne la donne qu'à ceux dont il a réſolu la damnation éternelle. Enfin l'on nous dit que le ſuccès de la prédication des Apôtres groſſiers eſt un miracle éclatant de la toute-puiſſance divine, entre les mains de qui les inſtrumens les plus vils

& les plus foibles deviennent très-efficaces pour le ſalut du genre humain.

Nous examinerons bientôt la conduite de ces Miſſionnaires, & la ſuite de cet ouvrage nous fera connoître ſi les avantages que le genre humain a retirés de leurs prédications & de leurs exemples ſont auſſi ſignalés, auſſi grands, auſſi divins que les Chrétiens ſe le perſuadent. Nous verrons ſi cette doctrine les a rendus meilleurs eux-mêmes & a rendu leurs diſciples & leurs ſaints ſucceſſeurs plus ſociables, plus déſintéreſſés, plus humains & plus doux.

En attendant, les incrédules, faute d'être convenablement illuminés, ne verront dans le Meſſie des Chrétiens qu'un chef de parti très-obſcur, qui, incapable de jouer un grand rôle, même dans la plus crédule des nations, ne chercha qu'à ſe faire des adhérens parmi les gens de ſa ſociété. Aidé par quelques pêcheurs qu'il arrache de leurs travaux ordinaires il va chercher des avantures; il s'efforce de remuer ſourdement les eſprits du vulgaire, il a quelques légers ſuccès dans les campagnes, mais il réuſſit très-mal dès qu'il veut s'élever au deſſus de ſa ſphere & paroître à la ville. Les gens ſenſés de ſon pays le dédaignent &

le regardent comme un charlatan méprisable. Ce n'eſt que dans les villages & les provinces qu'il trouve des gens aſſez ſimples pour le ſuivre. S'il parvient à y ſubſiſter avec ſa troupe aux dépens d'une populace crédule, il échoue auſſitôt qu'il ſe montre à Jéruſalem, & dès qu'il y veut exciter du mouvement ſes entrepriſes ſont réprimées, & l'avanturier ſe voit obligé de fuir. Cependant ſon mauvais ſort le ramene toujours à la capitale où jamais il n'eſt en état de paroître avec honneur. C'eſt en vain qu'il ameute une populace imbécille pour courir après lui, pour le proclamer ſon Roi, pour crier *hoſannah* à ſa ſuite; ce triomphe momentané eſt bientôt ſuivi de la mort tragique du héros. De même que tous les impoſteurs qui commencent à s'attirer l'attention du Magiſtrat, il périt d'une façon ignominieuſe & devient la victime de ſes entrepriſes mal concertées.

Voilà les traits ſous leſquels ceux qui n'ont pas la foi enviſagent le Meſſie des Chrétiens, même d'après les monumens que ſes adhérens nous ont tranſmis. Sans une foi très-abondante on n'apperçoit dans le Chriſt que l'Evangile nous préſente comme le plus parfait des mode-

les, qu'un enthousiaste ou un charlatan maladroit qui voulut mettre à profit les opinions populaires des Juifs en s'appliquant à lui-même les prédictions vagues dont leurs livres sacrés les avoient bercés, & qui comme beaucoup d'autres fut puni, d'une tentative dont d'autres après lui recueillirent les fruits.

AVANT de terminer ce Chapitre nous ne pouvons pas nous dispenser de dire quelque chose de la mere de Jésus, qui, selon les Chrétiens, demeura toujours vierge, même après son enfantement. A leurs yeux c'est la plus grande Sainte du paradis; & même dans quelques sectes du Christianisme elle reçoit, des femmes sur-tout & du vulgaire, des hommages bien plus affectueux que Dieu lui-même. Au moins on ne peut disconvenir que dans la plupart des pays soumis à l'Eglise Romaine la Vierge Marie ne soit honorée par un culte vraiment idolâtre. On la nomme la *Reine du ciel*, l'*arche de l'alliance*, la *porte du Paradis*; le *refuge des pécheurs* &c. On lui adresse des prieres & des vœux comme à la Divinité, qui de l'humeur sur-tout dont nos Docteurs la dépeignent a lieu d'être fort jalouse des honneurs immodérés que l'on rend à l'une de ses créa-

tures. Dans les derniers siècles les Jésuites en particulier semblent avoir tourné la dévotion de leurs adhérens sur la Vierge Marie bien plus que sur son fils, ou même que sur le Très-Haut; ils semblent avoir dépouillé celui-ci de sa souveraineté divine & incommunicable pour en revêtir la Mere de Jésus, dont ils ont fait évidemment la Souveraine de la nature & le principal objet de la dévotion. En conséquence du culte qu'on lui rend, il est visible que cette Vierge sainte a totalement éclipsé la Divinité, ou moins dans l'esprit d'un très-grand nombre de dévots.

La haute opinion de Marie étant si bien établie dans l'imagination des Chrétiens, il n'y a pas lieu de craindre que les bruits répandus contre elle par des Juifs & des Payens soient capables d'ébranler la foi que les ames pieuses ont en elle.

Origène, à qui nous devons une partie des argumens de *Celse* contre le Christianisme, nous apprend que ce Philosophe Payen disoit que la Mere de Jésus fut une pauvre Villageoise vivant de son travail, qui, convaincue d'adultere avec un Soldat nommé *Panther*, fut chassée par *Joseph* son fiancé, charpen-

tier de ſon métier. Celſe ajoute que Marie, obligée d'errer de lieu en lieu, accoucha ſecrettement de Jéſus, que celui-ci devenu grand fit un voyage en Egypte, où il apprit des ſecrets qui le mirent à portée de faire des prodiges ou, ſi l'on veut, des tours ſurprenans parmi les Juifs ſes compatriotes, auprès deſquels il n'eut pourtant que très-peu de ſuccès.

Les traditions des Juifs ne ſont pas plus honorables que celles de Celſe ou des Payens. Les Talmudiſtes prétendent qu'elle fit le métier de coëffeuſe; & que Jéſus ſon fils adultérin exerçoit le métier de voleur ou de brigand dans les provinces de la Judée. Mais ces imputations flétriſſantes doivent nous paroître ſuſpectes, puiſqu'elles partent de gens intéreſſés à décrier & la Religion Chrétienne & ſon fondateur & ſa mere dont on voit qu'ils ont fait une vraie proſtituée.

C'est une maxime invariable de nos Docteurs & reçue dans l'Egliſe que jamais dans ce qui regarde leurs opinions, on ne doit avoir égard au témoignage de leurs adverſaires, mais qu'il ne faut s'en rapporter qu'à celui de leurs pieux adhérens. Cela poſé, les opinions des

Chrétiens ſur Marie ſont d'un bien plus grand poids que celles des Rabbins, des Payens ou des Hérétiques. Or dans le ſiècle où nous ſommes tous les Docteurs s'accordent à ſoutenir la vertu, la chaſteté, la virginité de la Mere de Jéſus; pluſieurs même d'entre eux pouſſent la délicateſſe ſur cet article juſqu'à prétendre que cette grande Sainte, par un privilége ſpécial, nâquit exempte du *péché originel*, contracté, comme on ſçait, dans le ſein de la mere par tous les autres enfans d'Adam. Des penſeurs dévôts ſe ſont figuré qu'il n'étoit point probable que le fils de Dieu eût voulu naître dans le ſein d'une créature ſouillée : cette imagination a fait éclore dans la tête de quelques Moines le ſyſtême de l'*Immaculée Conception* de Marie, & dans l'eſprit de bien des gens cette opinion eſt devenue un article de foi tout auſſi important que les dogmes les plus révérés de la Religion.

CEPENDANT nous voyons dans les premiers ſiècles de l'Egliſe des Chrétiens beaucoup moins zélés ſur l'article de la divinité de Marie. Pluſieurs ont cru que ſon mariage avec Joſeph fut conſommé ; & même d'après le verſet 18. du Chapitre 1er. de St. Mathieu,

des interprêtes ont penſé que Joſeph connut ſa femme & ne s'abſtint d'avoir commerce avec elle que pendant le tems de ſa groſſeſſe. St. Jérôme ſemble accuſer Tertullien d'avoir été de cette opinion ; ce fut du moins celle des *Antidicomarianites*, c'eſt-à-dire, des *ennemis de Marie*, qui furent par la ſuite nommés *Helvidiens*, du nom de *Helvidius*, Auteur d'un livre fait exprès pour prouver que Joſeph avoit encore eu des enfans de Marie depuis la naiſſance de Jéſus, & que ces enfans étoient ceux que l'Evangile appelle *ſes freres*. *Jovinien*, Moine qui vivoit du tems de S. Ambroiſe, adopta la même idée ; mais il fut chaudement combattu par St. Jérôme & par St. Auguſtin qui ſe firent les champions de la virginité de Marie (5). Enfin l'Egliſe, zêlée pour la défenſe de cette même virginité & pour la naiſſance merveilleuſe de ſon fondateur, regarde comme des hérétiques, des impies, & damneroit impitoyablement ceux qui oſeroient douter de la chaſteté de Marie, ſoit avant ſoit après ſon mariage. D'après cette déciſion tout Chré-

(5) V. Bynæus *de Natali Jeſu Chriſti*. Amſterdam 1689. & Le Clerc *Bibliothèque Univerſelle* tome XX. page 40. & ſuivantes.

tien eſt forcé de croire pieuſement ce miracle favorable au ſyſtême de la Religion. Nous verrons bientôt qu'en toute occaſion l'utilité du Clergé & l'honneur de ſon ſyſtême ſont pour les Chrétiens les ſeules meſures pour juger de la vérité.

Cependant des perſonnes d'une foi moins ſolide ne ſe ſont pas payées de ces raiſons dirimantes. L'Evangile de St. Mathieu nous dit que *Marie ſe trouva enceinte par l'opération du Saint-Eſprit.* Indépendamment de la difficulté de concevoir la façon dont a pu ſe faire cette opération merveilleuſe qui pour être crue exige une foi étrangement ſoumiſe (6). En ſuppoſant donc cette opération réelle, on demande comment on a pu découvrir un fait qui étoit un ſecret entre Marie & le Saint-Eſprit? Cette queſtion a grandement embarraſſé nos Docteurs. Cependant on la réſout en diſant que la Vierge découvrit l'affaire à ſon Epoux,

(6) Le fameux *Toſtat*, Evêque d'Avila, prétend que la Vierge avoit ſes *mois*, comme les autres femmes, mais en marge il ajoute: *Lecteur prudent, obſerves que ces choſes ſont très-vraies, mais qu'il ne faut pas les prêcher au peuple, car bien des choſes ſont écrites qu'il ne faut pas prêcher.* V. ſes Comment. ſur le Ch. XII. du Lévitique, Queſtion 13.

qui, d'abord, n'en voulant rien croire, réſolut de ſe ſéparer de ſa femme: mais un ſonge vint à propos raccommoder les affaires & ſuffit pour convaincre Joſeph de ce que Marie lui avoit dit. L'on ne peut douter d'après cela que le bon homme n'ait eu la foi la plus docile (7).

La haute opinion que les Chrétiens ont de la Vierge Marie ne permet pas à pluſieurs d'entre eux de croire qu'elle ait pu mourir comme les autres hommes. Comme ce n'eſt, ſelon eux, que par le péché d'Adam que la mort eſt entrée dans le monde, ils ont imaginé que Marie, étant née ſans péché, a dû être exempte de la loi générale qui nous condamne à mourir. En conſéquence, des Docteurs ont penſé que la Sainte Vierge n'étoit point morte, mais qu'elle avoit été ravie au ciel en corps & en ame; c'eſt ce que l'Egliſe nomme *l'Aſſomption de la Vierge*, dont elle célebre tous les ans le ſouvenir par une fête très-ſolemnelle. *S. Modeſte*, Patriarche de Jéruſalem, paroît avoir été l'inventeur de cette idée merveilleuſe (8). Ce-

(7) V. Bynæus *ibidem* pag. 183.

(8) Le diſcours de S. Modeſte ſur cette matiere a été publié à Rome en 1760. en Grec & en Latin, & dédié au Pape Clément XIII.

pendant quelques anciennes traditions, antérieures à ces inventions ſublimes, que l'on a preſque tranformées en articles de foi, font mourir la Sainte Vierge à Ephèſe, entre les bras de S. Jean, ce Diſciple chéri à qui Jéſus expirant avoit recommandé de prendre ſoin de ſa mere.

CHAPITRE II.

Sainteté & politique des Apôtres, de leurs Diſciples & de leurs Ecrits. Mœurs des premiers Chrétiens.

LA petite troupe des adhérens de Jéſus, étourdie & intimidée par le châtiment de ſon chef, fruſtrée par ſa mort des eſpérances flatteuſes qu'elle avoit pu concevoir ſur le rétabliſſement prochain du Royaume d'Iſraël, tomba dans un abattement profond. Les Apôtres à qui leur maître avoit fait quitter le métier laborieux de pêcheurs ou d'artiſans, pour mener à ſa ſuite une vie oiſeuſe & vagabonde, & qu'il avoit fait juſque-là ſubſiſter par la prédication, trouverent ſans doute très-dur & très-peu honora-

ble de retourner à leurs filets ou à leurs bêches. Ils délibérerent donc entre eux; les plus aviſés comprirent & firent ſentir aux autres qu'il ne falloit point abandonner la partie; ils ſe rappellerent, ſuivant les apparences, que le Chriſt leur avoit promis d'en faire *des pêcheurs d'hommes*, de pêcheurs de poiſſons qu'ils avoient été jadis. L'expérience qu'ils avoient pu acquérir du vivant de leur Maître ſur la crédulité du peuple, qui les avoit fait vivre, ainſi que lui, leur fit ſans doute entrevoir que la ſottiſe du genre humain préſente une vaſte carriere, & devient un champ inépuiſable pour ceux qui veulent prendre la peine & courir le hazard d'en profiter.

Ces réflexions inſpirées par le Saint-Eſprit, par le *Conſolateur* d'en-haut, ranimerent les eſpérances & le courage des Apôtres. Ils ſe concerterent enſemble, prirent des meſures pour réuſſir, & tâcherent de mettre à profit les conquêtes déjà faites par Jéſus, qui pouvoit avoir déjà ébranlé bien des eſprits. Cependant ſa mort ignominieuſe dont ils ne pouvoient disconvenir, ſembloit mettre des obſtacles à leurs deſſeins, & pouvoit avoir fait évanouir les idées de ceux qui s'étoient attendus à lui voir

rétablir le Royaume d'Iſraël. Cette difficulté ne les arrêta point ; munis de paſſages obſcurs & ambigus des Prophêtes qu'ils interprêterent allégoriquement, & qu'ils appliquerent du mieux qu'ils purent à leur Meſſie ; comptant d'ailleurs ſur la crédulité, l'ignorance & le fanatiſme de leurs compatriotes, les Apôtres prétendirent que la mort de leur Maître avoit été prédite dans l'Ancien Teſtament : que cette mort étoit l'accompliſſement des décrets éternels ; que Jéſus étoit mort pour réconcilier les hommes coupables avec Dieu ; que ce Dieu, déſormais ſatisfait, alloit répandre ſes faveurs ſur la terre. Enfin ils aſſurerent que ce Jéſus étoit reſſuſcité, qu'ils l'avoient vu de leurs propres yeux, qu'il avoit converſé avec eux.

Comme dans les rapſodies obſcures des Prophêtes, chacun eſt à portée de découvrir tout ce qu'il a envie d'y trouver, quelques Juifs crurent effectivement ce qu'on leur débitoit, & regarderent Jéſus comme le vraie Meſſie promis à leur nation. Ils crurent à ſa réſurrection ; ils s'imaginerent que le rétabliſſement du Royaume d'Iſraël n'étoit que différé de quelque tems, & que Jéſus reviendroit inceſſamment *ſur les*

nuées pour procurer au peuple de Dieu le bonheur dont il s'étoit vu ſi long-tems privé.

Si ces opinions & ces merveilles que les Apôtres eurent l'impudence d'atteſter, firent ouvrir les yeux & les oreilles à une populace crédule & toujours avide de nouveautés flatteuſes, elles ne firent que très-peu d'impreſſion ſur les perſonnes ſenſées qui s'en moquerent; elles en firent encore moins ſur les Magiſtrats & les Prêtres qui craignirent de voir renaître les troubles qu'ils avoient cru appaiſés par la mort de Jéſus. Le Clergé, à ſon ordinaire, appella le bras ſéculier à ſon ſecours. Les Apôtres furent perſécutés: les mauvais traitemens qu'ils éprouverent pour avoir atteſté les miracles & la réſurrection du Chriſt, intéreſſerent & pour eux & pour leur doctrine. Les ſimples s'imaginerent que des hommes qui ſouffroient devoient être bien sûrs & bien perſuadés des choſes qu'ils annonçoient au péril de leur vie: Incapables de démêler les vrais motifs de leur conſtance dans les priſons & les tourmens, bien des gens les crurent ſur leur parole, les eſtimerent incapables ni de ſe tromper eux-mêmes, ni de vouloir tromper les autres; en un mot ils

eurent de la foi & s'attacherent à eux.

PARMI les moyens que les Apôtres imaginerent pour faire des proſélytes, il y en eut un ſur-tout, que le St. Eſprit leur inſpira ſans doute, & qui ſervit beaucoup à répandre leur ſecte. Ils engagerent leurs ſectateurs à faire bourſe commune ; arrangement qui dut, ſelon les apparences, rendre les pauvres très-favorables à la doctrine Apoſtolique. Ces diſpoſitions furent d'un autre côté très-utiles aux Apôtres, qui devinrent les adminiſtrateurs, les diſtributeurs & les participans des biens que la piété des dévots avoit mis en commun.

PAR ce moyen ingénieux les Apôtres réunirent bientôt la puiſſance ſpirituelle ſur les ames au pouvoir ſur les biens temporels, & ne tarderent pas à ſe faire un état capable de flatter & leur ambition & leur cupidité. Quelque modérées que l'on ſuppoſe ces deux paſſions dans des hommes groſſiers & pauvres, tels qu'étoient les premiers fondateurs de la Religion Chrétienne, on ne peut pourtant ſe diſſimuler que ces paſſions ont pu ſuffire pour être les mobiles de toute leur conduite. Tout homme aime à dominer ſur les autres ; tout homme eſt flatté d'inſtruire & de

ſe

se faire des adhérens ; enfin tout homme est bien aise de subsister aux dépens d'autrui & d'être considéré.

Il paroît en effet que dès le berceau de l'Eglise Chrétienne, la communauté des biens fut un article essentiel & sur lequel la Divinité n'entendoit point raillerie. Nous voyons dans les Actes des Apôtres que S. Pierre s'irrite très-vivement contre *Ananie* & *Saphire*, deux nouveaux convertis qui avoient eu l'audace de retenir une portion de leur propre bien qu'ils n'avoient point voulu mettre en commun. Le Prince des Apôtres piqué de cette supercherie, qui annonçoit peu de foi ou de confiance en lui, prétendit qu'en le trompant ils avoient menti au Saint-Esprit, & les punit de mort subite pour venger l'Esprit de Dieu d'un si grand attentat. D'où l'on voit que S. Pierre fut le premier des Pasteurs Chrétiens qui fit depuis la cause de Dieu de la cause de son intérêt.

Ceux qui se persuadent ou du moins qui veulent persuader aux autres que les Apôtres ont été les plus désintéressés des hommes dans la prédication de l'Evangile, se trouveront évidemment détrompés ou contredits en lisant les Actes mê-

mes des Apôtres & sur-tout les Ecrits de Saint Paul. Tout y prouve que les premiers chefs des Chrétiens, à l'aide de la foi, ont voulu fonder une secte totalement séparée du reste de la société, indépendante de l'autorité civile, & dépendante uniquement de leurs guides spirituels, dont le but fut de se faire, sous prétexte du salut, les véritables Souverains de leurs dévots prosélytes. Nous verrons cet esprit de domination percer dans toute la conduite des Pasteurs de l'Eglise depuis les Apôtres jusqu'à nous. Nous verrons dans le Chapitre suivant que la principale cause des persécutions contre les Chrétiens, fut l'ombrage que devoit naturellement donner la naissance d'une république indépendante des Magistrats temporels & uniquement soumise à ses Magistrats *spirituels*. En un mot les premiers prédicateurs de l'Evangile furent les vrais fondateurs de la puissance du Clergé, qui depuis a formé par-tout *un Etat dans l'Etat*, au grand préjudice des nations, qui se sont vues soumises à deux pouvoirs, à deux législations, à deux Souverains opposés d'intérêts.

Tout conspire donc à nous prouver que les Apôtres songerent de très-bonne

heure à se former une jurisdiction particuliere & des revenus. Quoique Jésus leur Maître eût paru vouloir en quelques occasions anéantir le Sacerdoce, quoiqu'il eût souvent déclamé contre le Clergé de son pays, ses Disciples jetterent bientôt après sa mort les fondemens d'une puissance spirituelle, très-avantageuse pour eux, très-flatteuse pour l'ambition; ils devinrent les Chefs, les Docteurs & les guides de leurs prosélytes; ils s'érigerent en Prêtres; & quelque peu lucrative qu'ait pu être la profession dans l'origine, les Apôtres la trouverent assurément préférable à la vie laborieuse qu'ils avoient menée avant leur vocation à l'Apostolat.

Ils trouverent sur-tout dans la populace des fideles très-soumis; nos Apôtres, dispensateurs des biens de la communauté, durent avoir dans les plus misérables des partisans assurés. L'idée d'avoir part aux charités dut attirer à la secte naissante un très-grand nombre d'affamés, qui, comme on les faisoit subsister, furent attachés à leurs Prêtres, & disposés à croire tout ce qu'ils voulurent leur prêcher. D'ailleurs pour être admis dans la secte on n'exigeoit

rien des proſélytes, ſinon de dire *que Jéſus étoit le Meſſie* & de ſe faire baptiſer.

Assurés de la foi du plus grand nombre de leurs ſujets ſpirituels, qui au moyen des rétributions ne ſe rendoient point difficiles ſur les choſes qu'on leur débitoit, les Apôtres atteſterent eux-mêmes qu'ils avoient reçu le Saint-Eſprit, perſuaderent qu'ils étoient divinement inſpirés, qu'ils pouvoient communiquer à d'autres cet Eſprit dont eux-mêmes étoient illuminés. En un mot ils firent des Evêques & des Prêtres qui reconnurent bientôt la bonté du métier. Dans la vue de rendre recommandable le Maître dont ils étoient les Envoyés ils raconterent ſon hiſtoire; qu'ils rendirent bien merveilleuſe; ils la remplirent de miracles; ils firent de Jéſus un Etre tout divin; ils écrivirent ou du moins firent écrire par leurs Diſciples la vie de ce grand perſonnage; dont ils certifierent les prodiges comme témoins oculaires. C'eſt à leurs ſoins que nous devons les *Evangiles* qui ſervent encore de baſe à la Religion Chrétienne. Deux de ces Evangiles ſont attribués aux Apôtres St Mathieu & St. Jean; les deux

autres ſont de S. Marc, Diſciple de S. Pierre, & de St. Luc, Diſciple de S. Paul.

Voilà comment ces premiers prédicateurs ſe firent des titres à eux-mêmes; ils atteſterent les faits qu'ils eurent intérêt de faire croire; ils aſſurerent qu'ils avoient vu ce qu'ils débitoient du Meſſie. On les en crut par intérêt, les enfans des premiers proſélytes crurent tout par habitude, & leurs relations ſont encore aujourd'hui regardées comme des ouvrages divinement inſpirés dont il n'eſt aucunement permis de douter. Cependant les incrédules ont le malheur de trouver ces Auteurs inſpirés ſouvent en contradiction les uns avec les autres; les miracles rapportés par les uns ne ſe trouvent pas dans les autres; ils varient dans les circonſtances; il eſt même impoſſible de les concilier, & juſqu'à préſent on n'a pu parvenir à faire une harmonie paſſable des Evangiles. Ces difficultés paroiſſent conſidérables aux yeux des profanes qui raiſonnent, mais elles n'arrêtent point les Chrétiens dévots qui ſe gardent bien de rien examiner & qui ſont accoutumés à ſoumettre la raiſon à la foi. Ceux-ci croyent pieuſement ſur le témoignage

des Ecrivains Evangéliques, tous les prodiges dont ils ont orné les hiſtoires qu'ils avoient le plus grand intérêt de faire croire à leurs proſélytes. Chacun ſçait que les Miniſtres de l'Egliſe & les Inſpirés ont le privilége excluſif de rendre témoignage dans leur propre cauſe, & de défendre aux hommes de douter de la validité de ce témoignage. C'eſt évidemment ſur des titres de cette eſpece que ſont fondés tous les dogmes & toutes les merveilles que le Chriſtianiſme perſuade aux fideles. Des Apôtres ou leurs Secrétaires nous atteſtent l'hiſtoire de Jéſus, ſes miracles, ſa réſurrection, ſa miſſion divine, & c'eſt ſur cette hiſtoire & ſur ces prodiges que s'appuye la miſſion des Apôtres & de leurs ſucceſſeurs juſqu'à ce jour.

Lorsqu'on oſe douter de la bonté de ces titres on nous ferme la bouche en diſant que les Apôtres & leurs Diſciples ont été de grands Saints, dont la conduite prouve qu'ils étoient incapables de tromper. Mais qui eſt-ce qui nous atteſté la ſainteté de ces grands perſonnages? Ce ſont les Apôtres & les Diſciples eux-mêmes. Quelque ſuſpect que ce témoignage puiſſe paroître, nous ſommes obligés de nous en contenter. Ainſi

faute d'autres monumens plus authentiques, nous allons consulter *les Actes des Apôtres*, attribués à S. Luc, Disciple de St. Paul, ainsi que les ouvrages attribués à des Apôtres, afin de juger ces grands Saints; cet examen nous fera connoître si ces illustres fondateurs de la Religion Chrétienne ont été des hommes aussi estimables, aussi parfaits, aussi vertueux que les Chrétiens se l'imaginent.

Dans S. Pierre, le *Prince des Apôtres*, nous ne trouvons rien de bien louable pendant la vie de Jésus-Christ. Comblé des faveurs de son Maître, il ne laissa pas de le renier lâchement quand il le vit entre les mains de ses Juges. Il est vrai qu'il se repentit de son ingratitude & de sa faute, qu'il la pleura très-amérement. Après la descente du S. Esprit sur les Apôtres, Pierre, si l'on en croit les Actes des Apôtres, devint un homme tout nouveau. Cet homme sans lettres & sans éducation devint un prédicateur dont l'éloquence rapide convertissoit des milliers de Juifs à la fois. Comme il avoit occupé le premier rang parmi les Apôtres du Christ, qui s'en servit comme d'un confident dans toutes ses opérations surnaturelles, il faut croire que son Maître lui avoit trouvé des talens

propres à ſeconder ſes vues. Ces mêmes raiſons furent ſans doute la cauſe du rang diſtingué que Pierre occupa par la ſuite dans le Collége Apoſtolique dont il devint le chef. D'ailleurs l'Evangile nous apprend que Jéſus l'avoit particuliérement chargé du ſoin de *paître ſes brébis*; ce qui ſuppoſe des talens qui pouvoient n'être pas ſi marqués dans ſes ſaints confreres. En conſéquence notre Apôtre joue quelque tems le premier rôle dans la ſecte naiſſante. L'Auteur des Actes a eu grand ſoin de lui attribuer bien des miracles. Nous avons déjà vu que S. Pierre n'en fit point un uſage bien édifiant dans l'affaire d'*Ananie* & de *Saphire*.

Une légende, regardée comme fabuleuſe, fait voyager notre Saint, & le conduit à Rome, dans la vue d'y fonder la ſainte Egliſe Romaine. C'eſt en vertu de ce voyage ſi douteux, que le Pape ſe dit ſucceſſeur de S. Pierre, chef viſible de l'Egliſe, *Vicaire de Jéſus-Chriſt*. Si l'on s'en rapporte à cette légende, S. Pierre eut à Rome une diſpute contre Simon le Magicien, qui oppoſoit les preſtiges de la Magie aux miracles de notre Apôtre : celui-ci, au lieu de prier Dieu pour la converſion de

ſon adverſaire, le prie de le punir cruellement afin de confondre ſa malice. Selon cette fable, peu honorable pour S. Pierre, qui ne montra pas dans cette occaſion un grand fonds de charité, le Magicien fut précipité des airs & ſe caſſa les jambes à la requête de notre Saint.

Mais ne nous arrêtons pas à des légendes rejettées par quelques Chrétiens même; tenons-nous-en plutôt à ce que nous en diront les ouvrages que l'Egliſe regarde comme autentiques ou comme inſpirés. Les Actes des Apôtres nous apprennent que la paix de l'Egliſe naiſſante fut bientôt troublée par des diſputes très-vives & par un ſchiſme véritable.

L'auteur de ces querelles Théologiques fut un des plus grands Saints des Chrétiens, que l'Egliſe révere comme un des principaux fondateurs de la Religion; je veux parler de *Saint Paul.* Il fut d'abord un ennemi cruel des Chrétiens; mais Dieu, par un miracle, ayant changé ſon cœur, il devint un des plus ardens prédicateurs de la ſecte nouvelle. Son zêle lui ayant attiré des perſécutions de la part des Juifs, il fut obligé de s'enfuir de Jéruſalem. Mécontent des Iſraëlites, il entreprit de prêcher

l'Evangile aux Gentils ; il comprit que la nouveauté a des droits ſur tous les ſuperſtitieux ; il compta ſur la crédulité des Payens, & ne ſe trompa point dans ſes conjectures. En effet les Actes nous apprennent que ſes prédications eurent un grand ſuccès dans l'Aſie-mineure & dans la Grece. Pour faciliter ſes conquêtes ſpirituelles parmi les Gentils il ſentit qu'il falloit leur montrer de l'indulgence ; en conſéquence il les diſpenſa de quelques pratiques & cérémonies Judaïques propres à les révolter ; entre autres, il crut que pour la propagation de ſa ſecte il étoit à propos de faire grace aux Gentils convertis à la foi d'une cérémonie auſſi ridicule & douloureuſe que la *Circonciſion*.

Cette condeſcendance déplut & parut une héréſie aux Apôtres anciens, qui étant Juifs, ainſi qu'avoit été Jéſus leur Maître, trouverent d'abord très-mauvais que l'on diſpensât les proſélytes Gentils de la circonciſion, ce ſigne merveilleux de l'alliance du Très-Haut avec Abraham & ſa poſtérité. Comme le Chriſt ne s'étoit donné que pour le réformateur & non pour le deſtructeur de la loi de Moyſe, ils ne conſentirent pas aiſément que l'on retranchât de la Reli-

gion une cérémonie qui leur paroiſſoit eſſentielle au ſalut.

Paul vint à Jéruſalem pour ſoutenir ſon avis contre le reſte des Apôtres ; ceux-ci furent obligés de céder, dans la crainte ſans doute de ruiner le parti naiſſant en ſe brouillant avec un homme du caractere bouillant de Paul, qui d'ailleurs s'étoit déjà fait un parti très-nombreux. Les Apôtres s'aſſemblerent en Concile à Jéruſalem, & déclarerent au nom du Saint-Eſprit que la circonciſion, quoique déclarée par Dieu lui-même néceſſaire au ſalut des Juifs, ne ſeroit point néceſſaire pour le ſalut des Gentils.

Saint Paul ayant par ſon crédit obtenu cette déciſion ſe ſépara de ſes confreres pour aller voyager avec Barnabé afin d'augmenter le nombre de ſes proſélytes ou adhérens. Un Miſſionnaire en prêchant ne fait qu'étendre ſes propres conquêtes & groſſir le nombre de ſes propres ſujets. Cependant notre grand Apôtre ne tarda point à ſe brouiller avec Saint Barnabé ſon confrere, d'où l'on voit que la concorde & la charité n'eſt pas faite pour ſubſiſter longtems entre les plus grands Saints.

Paul alla prêcher l'Evangile arrangé à ſa maniere. Si l'on en croit Saint Luc

ſon Diſciple, il eut des ſuccès prodigieux, fit des miracles ſans nombre, & convertit une foule de Payens. Cependant nous voyons que la Toute-puiſſance divine ne l'empêcha pas de s'attirer ſouvent de méchantes affaires & de mauvais traitemens, ſoit de la part des Juifs acharnés contre lui, ſoit de la part des Magiſtrats idolâtres, qui dans bien des occaſions châtierent notre Saint comme un perturbateur du repos public. Ces perſécutions, ſuivant l'uſage, ne firent que rendre l'Apôtre plus cher à ſon parti & augmenter le nombre de ſes ſectateurs.

Quoique S. Paul dans toutes les occaſions eût montré du mépris pour les pratiques ordonnées par la loi de Moyſe, nous le voyons néanmoins, par une hypocriſie peu digne d'un ſi grand Saint, revenir à Jéruſalem & ſe ſoumettre pendant ſept jours conſécutifs à des dévotions & des pratiques purement Judaïques dans la vue de ſe réconcilier avec les Juifs. Ceux-ci ne furent point dupes de ces vaines cérémonies; ils ſçavoient que Paul travailloit par-tout à décrier la Loi ſainte; ils le voulurent tuer par un effet de zêle propre à leur Religion. Mais Saint Paul fut tiré

de leurs mains par un Officier Romain.

Il comparut peu après devant le Conseil suprême de sa nation. Se voyant prêt d'être condamné par ses Juges, il sçut par un mensonge adroit semer la division entre eux. Ayant remarqué que l'assemblée étoit composée de Pharisiens qui croyoient l'immortalité de l'ame & la résurrection des morts, & de Saducéens qui nioient cette doctrine, il prétendit faussement que la persécution que ses ennemis lui suscitoient n'avoit pour objet que la doctrine de la résurrection. Ce mensonge eut le succès que l'Apôtre s'étoit promis; il se garda bien d'avouer que dans ses prédications en Asie il avoit fait des efforts continuels pour anéantir le Judaïsme & pour élever la nouvelle Religion sur ses ruines.

En effet il paroît par les Ecrits attribués à S. Paul & sur-tout par son *Epître aux Galates*, parmi lesquels il avoit prêché l'Evangile, qu'il avoit entiérement rejetté la loi des Juifs, à laquelle il substitua un Système tout nouveau, qui depuis s'écarta de plus en plus du Judaïsme professé par ses Ecrits & ses Apôtres. En lisant les Actes des

fisté en face à S. Pierre, & prétend faussement que ce n'eſt point des hommes ou des autres Apôtres qu'il tient ſa doctrine, mais qu'il l'a reçue directement par des inſpirations particulières du Seigneur. En un mot on voit dès le berceau du Chriſtianiſme ſes ſaints fondateurs diviſés d'opinions, ou plutôt ſe quereller les uns les autres, & ſe diſputer l'empire ſur les dévots crédules que la foi leur avoit ſoumis.

Sous la conduite de pareils guides il n'eſt point ſurprenant de voir l'eſprit de parti, l'intolérance, les cabales, les héréſies déchirer le Chriſtianiſme dans ſon enfance. Cependant nos Docteurs nous repréſentent les premiers Chrétiens comme des hommes parfaits, comme des modeles achevés de douceur, de concorde, de charité. Ces idées ſont formellement contredites par les Ecrits mêmes de S. Paul que l'on ſuppoſe divinement inſpirés. La dureté avec laquelle cet Apôtre reprend les Corinthiens, nous prouve que les premiers fideles étoient déjà très-vicieux & très-corrompus. Le même Apôtre nous apprend qu'il régnoit des factions dans l'Egliſe, l'un ſe diſant ſectateur de *Céphas*, l'autre d'*Apollo* ou de *Paul*. L'Epitre attribuée à l'A-

l'Apôtre *S. Jacques* nous prouve encore la corruption des premiers Chrétiens; il y reproche des vices conſidérables à ceux auxquels il écrit. Bien plus, un paſſage très-remarquable de l'Epitre attribuée à S. Barnabé eſt propre à nous rendre ſuſpectes les mœurs des Apôtres eux-mêmes. On trouve en effet au commencement de cet Ecrit très-reſpecté par les Docteurs Chrétiens que *les Apôtres que le Seigneur choiſit étoient des hommes pervers & d'une méchanceté exceſſive :* aveu qui n'eſt pas démenti par la conduite qu'on leur prête dans les livres inſpirés.

Au moins eſt-il certain que l'on voit l'intolérance Judaïque régner même dans les fondateurs de la Religion Chrétienne. On eſt tout ſurpris de trouver cet eſprit deſtructeur & la haine théologique dans l'Apôtre S. Jean, qui néanmoins exhorte par-tout les Chrétiens *à la charité*, c'eſt-à-dire, *à s'aimer les uns les autres.* Il paroît que ce précepte ne s'étendoit pas ſelon lui aux hommes qui n'étoient pas de ſon parti. Nous liſons qu'il ordonne *de fermer ſa porte aux hérétiques & de ne pas même leur donner le ſalut.* Une tradition nous apprend que ce même Apôtre ne voulut

pas entrer dans le bain public, parce qu'il ſçavoit que l'hérétique Cérinthe s'y trouvoit.

D'APRÈS de tels modeles & de ſemblables maximes il n'eſt pas ſurprenant que l'Egliſe Chrétienne ait été dans tous les ſiècles, & ſoit encore aujourd'hui l'arène des paſſions des Miniſtres du Seigneur. Au moins eſt-il conſtant qu'on n'y vit jamais régner l'eſprit de concorde & de charité que les Auteurs inſpirés de l'Evangile & leurs ſucceſſeurs ont tant vanté & ſi peu pratiqué. Cet Evangile a véritablement apporté *le glaive & non la paix ſur la terre.* Depuis les Apôtres juſqu'à nous, les Chrétiens ont été déchirés par des haines, des perſécutions & des fureurs qui n'annoncent nullement ni l'inſpiration divine ni l'eſprit de douceur de leurs ſaints fondateurs. Jéſus-Chriſt en mourant, ſemble avoir fait contre les nations Chrétiennes la même imprécation que Didon fit contre Enée & ſes deſcendans.

—— Stirpem & genus omne futurum
Exercete odiis, cinerique hæc mittite noſtro
Munera; nullus amor populis, nec fœdera ſunto.

Quoi qu'il en ſoit, l'Evangile & les autres ouvrages de l'Apôtre S. Jean ont éprouvé de grandes contradictions de la

part des Chrétiens dès les premiers tems du Christianisme. Les *Alogiens* qui rejettoient les notions Platoniques du Verbe que l'on trouve dans S. Jean, rejettoient son Evangile & l'attribuoient à l'hérétique *Cérinthe*. Au moins est-il très-difficile de croire que l'Apôtre S. Jean ait été aussi versé dans la Philosophie de Platon que le paroît avoir été l'Auteur de l'Evangile que l'on fait passer sous son nom; à moins qu'on ne voulût supposer que le Platonisme lui a été divinement inspiré.

Au reste, l'autorité de cet Apôtre Platonicien paroît avoir fixé dans l'Eglise le dogme merveilleux de la *Trinité*, par ces mots qui se trouvent au Chapitre V. verset 7. de sa premiere Epitre, *il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe & le S. Esprit; & ces trois sont une même chose.* Mais par malheur les critiques ont trouvé que ce passage si décisif manquoit dans la plupart des anciens manuscrits. Ce qui a fait soupçonner qu'il avoit été depuis inséré dans cette Epitre de S. Jean par quelque pieux faussaire partisan du dogme obscur de la Trinité.

L'*Apocalypse* du même S. Jean ou qui lui est attribuée a pareillement souffert

de très-grandes contradictions dès les premiers siècles de l'Eglise. Quelques saints Docteurs lui en ont fait honneur. De ce nombre sont S. Justin, S. Irénée, Tertullien, S. Clément d'Alexandrie, Origène, S. Cyprien. D'autres, comme S. Basile, les deux S. Grégoires de Naziance & de Nysse, ne l'ont pas mise au rang des livres canoniques. Et *Caïus*, Ecrivain très-orthodoxe, attribuoit ce Roman fanatique à l'hérétique Cérinthe, & prétendoit qu'il l'avoit composé pour appuyer ses visions monstrueuses à l'ombre de l'autorité d'un Apôtre célebre. En effet on trouve dans l'Apocalypse des opinions au sujet du régne charnel & temporel de Jésus-Christ sur la terre, que l'Eglise a depuis condamnées comme hérétiques. Mais à l'aide des allégories nos Docteurs sauvent l'honneur de S. Jean & de l'Apocalypse qu'ils lui ont attribuée (1).

Cela nous prouve que la doctrine Chrétienne n'a été que très-foiblement assurée dans les premiers tems de l'Eglise. D'ailleurs nous avons déjà vu les Apôtres, quoique instruits par Jésus-Christ, éclairés par l'Esprit Saint, très-

(1) V. Simon *histoire critique du texte du Nouveau Testament.*

peu d'accord entre eux. Nous trouvons des héréſiarques formant des ſectes dès le tems même de ces Apôtres qui devoient être ſi propres à décider toutes les queſtions ſur la foi. Nous voyons dès ce tems des Chrétiens douter des articles fondamentaux de la Religion Chrétienne; enfin nous rencontrons une ſuite non interrompue d'hérétiques qui partagent l'Egliſe depuis ſon berceau juſqu'à nous; tous fondoient leurs opinions ſur les Evangiles & les Ecrits des Apôtres, tous étoient attaqués ou défendus d'après ces mêmes ouvrages.

N'en ſoyons point étonnés; ces ouvrages que les Chrétiens regardent comme des oracles divins, ne ſont tels que par leur profonde obſcurité, leur ambiguité, leur défaut de préciſion, leur ſtile énigmatique, leurs contradictions. Dans les diſcours que l'Evangile prête à Jéſus-Chriſt, il nous laiſſe ſouvent dans le doute ſur lui-même. On ne peut décider d'après ſes propres paroles s'il eſt vraiment un Dieu, ou s'il n'eſt qu'un homme, envoyé par un Dieu. Tantôt il s'appelle *le fils de l'homme*, tantôt il ſe dit *le fils de Dieu*; il s'annonce comme *inférieur à ſon Pere*; *il ignore tout ce que le Pere ne lui a point révélé*; il ne

peut déterminer le tems de ſon avénement futur ou de la fin du monde &c. Cependant cette infériorité & cette ignorance paroiſſent peu conformes aux notions que les Chrétiens ont de Jéſus dont ils ont fait un Dieu égal en ſcience, en ſageſſe, en puiſſance à Dieu ſon Pere. En un mot les Evangiles, par leurs contradictions, nous laiſſent dans les ténebres ſur les articles que l'on ſuppoſe les plus importans au ſalut ; ils ſemblent donner gain de cauſe aux opinions les plus contraires ; ils ne paroiſſent écrits que pour faire éclore des héréſies. Dieu ne s'y révele que pour tendre des piéges à la foi de ſes ſerviteurs.

Il en eſt de même des Ecrits attribués aux Apôtres. Ceux qui n'ont point aſſez de foi pour admettre des contradictions ou pour ne pas trouver dans les livres ce qui n'y exiſte point, regardent les ouvrages des Apôtres, & ceux de S. Paul ſur-tout, comme un pompeux galimathias, comme un tiſſu d'idées indigeſtes, comme un amas confus de notions fanatiques, *Rabbiniques*, *Cabaliſtiques*, *Platoniques*, &c. dans leſquels on trouve également de quoi appuyer les opinions Théologiques les plus directement oppoſées. C'eſt ainſi que nos Théo-

logiens modernes ont trouvé dans les Epitres de S. Paul des paſſages propres à autoriſer les ſentimens les plus contraires ſur *la grace*, ſur *la prédeſtination*, ſur la *juſtification*, ſur l'utilité ou l'inutilité des bonnes œuvres pour le ſalut des Chrétiens &c.

L'Egliſe qui ſe dit *Orthodoxe* s'eſt, comme on a vu, ſouvent écartée des opinions établies dans les Ecrits des Apôtres, & des régles preſcrites par eux. C'eſt ainſi que l'Egliſe, contre la diſpoſition formelle du Concile de Jéruſalem tenu par les Apôtres & inſpiré par le St. Eſprit, permet aux Chrétiens d'aujourd'hui de manger *du ſang & des viandes étouffées*, tandis que ces alimens furent entiérement interdits aux premiers Chrétiens.

S. Paul n'avoit pas des ſentimens conformes à ceux que l'Egliſe a maintenant ſur la nature de l'homme lorſqu'il diſoit (aux Theſſaloniciens Epit. I. Chap. V. verſet 23.) que l'homme étoit compoſé de trois parties le *corps*, l'*ame* & l'*eſprit*.

Les plus ſçavans Critiques parmi les Chrétiens ont été fort embaraſſés pour ſçavoir à qui attribuer l'*Epitre aux Hébreux* dont l'Egliſe fait cependant hon-

neur à S. Paul. Origène & l'Hiſtorien Eusèbe nous apprennent que de leur tems on doutoit que cet Apôtre en fût l'Auteur. Tertullien l'attribuoit à S. Barnabé. Eraſme a eu là-deſſus une grande diſpute avec les Théologiens de Paris (2). Ainſi nous ne ſçavons pas plus à quoi nous en tenir ſur quelques Ecrits de S. Paul que ſur ceux de S. Jean.

Les Evangiles & les Ecrits des Apôtres n'ont donc point ſuffiſamment fixé la foi. En conſéquence dans tous les ſiècles qui les ont ſuivis, l'on vit éclore des opinions nouvelles, des héréſies & de nouveaux articles de foi. Les Apôtres étant regardés comme des oracles divins, on voulut avoir leurs ſuffrages; pour cet effet on leur ſuppoſa des Ecrits ou bien on inféra dans ceux qui paſſoient déjà ſous leur nom, des paſſages conformes aux opinions que l'on vouloit établir. Les Sçavans les plus chrétiens ſont forcés de convenir que dans les premiers tems du Chriſtianiſme il parut une foule de fauſſaires, qui travaillerent pieuſement à forger des ouvrages qu'ils publioient ſous le nom des Apôtres, pour

(2) V. Simon *Hiſt. crit. du texte du N. Teſtament.*

en impoſer plus ſûrement aux fideles à l'ombre d'une autorité reſpectable pour eux. L'on voit dès ces premiers tems l'Egliſe inondée de faux Actes, de faux Evangiles, de fauſſes Epitres, que de pieux fripons imaginoient pour tromper les ſimples. La fourberie alla ſi loin que l'on connoît encore les titres d'environ cinquante Evangiles qui ont été rejettés depuis pour faire place aux quatre que l'on a jugés ſeuls dignes de reſter entre les mains des fideles. Cependant rien ne peut nous aſſurer que les Evangiles que l'on admet aujourd'hui, ſoient véritablement des Auteurs à qui on les attribue & ne ſoient pas du nombre de ceux qui ont été pieuſement ſuppoſés ou du moins falſifiés par d'anciens hérétiques. Nous n'avons pour garans de leur authenticité & de la pureté de doctrine qu'ils contiennent qu'une tradition très-ſuſpecte, & l'autorité de l'Egliſe, qui nous aſſure elle-même qu'elle eſt divinement inſpirée & qu'elle ne peut s'y tromper. Mais en ſuppoſant que ces quatre Evangiles qui nous reſtent ſont réellement des Apôtres ou des Auteurs dont ils portent les noms, comment s'en rapporter à quatre témoins dont les mœurs nous ſont incon-

nues, dont l'ignorance eſt avérée, dont le témoignage fut intéreſſé, puiſqu'il s'agit de l'Homme-Dieu ſur la doctrine duquel leur ſubſiſtance eſt fondée ? Peut-on s'en rapporter à ces témoins dans leur propre cauſe, ſur-tout en voyant qu'ils ſe contrediſent dans les faits, qu'ils ne ſont point d'accord dans les circonſtances des mêmes faits, qu'ils n'éclairciſſent rien, qu'ils montrent partout une profonde ignorance ? Les dépoſitions de témoins ſi ſuſpects ſont-elles donc admiſſibles lorſqu'ils racontent des prodiges ou des faits improbables, ſur leſquels on ne pourroit pas même s'en rapporter à ſes propres yeux ? Enfin comment reconnoître l'inſpiration divine dans des Ecrits remplis de fables, d'obſcurités, de maximes nuiſibles, d'opinions ridicules, qui juſqu'ici n'ont occaſionné que des héréſies, des ſchiſmes, des querelles, des perſécutions & des horreurs ſur la terre ?

Les Saintes Ecritures furent dans tous les tems une vraie *pierre d'achoppement* pour tous ceux qui voulurent les étudier. Cette étude produiſit, comme on a vu, une foule d'*héréſiarques* que dès les premiers ſiècles on voit pulluler dans l'Egliſe. Voilà ſans doute pourquoi les

Chefs des Chrétiens devenus par la ſuite plus aviſés que leurs ſaints prédéceſſeurs, ont ôté des mains des fideles des ouvrages qu'ils n'ont jugé propres qu'à mettre en danger leur foi & à faire entrer leurs cerveaux dans une fermentation dangereuſe pour leurs guides ſpirituels. Cependant le danger attaché à l'étude des Ecritures eſt le même pour les Prêtres que pour les Laïques. Nous voyons que ce ſont pour l'ordinaire des Prêtres & des Moines qui ont fondé des Sectes. Rien n'eſt plus facile que d'errer en conſultant des ouvrages remplis d'obſcurités, d'énigmes & de principes découſus. Rien de plus difficile que de faire cadrer les parties disjointes d'une machine compliquée & dont les pièces ne ſont propres qu'à s'embaraſſer les unes les autres. Il n'y a qu'une foi très-aveugle qui puiſſe mettre les Chrétiens d'accord; ainſi leurs guides auroient dû pour leur intérêt ne permettre à perſonne de fouiller ni dans la Bible ni dans les Ecrits des Apôtres. La foi étant une fois établie, ils auroient dû ſupprimer ces ouvrages ou du moins les confier à quelques hommes choiſis, comme les Romains firent pour les livres des *Sybilles* qu'on ne laiſſoit jamais voir à perſonne

& que leurs gardiens ne liſoient point eux-mêmes.

Quoi qu'il en ſoit, on nous aſſure que les Apôtres ſont des témoins que l'on doit croire ſur leur parole, vû que la doctrine qu'ils enſeignoient ne leur attira jamais que des perſécutions, des priſons, des ſupplices; & qu'ils ont ſcellé de leur ſang les vérités qu'ils n'annoncoient aux hommes que par un pur effet de leur tendreſſe pour le genre humain. En un mot ils furent des *Martyrs*. Nous allons donc examiner la force & la validité de cette preuve en faveur de la Religion Chrétienne, & du témoignage des Apôtres qui en furent, comme on a vu, les premiers fondateurs.

CHAPITRE III.

Des Martyrs. Cauſes naturelles de leur courage. Caractere & politique des premiers Paſteurs de l'Egliſe. Examen de la queſtion : ſi le Martyre eſt une preuve de la vérité?

Les livres que les Chrétiens regardent comme inſpirés, ne nous apprennent ſur

la vie & la prédication des Apôtres, que ce qui eſt contenu dans les quatre Evangiles & dans les Actes. Par une étrange fatalité tous ces fondateurs de la Religion Chrétienne diſparoiſſent tout d'un coup de la ſcène du monde, ſans qu'aucun monument autentique nous ait conſervé les détails de leurs travaux apoſtoliques & de leur mort. Les Actes des Apôtres nous parlent, il eſt vrai, de quelques actions & miracles de Saint Pierre; mais S. Luc qui s'étoit attaché plus particuliérement à S. Paul, ſemble oublier bientôt tous les autres Prédicateurs pour ne parler que du ſien qu'il fait voyager à Rome, ſans nous apprendre ce qu'il devint par la ſuite. Le martyre de S. Jacques eſt le ſeul dont il ſoit parlé dans les Actes des Apôtres.

Nous ſommes donc réduits à nous contenter de ce qu'une tradition très-ſujette à l'erreur ou des légendes très-fabuleuſes nous ont appris du ſort de ces grands Saints. Ces légendes & ces traditions aſſurent que S. Pierre ſouffrit le martyre à Rome ſous l'Empire de Néron. Mais, comme on l'a déja fait entrevoir, beaucoup de bons critiques ont douté de la réalité du voyage de S.

Pierre à Rome, ce qui rend fort incertaine ſa mort en cette ville. D'ailleurs bien des circonſtances fabuleuſes doivent faire douter de la véracité des Légendaires qui nous ont tranſmis l'hiſtoire de ce martyre. En effet on nous dit que Néron qui protégeoit Simon le Magicien ordonna que Pierre & lui comparuſſent un jour tous deux en public pour joûter l'un contre l'autre ; que chacun montra ſon ſçavoir-faire, mais qu'enfin Pierre eut l'avantage & par l'efficacité de ſes prieres obtint que le Magicien fût précipité du haut des airs où il s'étoit élevé par la force de ſon art. L'Empereur irrité du ſuccès de notre Saint, au lieu de reconnoître ſa ſainteté confirmée par ce prodige, le condamne à la mort. Pierre, dit-on, par humilité demanda à être crucifié la tête en bas. C'eſt d'après de pareils contes que les Chrétiens ſe perſuadent que S. Pierre a ſouffert le martyre.

Quant à S. Paul, une tradition auſſi ſûre veut qu'il ait eu la tête tranchée ſous l'Empire du même Néron. Mais les critiques ignorent ſi ce fut en même tems que S. Pierre fut crucifié ou quelque tems après. S. Clément dit (§. V.) *que le tems de la mort de ces deux Apôtres*

n'eſt point aſſûré. Saint Irénée & S. Juſtin prétendent que S. Paul n'eſt mort que cinq ans après S. Pierre. Cependant un Concile tenu à Rome ſous le Pape *Gélaſe* décide que *ce ſont des hérétiques qui prétendent que S. Pierre & S. Paul ont reçu la couronne du martyre en des tems divers* (1).

Les légendes qui font mourir ces deux Apôtres à Rome ſont aſſez généralement adoptées par l'Egliſe Romaine ; mais elle n'a pas la même indulgence pour quelques autres légendes non moins sûres que les premieres qui nous inſtruiſent de la vie & de la mort des autres membres du Collége Apoſtolique. Elles diſent que S. André alla prêcher l'Evangile en Scythie & fut martyriſé en Achaïe. Que S. Thomas porta la foi aux Indes & y reçut pareillement la couronne du martyre. En un mot elles nous apprennent le ſort de ces héraults du Chriſtianiſme, mais leurs récits ſont mêlés de tant de fables extravagantes qu'on a cru devoir en faire grace aux fideles dont on a craint ſans doute de ſurcharger la foi. Cependant ces Actes qui ſont parvenus juſqu'à nous peuvent

(1) *Voyez* Le Clerc *Biblioth. Univerſ.* Tom. IV, pag. 523.

nous donner une idée de la prodigieuſe effronterie de ceux qui les ont imaginés & de la crédulité merveilleuſe des anciens Chrétiens à qui l'on débitoit de ſemblables rêveries (2).

Ainsi nous ne ſçavons rien de bien poſitif ſur la mort des Apôtres, qui pourtant ſont les ſeuls qui euſſent pu être les vrais *Martyrs* ou *Témoins* de Jéſus-Chriſt qu'ils avoient vu de leurs propres yeux & dont ils avoient reçu les inſtructions. Tous les autres Martyrs dont le Chriſtianiſme ſe glorifie, n'ont pu être des témoins admiſſibles des miracles du Chriſt qu'ils n'avoient jamais vus. En mourant pour la foi ils n'ont rien prouvé, ſinon qu'ils étoient pénétrés de confiance pour les Docteurs qui les avoient inſtruits dans leur Religion, & qu'ils étoient fortement perſuadés que ces guides ſpirituels n'avoient pu ni ſe tromper ni les tromper. Ainſi les Martyrs poſtérieurs aux Apôtres & aux Diſciples de Jéſus n'ont rien atteſté à l'univers, ſinon qu'ils croyoient fer-

me-

(2) On les trouvera raſſemblés en Latin dans un Ouvrage curieux publié par Jean Albert Fabricius ſous le titre de *Codex Apocryphus Novi Teſtamenti*.

nement & ſur parole tout ce que leur avoient dit & promis les Paſteurs en qui ils avoient une foi implicite.

Mais en ſuppoſant avec les légendes que tous les Apôtres ayent été véritablement mis à mort pour leurs prédications, cela même ne prouve ni leur ſincérité ni la vérité de leur doctrine. Tous les réformateurs, tous ceux qui annoncent des nouveautés, ſur-tout en matiere de Religion, s'expoſent communément à être maltraités par les partiſans de la Religion ancienne qu'ils s'efforcent de combattre & de ruiner : ſoit que ces prédicateurs ſoient des fourbes, ſoit qu'ils ne ſoient que des enthouſiaſtes ou des fanatiques de bonne foi, leur métier eſt dangereux puiſqu'ils ſont pour l'ordinaire punis comme des perturbateurs, décriés par les Prêtres & honnis par le peuple dont la partie la plus nombreuſe s'en tient aſſez opiniâtrément à ſes anciens uſages. Tous les Novateurs courent de très-grands dangers tant qu'ils n'ont pas les Princes ou le grand nombre pour eux. Ces dangers ſont inhérens à la profeſſion de tous ceux qui annoncent des opinions déplaiſantes pour des corps puiſſans. *Zoroaſtre*, le reſtaurateur ou le réformateur de la Religion des Perſes, fut, dit-

O. TAYLOR IN.

on, le martyr de ſa nouvelle doctrine avec quatre-vingts de ſes adhérens (3). En un mot tous les impoſteurs quand ils n'ont point le pouvoir en main comme *Moyſe* ou *Mahomet*, doivent s'attendre à être mal reçus de ceux qu'ils veulent amener à leurs opinions. Quand peu à peu ces opinions ont gagné du terrein, l'on appelle des *Martyrs* & l'on honore comme des Héros & des Saints ceux qui ont ſouffert la mort pour les établir.

Jésus, ſans être un grand Prophête, a donc pu, comme le dit l'Evangile, prédire à ſes Apôtres tous les mauvais traitemens qu'ils auroient à ſouffrir en prêchant ſa doctrine. Ceux-ci en prenant ce métier périlleux durent ſe ſoumettre aux inconvéniens qu'ils y voyoient naturellement attachés. S'il eſt vrai qu'ils ſouffrirent des ſupplices & la mort même, ils ne firent que remplir leur deſtinée qu'ils auroient dû prévoir. Mais, dira-t-on, ſans un courage ſurnaturel on ne va point à la mort de gayeté de cœur, & l'on ne fait point par impoſture un métier que l'on prévoit devoir conduire à une fin tragique & doulou-

(3) *Voyez* Hyde *de religione Perſarum.* Oxon. 1700.

reuſe. On peut répondre à cela par le fait. L'expérience journaliere nous prouve que des ſcélérats, des voleurs, des brigands, des contrebandiers font un métier dont ils connoiſſent les dangers; ils ſçavent que la Juſtice eſt armée contre eux, & cependant ils ne laiſſent pas de ſuivre une profeſſion qu'ils trouvent lucrative ou commode & qui les fait du moins ſubſiſter. Ils ferment les yeux ſur la fin qui les attend ou ſe flattent par leur adreſſe d'échapper à leur deſtinée. Les voleurs ſont des martyrs de la fainéantiſe & de la rapacité. Les conquérans, les guerriers & les ſoldats ſont des martyrs de la pareſſe, de la gloire & du point d'honneur. Les Prédicateurs d'une Religion nouvelle ſont les martyrs d'une doctrine de contrebande qui les fait régner ſur les eſprits & ſubſiſter aux dépens de la crédulité. Leur courage ne prouve rien, ſinon qu'ils ſe ſont attendus à mourir en faiſant un métier dont ils ont goûté les douceurs en même tems qu'ils en ont connu les dangers. Lorſque ces dangers ſe préſentent, la vanité vient ſouvent à leur ſecours, ils font ce qu'on appelle *de néceſſité vertu*, & vous les voyez mourir avec courage.

Pour ſe faire une idée des Prédicateurs & des Martyrs anciens, l'on n'a qu'à jetter les yeux ſur les Martyrs & les Prédicateurs modernes. On ſçait que les loix infames & ſanguinaires de Louis XIV. (non révoquées depuis, ce qui fait croire que le Monarque actuel les approuve) décernent la peine de mort contre les Prédicateurs Proteſtans qui prêchent leur doctrine en France, & condamnent aux galeres ceux qui ſe raſſemblent pour les écouter. Malgré ces cruautés les *Huguenots* ne manquent point de Prédicans, qui, au riſque d'être pendus, vont les endoctriner. Cependant ces hommes ſi courageux ne ſont ſouvent rien moins que des hommes vertueux. Ce ſont quelquefois des fanatiques exaltés, mais le plus ſouvent des gens ruſés qui en faveur des avantages que leur procure leur profeſſion périlleuſe, ferment les yeux ſur les dangers dont elle eſt entourée. En effet ces prédicateurs *de contrebande* trouvent & de l'honneur & du profit dans leur métier. Un payſan Proteſtant regarde comme un Dieu le Miſſionnaire aſſez généreux pour venir à la dérobée lui montrer la voie du ſalut & le garantir des piéges de l'Egliſe Romaine. Pour

lui montrer ſa reconnoiſſance il lui baiſe les pieds & les mains, il l'adore, il le fait adorer par ſa femme & ſes enfans, il lui donne tout ce qu'il a, il ſe dépouille en ſa faveur. Ainſi l'homme de Dieu échange ſa doctrine, ſouvent inintelligible pour celui qui l'écoute, contre des honneurs & des préſens. Il régne, il eſt un Dieu tutélaire pour chacun de ceux qu'il favoriſe de ſes ſoins; dans la vue d'obtenir ces avantages il conſent volontiers à riſquer quelque choſe. Cependant des perſonnes impartiales aſſurent que pluſieurs de ces Prédicateurs hardis ne ſont rien moins que des gens eſtimables pour les mœurs. L'ambition & la cupidité d'une part, la crédulité & l'enthouſiaſme de l'autre, ſuffiſent pour faire des martyrs.

Ainsi mourir ou ſouffrir pour une cauſe ne prouve ni la bonté de cette cauſe, ni la vérité d'une Doctrine, ni la ſincérité de celui qui ſouffre ou meurt pour elle. Le crime à ſes Martyrs, ainſi que la vertu. Toute paſſion forte, tout intérêt puiſſant nous fait fermer les yeux ſur les conſéquences les plus immédiates de nos actions. Quelle a pu être la paſſion des fondateurs de la Religon Chrétienne? Ce fut celle de

tous les chefs de ſecte, le deſir de dominer ſur les eſprits des hommes & de ſubſiſter honorablement à leurs dépens.

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que tous ceux qui ont ſouffert ou qui ſont morts pour la Religion Chrétienne ayent été des fourbes. Tout nous prouve que les Martyrs pour la plupart ont été des enthouſiaſtes crédules & de bonne foi, enivrés par leurs guides ſpirituels qui leur inſpiroient la chaleur néceſſaire pour ſoutenir opiniâtrément une cauſe utile à leurs propres intérêts. Des impoſteurs religieux ont pour ſectateurs des dupes, & lorſque ces dupes ſe ſont bien remplis de l'enthouſiaſme que leurs Docteurs ont ſçu leur inſpirer, on leur verra braver les ſupplices & la mort.

Ce ſeroit peut-être même ſe tromper que de croire que tous les premiers prédicateurs d'une Religion ayent été des fourbes; il a pu ſe trouver même parmi eux des hommes ſimples, crédules, de bonne foi, qui conduits par des confreres plus ruſés qu'eux ſont devenus dans leurs mains des inſtrumens utiles à leurs vues. Mahomet fut un impoſteur; il eut le bonheur de trouver des fanatiques de bonne foi dans la plupart de ſes pre-

miers ſectateurs. Jéſus, ſuivant l'Evangile, paroît avoir eu trois confidens principaux, *Pierre*, *Jacques* & *Jean*. Ceux-ci pouvoient être dépoſitaires du ſecret de leur Maître; il a donc pu ſe faire que tous les autres Apôtres crussent bonnement que leur Maître étoit le Meſſie, prédit par les Prophêtes, ou le reſtaurateur du Royaume d'Iſraël. Après la mort du Chriſt, l'adroit & le véhément Paul ſe joignit au Comité Apoſtolique, & procura à la ſecte naiſſante des ſuccès qui ſans doute ſurpaſſerent les eſpérances de ſes anciens chefs. Dans toutes les ſectes & dans tous les partis quelques hommes adroits ſe rendent toujours les maîtres de tous les autres.

Bien plus, il arrive ſouvent qu'un homme qui aura commencé par être un fourbe, finira par être enthouſiaſte de bonne foi. Son intérêt lui fait illuſion à lui-même, & on le verra ſe perſuader à la longue de la réalité des menſonges qu'il aura lui-même inventés. Nous voyons ſouvent des menteurs finir par croire eux-mêmes les fauſſetés qu'ils ſe ſont habitués à débiter. Voilà comme l'enthouſiaſme & la fourberie ſe trou-

vent quelquefois réunis dans la même perſonne.

Il eſt donc néceſſaire de diſtinguer deux eſpeces de Martyrs. Les uns furent des impoſteurs devenus les victimes de leur métier périlleux ; ceux-ci purent montrer autant de courage que les autres, parce que tombés une fois entre les mains des juges ils comprirent qu'il étoit impoſſible de reculer ; il falloit être puni ou comme violateurs des Edits & des Loix, ou comme des ſéducteurs & des fripons. Ainſi ne pouvant échapper à la mort, les impoſteurs eux-mêmes prirent le parti de mourir avec courage ; ils ſauvoient au moins leur honneur aux yeux de leurs adhérens. Les autres furent des fanatiques dont l'imagination avoit été puiſſamment allumée par des Paſteurs trompeurs ou fanatiques eux-mêmes.

Cela poſé, examinons, d'après l'hiſtoire de l'Egliſe & les monumens qui nous reſtent, les moyens dont ſe ſervoient les premiers Paſteurs des Chrétiens pour ſubjuguer la raiſon, pour s'aſſurer de la confiance & pour embraſer l'imagination de leurs ſectateurs. Préalablement à tout ils inſiſtoient ſur la né-

ceſſité de la foi, c'eſt-à-dire, de cette ſoumiſſion aveugle ſi néceſſaire aux vues du Clergé. L'Apôtre, le Paſteur ou l'Evêque aſſuré de la ſoumiſſion de ſes Ouailles les entretenoit de ſa propre grandeur, de la ſublimité de ſon miniſtere, ſe repréſentoit comme un médiateur entre Dieu & les hommes, & même comme un Dieu ſur terre.

Pour ſe convaincre de la haute opinion que les premiers Chefs & Paſteurs de l'Egliſe donnoient d'eux-mêmes à leurs brébis, il ſuffit de rapporter un paſſage tiré des *Conſtitutions Apoſtoliques* (Livre II. Chap. 26.) Ouvrage qui, s'il n'eſt pas des Apôtres auxquels on l'attribue, eſt du moins d'une très-haute antiquité. Voici comment on y parle. *Celui qui eſt Evêque eſt le Miniſtre de la parole, le gardien de la foi, le médiateur entre Dieu & vous dans le culte qu'il rend à Dieu. Il eſt le Docteur de la piété. Il eſt, après Dieu, votre Pere qui vous a régénérés par le ſang & par l'eſprit, pour être adoptés à Dieu. Il eſt votre Magiſtrat & votre Conducteur. Il eſt votre Roi & votre Prince. Il eſt, après Dieu,* Votre Dieu terreſtre *que vous devez honorer.* Le même Ouvrage dit ailleurs (Livre II. Chap. 2.) *qu'il faut conſidérer*

l'Evêque comme représentant Dieu parmi les hommes, en ce qu'il commande à tous les hommes, aux Prêtres, AUX ROIS; *aux Magistrats.*

QUOIQUE les *Constitutions Apostoliques*, d'où ces passages sont tirés, soient regardées comme un Ouvrage apocryphe, il est aisé de s'appercevoir que les Pasteurs de l'Eglise Chrétienne n'ont nullement renoncé aux maximes qu'il enseigne sur la grandeur de l'Episcopat. Le Pontife Romain paroît sur-tout les avoir entiérement adoptées, dans les tems sur-tout où, comme on verra bientôt, il disposoit des couronnes. Des flateurs modernes n'ont pas rougi de lui donner le titre de *Vice-Dieu*. Enfin nous verrons bientôt plusieurs Souverains dépossés par des Evêques, qui, suivant les Constitutions Apostoliques, commandent *à tous les hommes, aux Rois, aux Magistrats.*

SI quelques Chrétiens modernes ont eu assez de force d'esprit pour rabattre quelque chose de l'opinion sublime que les Evêques de l'antiquité vouloient qu'on eût d'eux-mêmes, il paroît au moins constant que les premiers Chrétiens avoient la plus haute idée de leurs Pasteurs. Ils les regardoient comme des

Inſpirés, comme des hommes ſur qui l'*impoſition des mains* avoit fait deſcendre le Saint Eſprit; ils leur ſuppoſoient le don de Prophétie, le pouvoir de chaſſer les Démons, la faculté d'opérer des miracles. En un mot, aux yeux de ces fideles, un Evêque ou un Prêtre étoient les Etres favoriſés du Ciel, d'une eſpece plus parfaite que le reſte des mortels. Quoique les Evêques fuſſent élus par le choix libre du peuple; on lui faiſoit croire que cette élection étoit l'effet d'une inſpiration divine. *C'étoit*, ſelon S. Cyprien, *Dieu, & non pas les hommes, qui faiſoit les* Evêques (4).

Après avoir établi des opinions ſi avantageuſes pour eux dans l'eſprit de leurs ſectateurs, les Chefs de l'Egliſe furent en droit de commander à leur entendement, de décider de leur croyance, d'allumer leur enthouſiaſme, de leur inſpirer les ſentimens les plus conformes à leurs intérêts.

Indépendamment de ces avantages qui rendoient les Paſteurs maîtres des ames de leurs ouailles, ils avoient encore des moyens propres à remuer fortement les cœurs de leurs ſectateurs. Ils étoient les diſtributeurs des aumônes des

(4) *Voyez* le Chapitre VIII. de cet Ouvrage.

fideles, ce qui naturellement leur donnoit un empire abſolu ſur les pauvres dévotes, & par conſéquent ſur la partie la plus nombreuſe de la ſecte. Auſſi voyons-nous les Paſteurs inſiſter ſans ceſſe ſur l'utilité de faire l'aumône: S. Cyprien la repréſente *comme un moyen ſûr d'expier les péchés commis après le baptême*. Le même Evêque reproche aux femmes riches qui négligeoient de porter leurs offrandes au lieu de l'aſſemblée des fideles, *qu'elles avoient l'ame aſſez baſſe de participer aux ſacrifices des pauvres ſans rien donner*. En général l'aumône avoit été très-recommandée par Jéſus & ſes Apôtres; il y a tout lieu de croire qu'ils ne ſubſiſtoient que d'aumônes. Les premiers Paſteurs de l'Egliſe eurent les mêmes raiſons pour inſiſter ſur cet article; l'Evêque avoit un tiers des offrandes & diſtribuoit les deux autres tiers à ſon Clergé & aux pauvres. D'où l'on voit que les aumônes le faiſoient vivre lui-même & le rendoient le maître de ſa Congrégation. D'ailleurs l'Evêque ne rendoit compte à perſonne des deniers dépoſés dans ſes mains (5).

(5) S. Cyprien, dans l'*Epitre à Numidicus*, nous apprend qu'on récitoit tout haut dans les aſſemblées des fideles les noms de ceux qui faiſoient les

PAR une ſage politique les Payens n'étoient point exclus des ſecours de l'Egliſe. Cette conduite étoit très-propre à les attirer à la foi & à groſſir ainſi le nombre des fideles, c'eſt-à-dire, des ſujets de l'Evêque. D'ailleurs elle diminuoit la haine des idolâtres pour une ſecte contre laquelle le peuple s'irritoit fort ſouvent comme on le dira bientôt.

CES réflexions peuvent ſuffire pour nous faire démêler la vraie cauſe du zêle prodigieux des premiers prédicateurs de l'Evangile, & de la paſſion étonnante qu'ils montrerent toujours pour annoncer la foi & pour étendre par-là leurs conquêtes & leur empire ſur les ames & les bourſes des hommes. Plus le nombre de Chrétiens augmentoit, plus les revenus Eccléſiaſtiques accroiſſoient, parce qu'il y avoit plus d'aumônes, d'offrandes & de contributions dont les deux tiers appartenoient au Clergé.

AUSSI malgré les dangers qui, du tems du Paganiſme entouroient la profeſſion d'Evêques, nous voyons dès les premiers tems de l'Egliſe cette dignité ſi périlleuſe être fort enviée & donner lieu à des brigues, des ſchiſmes, des

offrandes les plus conſidérables, moyen très-propre à exciter l'émulation de la générosité.

querelles furieuſes ſouvent accompagnées de combats. N'en ſoyons point étonnés, l'ambition & l'avarice furent toujours de grands mobiles pour les hommes les plus ſaints. Beaucoup de Prêtres devoient naturellement deſirer un poſte qui les mettoit à portée de régner ſur des troupeaux qu'ils pouvoient tondre en liberté & même conduire à la boucherie pour l'intérêt du berger.

L'on ſçait encore que dès les premiers tems de l'Egliſe les Chefs ſpirituels s'étoient érigés en Juges de toutes les conteſtations civiles & des procès des Chrétiens. Nous voyons S. Paul lui-même faire un devoir aux fideles de ne point plaider devant les Magiſtrats payens. Il veut qu'on porte les cauſes devant l'aſſemblée des Croyans dont l'Evêque ſe trouvoit le Préſident. Il recevoit auſſi les délations ou les plaintes contre ceux qui étoient accuſés de ne pas vivre en Chrétiens. L'Evêque, il eſt vrai, ne jugeoit pas ſeul; il étoit aſſiſté par ſes Prêtres qui ſous peine d'être excommuniés ou privés de la rétribution étoient toujours de ſon avis (6).

Pour aſſurer leur pouvoir, les Paſ-

(6) *Voyez* Fleury *Mœurs des Chrétiens* §. XXXII. & S. Paul *I. aux Corinth. 6.*

teurs de l'Eglise formerent une espece de confédération tacite, à l'aide de laquelle ils se soutenoient les uns les autres; un Chrétien ou un Prêtre qui déplaisoit à son Evêque étoit *excommunié*; dès-lors il n'étoit admis dans aucune Société Chrétienne soumise à un autre Evêque. Pour cet effet nous voyons que ces Pasteurs se communiquoient les uns aux autres toutes les affaires d'importance, c'est-à-dire, propres à maintenir le pouvoir des Evêques. On voit par-là que dès les premiers siècles de l'Eglise les excommunications avoient des effets temporels, & privoient un homme des avantages de la société, de la communion des fideles & de sa part des aumônes. St. Cyprien, Evêque de Carthage, & qui devint martyr, paroît avoir eu sur-tout des maximes très-utiles à l'Episcopat. En parlant des censures Ecclésiastiques il établit que *comme Dieu avoit ordonné sous l'Ancien Testament de faire mourir par le glaive corporel ceux qui désobéiroient aux Prêtres; de même il falloit tuer sous le Nouveau Testament par le glaive spirituel les orgueilleux & les opiniâtres, en les mettant hors de l'Eglise.* Mais, comme on a vu, *le glaive spirituel* de l'excommunication tuoit aussi le corps

de ceux qui avoient le malheur de réſiſter à leur Evêque, puiſque ce glaive en les retranchant du corps de l'Egliſe, leur ôtoit les moyens de ſubſiſter.

On peut juger par-là du deſpotiſme que pouvoient exercer les premiers Paſteurs des Chrétiens, que l'on nous repréſente comme des Saints, & dont pluſieurs furent des Martyrs. Ces illuſtres perſonnages s'érigerent, comme on voit, en arbitres du ſalut de leurs brébis, &, en attendant leur mort, les privoient par leurs cenſures des moyens de ſubſiſter pendant leur vie.

En un mot les Evêques jouiſſoient dès les premiers tems de l'Egliſe d'un pouvoir immenſe ſur les Chrétiens. Ceux-ci les révéroient comme des Dieux, recevoient leurs inſtructions avec la ſoumiſſion ou la foi la plus humble, n'oſoient former aucuns doutes ſur leur doctrine, les craignoient comme leurs juges & comme les arbitres de leur ſort & en ce monde & dans l'autre. Avec ces diſpoſitions il fut très-facile à ces divins Paſteurs d'allumer l'enthouſiaſme dans les eſprits, qu'une ignorance profonde & une foi implicite leur ſoumettoit aveuglément.

C'étoit une opinion univerſellement éta-

établie parmi les Chrétiens des premiers ſiècles, que l'Antechriſt alloit paroître, qu'il perſécuteroit cruellement les Saints; que le monde alloit finir; qu'il ſeroit détruit par le feu; que Jéſus-Chriſt en perſonne viendroit dans peu ſur les nuées pour juger les hommes ſuivant leurs actions; que tous ſeroient conſumés par des flammes dévorantes à l'exception de ceux qui auroient répandu leur ſang par la foi. On croyoit dans les premiers ſiècles de l'Egliſe qu'excepté les Martyrs qui entroient ſur le champ en poſſeſſion du Paradis, perſonne ne jouiroit de la béatitude éternelle avant la réſurrection générale: ſentiment que l'on peut voir dans S. Grégoire de Naziance. D'ailleurs ces dévots Chrétiens menoient pour la plupart une vie très-propre à les dégoûter de ce monde, & à les faire ſoupirer vers la félicité qu'on leur promettoit pour l'avenir. Ils s'affligeoient, ils nouriſſoient ſans ceſſe dans leurs ames la plus noire mélancolie; enfin ils pratiquoient des jeûnes & des auſtérités très-propres à leur troubler le cerveau. Des opinions & des pratiques ſi lugubres pouvoient aiſément détacher des biens périſſables de la terre & exciter la libéralité des

Chrétiens, diſpoſitions dont leurs Prêtres & leurs Paſteurs ſçavoient très-bien profiter. Comme ces Chefs avoient d'ailleurs le plus grand intérêt à conſerver leur troupeau & à l'affermir dans la foi, ils jugerent qu'il étoit important de prémunir leurs adhérens contre les perſécutions & les ſupplices auxquels ils étoient à tout moment expoſés. En conſéquence les Docteurs du Chriſtianiſme s'efforcerent continuellement d'inſpirer à leurs auditeurs de l'averſion pour les plaiſirs mondains, un parfait mépris pour toutes les choſes d'ici-bas, un courage qui leur fît dédaigner la douleur & même braver la mort. Ils leur montrerent les tourmens paſſagers & le trépas comme une route sûre pour entrer directement en poſſeſſion des joies du Paradis, dont on leur faiſoit des deſcriptions merveilleuſes très-propres à mettre leur imagination en feu. Dans ces premiers ſiècles les Chrétiens & leurs ſaints Docteurs ſe promettoient un royaume matériel & terreſtre du Chriſt, qui devoit, ſelon eux, *régner pendant mille ans ſur la terre*. Les Théologiens d'alors, comme il paroît par leurs ouvrages, n'avoient point encore *ſpiritualiſé* ou *métaphyſiqué* les plaiſirs inconnus de l'autre vie, comme leurs

ſucceſſeurs l'ont fait depuis.

On entretenoit donc les dévots Chrétiens des plaiſirs que Dieu réſerve à ſes Saints ; on ne leur parloit que de *couronnes incorruptibles* qu'ils alloient poſſéder. On leur faiſoit voir le Chriſt aſſis à la droite de Dieu ſon Pere, préſentant la palme à ceux qui auroient généreuſement confeſſé ſon nom & répandu leur ſang pour lui.

A ces motifs déjà ſi propres à exciter l'enthouſiaſme des premiers Chrétiens il s'en joignit de temporels & de préſens, capables d'agir très-fortement ſur eux. Ils voyoient les ſecours, les ſoins & les honneurs preſque divins que les Chrétiens rendoient à ceux qui ſouffroient pour la Religion. Les fideles s'empreſſoient de les conſoler dans leurs priſons, leur faiſoient des aumônes abondantes, mettoient tout en uſage pour les encourager dans leurs peines. Remplis de l'idée du crédit que les Confeſſeurs avoient auprès de Dieu, les pécheurs leur demandoient leur protection. Ils jouiſſoient en effet du droit de ſuſpendre & d'abréger les pénitences que l'Égliſe impoſoit aux pécheurs. Leurs billets ſuffiſoient pour les réconcilier. S. Cyprien ſe plaint ſouvent amérement de la facili-

té avec laquelle ces Confeſſeurs accordoient ces billets ; c'étoit en effet empiéter ſur les droits de l'Evêque qui dans tout autre cas avoit ſeul le droit de réconcilier & de mitiger les rigueurs de l'Egliſe. Les dévots baiſoient leurs chaînes & leurs plaies, trempoient dans leur ſang des linges qu'ils conſervoient précieuſement ; chacun leur montroit une vénération très-propre à les conſoler des traitemens rigoureux que les Payens leur faiſoient eſſuyer. Après leur mort, leurs combats pour la foi étoient mis par écrit. Les Egliſes ſe communiquoient réciproquement par des lettres circulaires la relation des hauts faits de leurs héros. On en célébroit la commémoration ; on prioit ſur leurs tombeaux ; on vénéroit leurs reliques ; on plaçoit leur nom dans les *Martyrologes* & les *Diptyques* ou regiſtres des Egliſes ; en un mot on leur rendoit un culte & on leur faiſoit une ſorte d'apothéoſe. Bientôt on débitoit ſur leur compte des légendes remplies de miracles & de fables merveilleuſes que la foi des fideles leur faiſoit adopter ſans peine ſur les récits fabriqués par leurs Chefs, qui par de pieux menſonges travailloient continuellement à nourrir le fanatiſme dans l'eſprit de

leurs ſectateurs. C'eſt à ces fraudes que ſont dus tant de faux Actes de Martyrs, tant de légendes ſouvent impertinentes dont quelques-unes ſont parvenues juſqu'à nous.

D'UN autre côté l'on voyoit languir dans l'opprobre & le mépris ceux qui avoient eu la foibleſſe de manquer de foi dans les tourmens & de renoncer à la Religion. Leurs Chefs ſpirituels les forçoient de traîner aux yeux de leurs freres une vie malheureuſe & remplie d'ignominie; on les ſoumettoit à des pénitences flétriſſantes, ſouvent auſſi durables que leur vie; ils étoient des objets d'horreur pour les autres auxquels leur châtiment devoit imprimer la terreur.

TANT de motifs réunis durent agir puiſſamment ſur l'eſprit des premiers Chrétiens. Il ne faut donc pas être ſurpris ſi la paſſion pour le Martyre devint épidémique parmi eux. Ils ſe préſentoient en foule aux Magiſtrats étonnés d'une frénéſie dont ils ne devinoient pas les vraies cauſes. On vit des exemples incroyables de conſtance & de fermeté dans les perſonnes même du ſexe le plus foible, mais qui n'eſt pas le moins ſujet à l'enthouſiaſme dévot & au fanatiſme opiniâtre.

l'eſprit de leurs ſectateurs & à qui ce pouvoir dut paroître dangereux. Nous avons un exemple frappant de cette diſpoſition des Empereurs dans le martyre de Saint *Fabien* Evêque de Rome qui périt au commencement du régne de *Décius*. Sur quoi S. Cyprien remarque que *Décius étoit moins allarmé de voir s'élever contre lui un Prince rival de ſon Empire que de voir établir à Rome un rival de ſa puiſſance*. (V. S. Cyprien Epiſt. LII.) En général les perſécuteurs comprirent qu'en frappant les Paſteurs ils auroient moins à craindre de la part du troupeau.

4°. Les Chrétiens par leur conduite durent paroître aux Romains des ſujets très-peu fideles; ils refuſoient de prier les Dieux & de leur ſacrifier pour la proſpérité des Empereurs; ils ne pouvoient conſentir à rendre aux Images des Princes les honneurs que leur décernoient l'uſage & la flatterie. Saint Polycarpe, Diſciple de S. Jean, à l'exemple des Zélateurs Juifs dont nous avons parlé ci-devant, aima mieux périr que de conſentir à donner à l'Empereur le titre de *Seigneur* (7). On ſent qu'une

(7) *Voyez* Euſèbe Hiſt. Eccléſiaſt. Liv. IV. Chap. 15.

pareille opiniâtreté devoit être très-propre à exciter les allarmes des Princes & à leur rendre les Chrétiens très-ſuſpects.

5°. Les peuples, irrités par les Prêtres du Paganiſme, regardoient les Chrétiens comme des impies, des ennemis des Dieux, & conſéquemment leur imputoient toutes les calamités dont l'Empire étoit affligé. Les Empereurs les plus clémens & les Magiſtrats les plus doux ſe virent ſouvent entraînés à perſécuter les Chrétiens par la fureur des peuples qui les regardoient comme la cauſe de tous les maux, & qui très-fréquemment dans l'Amphithéâtre crioient *qu'on fît périr les impies.* D'un autre côté, les Magiſtrats durent être communément diſpoſés à châtier des hommes qui refuſoient de porter leurs affaires ou de plaider devant eux, ou qui, ſuivant les principes de leur ſecte, ne reconnoiſſoient d'autres Juges que leurs Evêques, regardant tous les Magiſtrats Payens comme des profanes peu dignes de les juger.

6°. Comme les Chrétiens tenoient leurs aſſemblées de nuit & célébroient leurs myſteres d'une façon très-cachée, cette conduite parut ſuſpecte aux Payens,

en les accuſa de choiſir les ténèbres non ſeulement pour cabaler contre l'Etat, mais encore pour commettre des crimes & des horreurs. Nous voyons en effet par les regiſtres des anciens Apologiſtes de la Religion Chrétienne que les idolâtres accuſoient les fideles de *manger des Enfans*, de renouveller les horreurs du repas qu'*Atrée* préſenta à *Thyeſte*. Enfin on imputoit encore aux Chrétiens de ſe ſouiller dans leurs aſſemblées nocturnes par d'horribles impuretés ; accuſation qui étoit au moins fondée à l'égard de quelques Chrétiens hérétiques que les Payens ne ſçavoient point diſtinguer de ceux qui ſe diſoient *orthodoxes*.

7°. Leurs opinions ſur la vie future & ſur la fin prochaine du monde vers laquelle les Chrétiens ſoupiroient ſans ceſſe, fit croire que ces miſanthropes ſe réjouiſſoient des malheurs publics & les fit regarder comme des ennemis de la Société. Tacite en parlant d'une perſécution qu'ils eſſuyerent, dit *qu'elle eut pour motif leur haine pour le genre humain* (8).

8°. Les Chrétiens par leur fanatiſme & leur zêle turbulent attiroient ſouvent

(8) *Voyez* Tacite Annal. Lib. 15. Cap. XXXXIV.

de gayeté de cœur la perſécution ſur eux. Ils alloient braver les Dieux juſque dans leurs temples ; ils renverſoient leurs autels ; ils briſoient leurs ſtatues. En un mot le deſir du martyre les pouſſoit fréquemment à troubler avec autant d'imprudence que de fureur la tranquillité publique. Les payens devoient donc craindre naturellement des inſenſés que rien n'arrêtoit dans leurs emportemens & chercher à en diminuer le nombre.

9°. Ces mêmes Chrétiens alloient très-ſouvent inſulter les Magiſtrats ſur leurs tribunaux, les irritoient & les piquoient par leur opiniâtreté & leur audace : ce qui portoit ces Magiſtrats à redoubler de cruauté pour vaincre la réſiſtance de ces forcenés qui avoient eu l'inſolence de les provoquer. Il s'établiſſoit alors une ſorte de combat entre la vanité du perſécuteur & la vanité du perſécuté, combat qui ſe terminoit communément par des ſupplices très-longs ſuivis d'une mort cruelle.

10°. Les Chrétiens durent naturellement avoir pour ennemis non ſeulement les Prêtres du Paganiſme dont ils décrioient le culte, mais encore les *Haruſpices*, les Débitans d'oracles, les *Magiſiens*, dont ils décréditoient le métier

& dévoiloient les fourberies. Ces impoſteurs à leur tour profitoient de leur crédit ſur le peuple pour l'irriter contre les Chrétiens & l'engager à demander leurs châtimens. Les écrits des premiers Apologiſtes du Chriſtianiſme ſont d'ailleurs remplis de fiel contre le Paganisme, d'invectives & d'ironies ſanglantes contre les Dieux; ce qui n'étoit nullement propre à modérer la colere & adoucir le zêle des Prêtres & des dévots idolâtres.

On voit donc que la fureur qui portoit les Payens à perſécuter avoit des motifs très-naturels, ainſi que la fureur qui portoit les Chrétiens à ſe préſenter à la mort. Ceux-ci ſouffroient & mouroient pour des chimeres qui n'avoient pour garant que la parole de leurs Paſteurs, intéreſſés à maintenir leur empire ſur les eſclaves que la crédulité leur avoit ſoumis. Diſons mieux, les Chrétiens croyoient ou feignoient de croire qu'on les faiſoit ſouffrir & mourir pour leur Religion, tandis qu'en effet on ne les puniſſoit que comme des criminels d'Etat dont on craignoit les entrepriſes & que l'on ſoupçonnoit de conſpirer contre l'Empire.

Nos Docteurs modernes, au lieu de

rougir des folies que leurs prédéceſſeurs ont fait commettre à tant de victimes infortunées du fanatiſme, ſe ſont plu à en exagérer le nombre; cependant *Henri Dodwell*, fameux Critique Anglois, a fait une Diſſertation très-ſçavante pour prouver que le nombre des Martyrs du Chriſtianiſme a été beaucoup moindre que ne l'ont prétendu les anciens faiſeurs de légendes dans l'idée ſans doute de faire plus d'honneur à l'Egliſe. Origène, qui vivoit dans le troiſieme ſiècle, convient que juſqu'à lui les Martyrs avoient été *en petit nombre & très-faciles à compter*. (V. Origène contre Celſe Liv. III.) Dans des ſiècles d'ignorance, des Moines & des dévots fauſſaires en ont fait des milliers. Voyez *Dodwell Diſſertationes Cyprianicæ. diſſert. XI. de paucitate martyrum.*

Mais ſoit que les martyrs Chrétiens ayent été nombreux ou non, ils ne peuvent faire honneur ni à l'Egliſe, dont les Miniſtres les avoient ſéduits, ni au Dieu des Chrétiens, qui pendant trois ſiècles tendit des piéges ſi dangereux à ſes vrais adorateurs.

En effet en ſuppoſant un Dieu bon ou qui veut le bien-être de ſes créatures, comment, ſans une folie extrême,

peut-on s'imaginer qu'il ait pu voir avec plaiſir périr dans les tourmens les plus zélés de ſes ſerviteurs ? N'eſt-ce pas adorer un Dieu féroce & ſanguinaire que de croire que, peu ſatisfait par la mort de ſon propre fils, il ait encore exigé les ſacrifices de tant de milliers de Chrétiens ? Pour appaiſer ſa vengeance ne lui ſuffiſoit-il donc pas d'avoir fait mourir ce fils ? Il n'y a ſans doute qu'une Religion de Sauvage qui puiſſe attribuer à ſon Dieu une humeur ſi cruelle. Cependant il faut convenir que ces notions ſont conſéquentes aux principes de la Religion Chrétienne. Si Dieu a pu être aſſez injuſte pour exiger la mort de ſon fils innocent, pourquoi ne prendroit-il pas plaiſir à ſe faire immoler des hécatombes humaines ? Que penſer d'un Tertullien qui dit que *la mort des Saints eſt précieuſe aux yeux du Seigneur ?*

Cependant un grand nombre de ceux que l'Egliſe met au rang de ſes Martyrs, & dont elle révere la mémoire, ont été viſiblement des *Suicides*, c'eſt-à-dire, ſe ſont volontairement expoſés à la mort qu'ils devoient, ſuivant les régles mêmes de leur Religion, éviter & détourner de leur tête ; cette conduite eſt au moins très-oppoſée aux

maximes du Chriſtianiſme moderne, dans lequel il eſt défendu à l'homme de ſortir de la vie ou de s'expoſer volontairement à la mort. Or comment concilier avec ces principes les conſeils de pluſieurs ſaints Docteurs de l'Egliſe primitive & la conduite d'un grand nombre de Martyrs? Jéſus lui-même qui pouvoit ſi aiſément échapper à la mort, & qui avoit ordonné de fuir la perſécution, ne peut-il donc pas être regardé comme un vrai ſuicide? S. Cyprien dit en effet de lui que *prévenant la fonction du bourreau, il rendit volontairement ſon eſprit:* Son exemple fut imité par *St. Ignace* Evêque d'Antioche & Diſciple de Saint Jean l'Evangéliſte. Ce Saint, condamné à ſervir de pâture aux bêtes dans l'Amphithéâtre, écrit aux Chrétiens de Rome *qu'il meurt volontairement*, & les prie de ne point intercéder pour lui. Eusèbe nous rapporte qu'un Martyr nommé *Germain* irritoit les bêtes féroces pour les exciter à le dévorer. Il ajoute qu'*en cela il ſe comportoit en vrai philoſophe.* Saint Clément d'Alexandrie exhorte les Chrétiens au martyre par l'exemple des anciens Payens *qui ſe donnoient volontairement la mort.*

La frénéſie du martyre alla ſi loin

qu'un Proconſul d'Afrique, fatigué du carnage inutile qu'on avoit fait des Chrétiens en vertu des Edits de l'Empereur, fit demander par le Crieur public *s'il y avoit encore des Chrétiens qui demandaſſent à mourir.* Comme il entendit une voix générale qui demandoit la mort, il leur dit *de s'aller pendre & noyer eux-mêmes pour en épargner la peine à la Juſtice.* En un mot les premiers Chrétiens étoient ſi amoureux de la mort que les Payens pour les vexer leur ôterent ſouvent le plaiſir de les perſécuter, & l'honneur d'en faire des martyrs.

Les *Euphémites*, qui quoiqu'hérétiques étoient auſſi empreſſés à mourir que les orthodoxes, ſe donnerent le nom de *Martyriens*; dans la vue de prouver la bonté de leur doctrine, ils ſe piquoient d'avoir eu beaucoup plus de martyrs que les autres. Les *Montaniſtes*, autres hérétiques, prétendoient que l'on ne devoit pas ſe ſouſtraire par la fuite à la perſécution. Ce fut alors que les Conciles ſe mêlerent de diſtinguer les *vrais Martyrs* des *faux*. D'après les déciſions des Conciles de *Laodicée*, de *Carthage* & d'*Elvire*, on commença à regarder comme un péché de s'expoſer volontairement à la mort. Tant il eſt vrai qu'il n'y

n'y eut jamais rien de fixe dans la conduite & la doctrine du Clergé.

Si l'on demande à nos Docteurs à quel ſigne on reconnoit un vrai d'un faux Martyr, ils nous répondent que *cauſa facit Martyrem*, c'eſt-à-dire, que celui-là eſt un vrai Martyr dont la cauſe eſt véritable. Mais à quoi reconnoître la bonté de cette cauſe? Tout homme qui meurt pour ſa croyance n'eſt-il pas convaincu que ſa cauſe eſt la meilleure? Les Muſulmans qui périſſent dans les combats contre les infideles, ne s'imaginent-ils pas être des martyrs de la ſeule Religion véritable? Les malheureux *Proteſtans*, que perſécuta ſi cruellement la piété féroce de Louis XIV, ne ſe regardoient-ils pas comme de vrais Martyrs?

On nous répond que ni les infideles ni les hérétiques ne peuvent avoir de vrais Martyrs; que l'Egliſe orthodoxe jouit ſeule de cet important privilége. Mais qu'eſt-ce que l'Egliſe orthodoxe? C'eſt celle qui a la force en main & qui fait par la violence paſſer ſes opinions. Quand alors elle perſécute ou égorge des hommes opiniâtres dans leur croyance, elle prétend ne point faire des martyrs, mais punir juſtement des rebelles

à l'Egliſe. D'un autre côté, quand des membres ſéditieux de l'Egliſe orthodoxe ſont juſtement punis pour des crimes, ces criminels ſont mis au nombre des *Confeſſeurs* & des *Martyrs*. Le Martyrologe de l'Egliſe Romaine eſt rempli des noms de pluſieurs fanatiques utiles à ſes intérêts qui furent très-juſtement punis de leurs entrepriſes inſenſées. Nous y verrons bientôt le nom d'un S. *Thomas de Cantorbery* qui périt dans une rebellion manifeſte contre les loix de ſon pays. Les Jéſuites ont mis au nombre des Martyrs tous leurs turbulens Confreres, maſſacrés au Japon, dans les Indes, ou ſuppliciés en Europe pour leurs horribles attentats.

Nous trouvons quelques Martyrs de cette trempe dans les anciens Martyrologes. Nous y voyons, entre autres, le nom d'un Saint *Théodore*, Soldat, qui brûla dans Amaſie le Temple de Cybele & qui alla ſur le champ confeſſer le fait aux Juges ſans même attendre qu'on l'interrogeât. Nonobſtant les déciſions des Conciles dont nous avons parlé, l'Egliſe reconnoît encore aujourd'hui pour Martyrs & célebre la fête de quelques perſonnes qui ſe donnerent la mort pour prévenir les mauvais traitemens des per-

ſécuteurs. De ce nombre ſont Sainte *Pélagie* & ſa mere, qui toutes deux ſe précipiterent du faîte de la maiſon. Sainte *Apollonie* courut elle-même ſe jetter dans le feu. Sainte *Eulalie* à l'âge de douze ans, ſans égard pour les remontrances de ſa mere, la quitte pour aller reprocher au Juge ſon idolâtrie; en ſa préſence elle jette par terre ſes idoles. Ce Juge, par pitié pour ſon âge, lui repréſente ſa folie; mais elle l'oblige à force d'extravagances à la condamner à la mort. Le fameux Baronius ſe trouve fort embarraſſé de ces faits ſur leſquels il ne ſçait que dire (*quid ad hæc dicamus, non habemus*): cependant il pouvoit ſe tirer d'affaire, en citant S. Ambroiſe qui décide que *Dieu ne peut être offenſé de notre mort lorſque nous la prenons comme un remede.* De VIRGINITATE LIB. III. Sentence qui juſtifie tous les ſuicides du monde.

Au reſte, d'après les Docteurs Chrétiens eux-mêmes tous les Martyrs n'ont eu rien moins qu'un zêle *ſelon la ſcience*. S. Cyprien reproche à pluſieurs Confeſſeurs & Martyrs leur orgueil, leur jactance, leurs mauvaiſes mœurs & ſurtout leur ignorance dans les Ecritures. En parlant dans ſa XXVIIe. Lettre d'un

Confeſſeur nommé Lucien, il dit: *notre frere Lucien qui eſt auſſi entre les Confeſſeurs & dont la foi eſt véritablement ardente & le courage intrépide, mais qui n'eſt pas fort habile dans les Ecritures*, &c. Le même Saint nous fait voir dans cette même Lettre, que pluſieurs Martyrs étoient ſi ignorans qu'ils n'étoient pas en état d'écrire eux-mêmes *les billets de réconciliation* qu'ils donnoient aux pécheurs, & qu'ils les faiſoient écrire par des gens plus habiles qu'eux. Pratique qui déplaiſoit à notre ſaint Evêque dont l'autorité ſe trouvoit par-là diminuée.

Au reſte, tout nous prouve que parmi ceux qui ſont morts pour la foi, il y en eut un très-grand nombre qui ne pouvoient avoir aucune idée de la Religion pour laquelle ils mouroient. Quelles notions du Chriſtianiſme pouvoient, par exemple, avoir des enfans de douze ans, des jeunes filles & tous ceux qui convertis tout à coup à la vue de la conſtance des Chrétiens dans les ſupplices, s'écrioient *je ſuis Chrétien*, & ſur le champ étoient entraînés à la mort? On nous dira peut-être que par un miracle de la grace ces hommes ſe ſentoient tout d'un coup éclairés. Mais nous demanderons pourquoi Dieu, au lieu de

laiſſer cruellement égorger tant de fideles ſerviteurs, n'envoyoit pas plutôt une grace ſuffiſante pour convertir & les perſécuteurs, & les juges, & les peuples témoins de tant de carnages affreux, & de tant de merveilles rapportées dans les Actes des Martyrs.

Ces miracles dont nous trouvons les Actes des Martyrs remplis, paroîtront ſouvent très-ridicules à ceux qui daigneront y réfléchir. Si l'on en croit le récit que l'Egliſe de Smyrne nous a laiſſé de la mort de Saint *Polycarpe* ſon Evêque, il fut condamné à être brûlé, mais par un grand miracle les flammes, au lieu de le toucher, formerent une voûte autour de lui ſous laquelle ce Martyr étoit en ſûreté. Cependant un coup d'épée trancha la vie du ſaint homme; Dieu qui l'avoit garanti du feu ne put ou ne voulut pas le garantir du glaive. D'un autre côté, les ſpectateurs payens témoins de la mort des Martyrs & des prodiges qui l'accompagnent, contre la diſpoſition de tous les peuples du monde auxquels tout ce qui eſt extraordinaire en impoſe, n'en ſont nullement touchés, au contraire leur cruauté redouble, ils ne ſont point convertis; d'où il faut conclure que ces miracles n'ont

été vus que par les Chrétiens qui ſeuls nous les ont atteſtés. Il paroît qu'en tout tems le miracle le plus impoſſible au Dieu des Chrétiens fut de convaincre les peuples de la vérité des miracles qu'il opéroit en faveur de ſes Envoyés & de ſes Saints.

On nous répondra, ſelon les apparences, que le miracle le plus éclatant de la puiſſance divine eſt l'établiſſement même de la Religion Chrétienne, dont l'édifice, cimenté par le ſang des Martyrs, s'eſt élevé au ſein des perſécutions & des orages. On nous dira avec emphaſe que la foi eſt ſortie victorieuſe de tous les combats que les méchans lui ont livrés. Mais nous répliquerons que l'expérience de tous les tems, & ſur-tout que l'établiſſement de la Religion Chrétienne & la frénéſie de ſes Martyrs nous montrent, non le pouvoir d'une Divinité équitable, toute-puiſſante & bienfaiſante, mais le pouvoir de la ſéduction, du fanatiſme & de l'opinion, qui convenablement maniés peuvent rendre les hommes aſſez inſenſés pour courir à leur propre deſtruction.

L'enthousiasme qui fait mépriſer les tourmens & la mort n'eſt nullement la preuve d'une Religion émanée du

vrai Dieu. Des Druides imposteurs, à l'aide de leurs dogmes & des louanges qu'ils donnoient aux guerriers qui combattoient courageusement, ont inspiré le mépris & même le desir de la mort à des peuples nombreux, & leur ont fait craindre même de mourir dans leur lit. Ces Prêtres des Celtes, que nos Prêtres Chrétiens regardent comme des fourbes, persuadoient à leurs sectateurs que le bonheur de l'autre vie n'étoit réservé que pour ceux qui mouroient les armes à la main. *Odin*, qui fut le Conquérant, le Législateur & le Dieu des peuples du Nord, ne les enivra-t-il pas tellement d'une ardeur guerriere qu'ils mouroient en riant, dans l'espoir d'aller jouir avec lui d'une éternelle félicité? Ne voyons-nous pas la force seule de l'opinion endurcir des sauvages, & leur faire mépriser les tourmens les plus horribles que la malice humaine ait inventés? Enfin l'opinion ne précipite-t-elle pas tous les jours des milliers de Soldats dans les dangers les plus évidens, & la crainte du mépris n'étouffe-t-elle pas en eux la crainte de la douleur & de la mort?

Ces motifs, employés par des Prêtres Payens & par des Législateurs ambi-

tieux pour inſpirer du courage à leurs ſujets, ſont les mêmes que ceux que les Docteurs Chrétiens ont employés pour enivrer les malheureux qui mirent en eux leur confiance. Ainſi le courage des Martyrs que nos Docteurs nous préſentent comme une preuve de la vérité de leur doctrine, ne prouve réellement que les triſtes effets de l'enthouſiaſme quand il parvient à s'emparer des facultés de l'homme, & la noirceur dont peuvent être capables les fourbes qui vivent de l'impoſture.

En mourant pour une cauſe un enthouſiaſte ne prouve nullement que cette cauſe eſt juſte ni que ſes opinions ſont vraies, il prouve ſeulement qu'il eſt bien entêté de la bonté de ſa cauſe ou qu'il trouve un grand intérêt à la ſoutenir; en un mot qu'il tient fortement à des opinions qu'il croit utiles, ſoit pour lui-même, ſoit pour les autres. Mais quelles que ſoient ſes idées là-deſſus, il peut bien ſe tromper même en conſentant à périr de la façon la plus cruelle.

Cependant le préjugé fait que les hommes s'imaginent que ceux qui ont le courage de ſoutenir leurs opinions aux dépens de leur vie, ont la vérité pour

eux. On eſt naturellement porté à faire grand cas de ceux qui montrent de la force & du courage, & l'eſtime que l'on a pour leur perſonne paſſe très-aiſément à leurs opinions. Cependant un peu de réflexion ſuffit pour reconnoître que le courage ne prouve aucunement la vérité. Un lâche peut annoncer des vérités très-utiles en effet, ou qu'il a jugées telles, mais que la crainte de mourir lui fera abandonner. Un fourbe peut avoir du courage, & ſa vanité le forcera, pour ſoutenir la gageûre de perſiſter juſqu'à la mort dans des opinions dont il connoîtra la fauſſeté. Un fanatique bien épris de ſes chimeres ſouffrira avec gaieté les tourmens & la mort que ces chimeres lui attirent.

On nous dira peut-être qu'il eſt au moins louable de mourir pour la vérité, vu que c'eſt un moyen de lui faire des partiſans. Mais la vérité n'a pas beſoin de martyrs : contredite & combattue dans les commencemens elle finit tôt ou tard par s'établir dans l'eſprit des hommes. Il n'en eſt pas de même du menſonge, il a beſoin pour s'étayer de toutes les illuſions, de tous les preſtiges, de tous les préjugés poſſibles ſans leſquels il ne pourroit uſurper l'empire qui ap-

partient à la vérité. D'où l'on voit que le menſonge ſeul a beſoin de prodiges, de miracles, de martyrs, de merveilleux; cortége qui eſt parfaitement inutile à la vérité. Toute paſſion très-ardente produit l'enthouſiaſme, & l'enthouſiaſme ſeul fait mépriſer les tourmens & la mort. La paſſion forte pour la vérité eſt ſans doute une paſſion très-louable, en ce que la vérité eſt très-utile au genre humain. Mais cet enthouſiaſme ne prouve point qu'on ait rencontré cette vérité; au contraire la découverte du vrai n'eſt communément que le fruit d'une raiſon tranquile dont la marche eſt paiſible & qui n'eſt point ſujette aux emportemens de l'imagination. L'enthouſiaſme n'eſt propre qu'à rendre la vérité même ſuſpecte aux perſonnes ſenſées.

Ce n'eſt pas que l'amour ſincere du vrai ne ſoit très-ſouvent accompagné d'un enthouſiaſme très-fort & très-louable, par les biens qu'il a procurés à notre eſpece. Il a fallu ſans doute une grande énergie à tous ceux qui ont oſé déchirer pour les hommes les voiles épais des préjugés continuellement défendus par des méchans très-puiſſans. Les vérités les plus utiles furent, gra-

ces aux impoſteurs, les plus dangereuſes pour ceux qui ont eu le courage de les annoncer. Nous devons donc chérir la mémoire & ne rien ôter de la gloire des grands hommes qui ont courageuſement plaidé la cauſe du genre humain; nous devons plaindre les victimes que la fourberie s'eſt fréquemment immolées. Mais nous ne devons pas regarder le courage des apôtres de la vérité comme une preuve qu'ils l'ont trouvée; il faut examiner leurs principes de ſang-froid ſans avoir égard aux effets de ces principes ſur eux-mêmes. Tout nous démontre qu'un homme très-courageux peut ſouvent très-mal raiſonner, & qu'un homme timide peut raiſonner très-juſte. Les vérités annoncées par *Euclide*, *Deſcartes*, *Galilée* ou *Newton*, n'en ſeroient pas moins des vérités quand même ces grands perſonnages n'auroient point eu le courage de les ſceller de leur ſang. Si, pour ſauver leur vie, ils y avoient renoncé, leurs découvertes n'en ſeroient ni moins utiles ni moins vraies.

Le nombre des hommes qui ſont morts pour des vérités utiles eſt très-petit, le nombre de ceux qui ſont morts pour des erreurs & des folies eſt immenſe. Contre un philoſophe qui pé-

rit ou qui eſt perſécuté pour des vérités avantageuſes au genre humain, nous voyons des millions de victimes du menſonge.

Les Docteurs Chrétiens ne manqueront pas de nous dire que leurs Martyrs ſont des témoins morts pour des vérités utiles. Mais nous leur demanderons ſi ces pieux enthouſiaſtes ont eu les lumieres & la raiſon néceſſaires pour examiner ſoigneuſement la doctrine pour laquelle ils mouroient? La raiſon n'étoit-elle pas le premier ſacrifice qu'exigeoient d'eux les chefs qui les endoctrinoient? Ne voyons-nous pas l'ignorance la plus craſſe percer dans les Ecrits de ces premiers Chrétiens ſi diſpoſés à mourir pour la foi? Avoient-ils été témoins des prétendues vérités qu'ils atteſtoient à la terre? Leur croyance n'étoit-elle pas uniquement fondée ſur leur confiance aveugle dans leurs chefs? Ont-ils bien peſé les motifs de leur confiance dans ces guides, qui ſe diſoient inſpirés? Ont-ils bien vu ou bien vérifié les prodiges qu'ils faiſoient pour prouver leur miſſion? Se ſont-ils bien aſſurés ſi ces guides étoient parfaitement déſintéreſſés en prêchant une doctrine viſiblement utile à leur

ambition & néceſſaire à leur ſubſiſtance? Se ſont-ils bien aſſurés ſi ces Docteurs étoient eux-mêmes convaincus des vérités qu'ils prêchoient aux autres? En ſuppoſant même ces guides de bonne foi, leurs fideles adhérens prêts à mourir pour leur doctrine, ont-ils été capables de juger ſi ces guides étoient des hommes éclairés & ſans paſſions, éloignés du fanatiſme, incapables de ſe faire illuſion ſur des objets auxquels leurs intérêts les plus chers ſe trouvoient attachés? Il ne paroît pas que les Martyrs ayent eu ni le ſang-froid, ni les lumieres, ni la pénétration néceſſaires pour faire un pareil examen: remplis de foi ils n'ont pu ni voulu s'aſſurer par la réflexion ou le raiſonnement de la doctrine que leurs chefs leur annonçoient.

Il reſte donc à ſçavoir ſi cette doctrine étoit vraie ou fauſſe: on n'en peut juger que par ſon utilité, par les avantages qu'elle a procurés au genre humain, par ſa conformité avec les idées que l'on ſe forme ſur la Divinité, par ſa conformité avec la ſaine morale & les intérêts de la ſociété. Il eſt à craindre qu'en jugeant d'après cette meſure la doctrine pour laquelle tant de Martyrs

ſont morts, nous ne la trouvions peu conforme aux notions que l'on peut ſe faire d'un Dieu rempli de ſageſſe, de juſtice & de bonté; contraire à la nature de l'homme qui lui ordonne de ſe conſerver; directement oppoſée au bien de la ſociété, qu'elle a, depuis ſon origine, perpétuellement troublée; ennemie du bien des individus pour leſquels cette doctrine frénétique briſe les plus doux liens & qu'elle fait courir à la mort.

Enfin nous trouverons que la Religion Chrétienne qui a pu aveugler les hommes au point d'en faire des Martyrs n'a été vraiment utile que pour quelques Prêtres intéreſſés à ſe faire des partiſans enthouſiaſtes, & non à la ſociété qui ne demande que des citoyens actifs, laborieux, raiſonnables. Un fanatique ne peut être un citoyen utile & tranquille; un homme qui ſe fait un mérite de braver les tourmens & la mort pour ſes opinions, ſe croira bientôt en conſcience obligé de faire prendre aux autres les opinions pour leſquelles il eſt prêt à mourir. Il ne manque à un Martyr que la force pour devenir un bourreau. Celui dont le zêle eſt aſſez aveugle pour ſe ſacrifier lui-même quand il eſt le plus

foible, ne balancera pas à ſacrifier les autres quand il ſe verra le plus fort.

C'est auſſi ce qui eſt arrivé dans la Religion Chrétienne: à peine ſes chefs eurent-ils du pouvoir, qu'on les vit ſe perſécuter les uns les autres, & ſe traiter avec la derniere cruauté pour leurs opinions Théologiques. Le zêle, comme nous verrons bientôt, ſervit de prétexte à tous les crimes des Evêques & des Prêtres Chrétiens. Ils s'en ſervirent pour égorger leurs freres. En un mot graces aux ſoins des Théologiens, il y eut ſans interruption chez les Chrétiens des perſécuteurs & des martyrs qui ne prouvent rien que la méchanceté des hommes quand ils peuvent l'exercer librement, & le délire que le fanatiſme inſpire à ceux dont il s'empare. La Religion Chrétienne n'a fait éclore en tout tems que des bourreaux altérés du ſang de leurs freres ou des victimes imbécilles prêtes à répandre leur propre ſang dans l'impuiſſance de pouvoir faire couler celui des autres.

CHAPITRE IV.

Des Peres Apoſtoliques & des Docteurs de l'Egliſe ſous le Paganiſme.

Nous avons déjà vu dans les deux Chapitres précédens l'eſprit & les intérêts qui ont animé les premiers fondateurs de la Religion Chrétienne. Si nous n'avons été ni ſurpris de leurs lumieres, ni édifiés de leur conduite, nous ne trouverons rien de plus admirable dans les Docteurs qui leur ont ſuccédé. En vain chercheroit-on un ſyſtême ſuivi, des idées préciſes, des notions exactes, de bons raiſonnemens, une morale ſaine dans les premiers Peres de l'Egliſe; leurs ouvrages ne ſont qu'un pompeux galimathias, des allégories ſans fin, des obſcurités impénétrables, des énigmes inexplicables. On les voit à chaque page n'entretenir les lecteurs que des notions lugubres de la fin du monde, que du détachement des choſes d'ici-bas, de l'avénement ſuppoſé de Jéſus-Chriſt & des joies de ſon royaume. Ils ſont perpétuellement occupés à préparer

fer leurs ſectateurs au martyre, & à les enivrer du fanatiſme néceſſaire pour les faire courir à la mort. S'ils leur recommandent quelques vertus réelles, c'eſt la patience qui leur étoit bien néceſſaire dans l'état de foibleſſe où ſe trouvoit leur ſecte naiſſante; ils leur recommandent encore la concorde & l'union ſans leſquelles le parti ne pouvoit longtems ſubſiſter. Ils inſiſtent beaucoup ſur les *aumônes*, qui, comme on a vu ci-devant, étoient ſi utiles au Clergé; mais la vertu ſur laquelle ils appuyent le plus, c'eſt la foi qui fait la baſe du pouvoir ſpirituel des Docteurs du Chriſtianiſme. Voilà l'eſprit qu'on voit régner dans les ouvrages de tous les *Peres Apoſtoliques*, ainſi nommés parce qu'ils avoient été formés par les Apôtres dont ils avoient reçu les leçons.

On compte parmi ces Peres S. *Clément* Evêque de Rome que l'on croit avoir été Diſciple de St. Paul. Pour prouver la réſurrection ce Docteur ſe ſert de l'exemple du *Phénix*, cet oiſeau fabuleux que l'on prétendoit renaître de ſes cendres; ainſi une fable Egyptienne lui ſert à rendre croyable une fable Chrétienne. Mais tout eſt bon à

nos Docteurs pour prouver ce qu'ils veulent.

Les œuvres que l'on attribue à S. *Hermas* ne nous préſentent qu'un Roman ſemblable à l'*Apocalypſe*, rempli comme elle de viſions déſolantes, par leſquelles l'Auteur ſemble s'être uniquement propoſé d'allumer le fanatiſme des Chrétiens, & de les fortifier contre les traitemens cruels que Dieu leur deſtinoit pour éprouver leur foi

Nous trouvons le même ton, & des exhortations de même genre dans les Epitres de S. *Ignace* Evêque d'Antioche & Martyr dont nous avons déjà parlé. Il y raconte ſes ſouffrances pour la foi & il y parle continuellement de lui-même. Il ſollicite finement les aumônes des fideles en leur peignant l'avarice des Soldats qui le gardent. Il n'oublie pas de faire ſentir la grandeur de l'*Epiſcopat* (1), il entretient ſes lecteurs de la gloire du martyre & de l'ardent deſir qu'il a d'être dévoré par les bêtes, ce

(1) Ce Saint défend aux fideles de rien faire ſans la participation de l'Evêque, ni nôces, ni mariages, ni prieres, parce que, ſelon lui, l'*Evêque eſt le Dieu viſible des Chrétiens, & qu'il eſt néceſſaire au ſalut d'être uni avec lui comme le fils avec le Pere.* V. LES EPITRES DE S. IGNACE.

qu'il appelle *être moulu par leurs dents, afin de devenir le froment de Jéſus-Chriſt.*

ST. *Irénée*, Evêque de Lyon & Martyr, tenoit tout ſon ſçavoir de S. *Polycarpe* Evêque de Smyrne & de S. *Papias*, qu'Euſèbe l'hiſtorien regarde comme *un homme d'un génie très-médiocre*, & d'une prodigieuſe crédulité. S. Irénée montre en effet par ſes ouvrages une crédulité digne d'un tel maître. Ce ſaint Evêque paroît avoir été de l'opinion des *millénaires*, c'eſt-à-dire, de ceux qui prétendoient que Jéſus-Chriſt devoit régner pendant mille ans ſur la terre & y établir un royaume charnel & temporel: ſentiment qui fut par la ſuite condamné comme hérétique par l'Egliſe qui s'apperçut à la fin que c'étoit une folie que de compter ſur ce royaume imaginaire. S. Jérôme trouve cette opinion ſi détestable qu'il dit qu'elle n'a pu être adoptée que par des *pourceaux d'Epicure*. Cependant notre ſaint Evêque qui tenoit ſa doctrine de deux diſciples de S. Jean l'Evangéliſte, ne prévoyant pas qu'il ſeroit un jour hérétique, nous donne au long la deſcription auſſi pompeuſe que romaneſque de ce Royaume de Chriſt. Il prétendoit tenir des Apôtres *qu'il viendroit un tems où il croîtroit des vignes dont*

chacune auroit dix mille ſeps, chaque ſep auroit dix mille branches, chaque branche auroit dix mille rameaux, & chaque rameau porteroit dix mille grappes, compoſées de dix mille raiſins, qui fourniroient vingt-cinq meſures de vin; & que lorſqu'un des Saints iroit cueillir du raiſin ſur une grappe, la grappe voiſine lui crieroit; c'eſt moi qui ſuis la meilleure; prenez-moi & béniſſez le Seigneur. A en juger par-là, tout homme qui n'a pas la foi, ſera tenté de regarder ce Pere comme un vrai viſionnaire dont le fanatiſme avoit troublé le cerveau.

Nous retrouvons la même crédulité dans S. *Juſtin, Philoſophe* & Martyr. Ce Saint quitta le Paganiſme pour embraſſer le Chriſtianiſme, auquel nous voyons qu'il allie autant qu'il peut la Philoſophie myſtique & obſcure de Platon ſon premier Maître; il prétend, entre autres choſes, que les Philoſophes Payens ont connu le *Logos* ou le *Verbe divin.* Au reſte, les Docteurs Chrétiens ſe ſont ſi bien trouvés de cet alliage que la plupart des anciens Peres ont été des Platoniſtes & ont cru découvrir dans ce Philoſophe Payen les plus importans myſteres de leur Religion. C'eſt ainſi que dans les ouvrages ténébreux chacun trouve ce qu'il prétend y trouver. Des

Critiques ont encore accuſé notre Saint d'avoir introduit dans le Chriſtianiſme quelques opinions payennes telles que celle de l'*éternité de la matiere*; de s'être ſervi des fables même du Paganiſme pour prouver aux Payens la naiſſance merveilleuſe du Chriſt. D'autres ont prétendu que S. Juſtin, corrompu par la Philoſophie de Platon, a été l'auteur du dogme *de la Divinité de Jéſus-Chriſt*, tandis que les Apôtres & leurs ſucceſſeurs immédiats ont enſeigné que Jéſus n'eſt qu'un ſimple homme envoyé par la Divinité & rempli de l'eſprit de Dieu (2). Dans ſon Apologie pour les Chrétiens S. Juſtin combat les Payens par des argumens que ceux-ci pouvoient aiſément lui rétorquer. Par exemple, lorſqu'il ſe moque d'Homere, pour avoir raconté les accidens des Dieux & les bleſſures qu'ils ont reçues, il oublioit ſans doute lui-même qu'il adoroit un Dieu *flagellé* & *crucifié*. *Athénagore*, *Tatien*, *Lactance*, *Tertullien*, ſont tombés dans le même défaut; mais les apologiſtes du Chriſtianiſme ne paroiſſent pas s'être piqués d'être conſéquens; ils laiſſoient le raiſonnement aux gens profanes

(2) V. Bernard *dans les Nouvelles de la République des Lettres*, *tom. XXII. p.* 459.

& ſans foi : la foi tient lieu de tout à un Chrétien ou un Saint.

Tout eſt allégorie, figure, emblême & myſtere dans S. *Clément* d'Alexandrie. Ce Saint avoit ſoigneuſement étudié les ouvrages des Philoſophes Payens, dans la vue d'y trouver des idées conformes à celles du Chriſtianiſme : il y réuſſit à bien des égards, & prétendit, avec raiſon, avoir trouvé la Trinité dans Platon. (Voyez *Stromat.* V.) En conſéquence il faiſoit un grand cas des Philoſophes de l'antiquité : il alla même juſqu'à les comparer *aux Prophêtes* de l'Ancien Teſtament, au moins il les regarda comme des hommes deſtinés par la Providence à préparer les oreilles des peuples à la prédication de l'Evangile. De toutes les Philoſophies la Stoïcienne paroît avoir été le plus du goût de Saint Clément. En effet les Chrétiens durent s'accommoder très-bien des maximes auſteres de cette philoſophie fanatique & farouche. Cependant notre Saint eut des opinions qui de nos jours le feroient immanquablement damner par nos pieux Théologiens. Il n'avoit pas, par exemple, les idées profondes des modernes ſur le *péché originel* ; il demandoit *comment un Enfant nouvellement né a pé-*

ché ; ou comment celui qui n'a encore rien fait eſt tombé ſous la malédiction d'Adam. Enfin contre le ſentiment univerſel de l'Egliſe moderne il eut la témérité de croire que *Dieu a pu accorder le ſalut aux Payens.*

Au reſte, tout homme ſans préjugé qui lira les ouvrages de S. Clément aura bien de la peine à ne pas le ſoupçonner de quelque dérangement dans les facultés intellectuelles. Il paroît avoir été le pere de la Théologie myſtique à laquelle le Platoniſme l'avoit ſans doute diſpoſé. A l'égard des maximes de ſa morale, il paroît les avoir puiſées dans le Stoïciſme le plus outré (3).

Origène ſon diſciple paſſe pour une des plus grandes lumieres de l'Egliſe. Cependant on trouve dans ſes ouvrages une paſſion pour des interprétations allégoriques pouſſée juſqu'à l'extravagance. A l'en croire il n'y a rien, ni dans l'Ancien, ni dans le Nouveau Teſtament qui préſente un ſens naturel. Il paroît que ce Pere avoit une doſe extraordinaire de fanatiſme. Le ſien le porta juſqu'à ſe mutiler lui-même pour amortir en lui l'aiguillon de la chair. Quoique

(3) V. le Traité de *la Morale des Peres*, par Barbeyrac. chap. V.

les Théologiens Chrétiens regardent à bien des égards Origène comme un oracle, il fut condamné comme hérétique après ſa mort, ſur-tout pour avoir cru que ſous un Dieu juſte & bon *les peines des damnés & des Démons eux-mêmes ne pouvoient être éternelles*; opinion qui ne s'accorde point avec l'humeur féroce & vindicative du Clergé dont l'intérêt eſt de peindre Dieu terrible & cruel, afin de profiter des craintes que ſon idée doit exciter dans les cœurs des hommes.

Au reſte, il eſt évident que l'Egliſe a changé d'avis ſur bien des articles de foi depuis le tems de ſes premiers Docteurs: quoique ceux-ci fuſſent plus près de la ſource du Chriſtianiſme, les Docteurs plus modernes ont cru devoir, ſuivant l'exigence des cas, altérer la doctrine de leurs ſaints prédéceſſeurs. Leurs ouvrages ne ſervent qu'autant qu'ils peuvent confirmer les opinions que le Clergé veut maintenir ou faire paſſer pour véritables; on les rejette toutes les fois qu'ils ne parlent pas d'une façon conforme aux intérêts préſens ou aux caprices changeans des Prélats orthodoxes. On dit alors que c'eſt une opinion *particuliere à un tel Pere*. Ainſi les Peres modernes jouiſſent du droit d'altérer les

dogmes, d'en forger de nouveaux, de prendre dans l'Ecriture & les Peres les choſes qui leur conviennent & de rejetter celles qui leur déplaiſent. Quand dans un ouvrage des anciens Docteurs il ſe trouve quelques paſſages contraires aux vues des modernes, ils ont encore la reſſource de dire que *ces paſſages y ont été inſérés par des hérétiques*. Or on ſçait que tous ceux qui n'ont pas penſé comme nos Docteurs ſont pour eux des hérétiques & en cette qualité voués aux flammes éternelles.

Cette obſervation eſt très-néceſſaire pour deviner la raiſon pourquoi nous voyons ſi ſouvent la croyance & la diſcipline de l'Egliſe varier avec les tems & s'écarter de celle que l'on trouve dans les Ecrits des anciens Peres. Le ſyſtême religieux des Chrétiens, quoique formé par un Dieu & prêché par ſes Apôtres, eſt un ouvrage de rapport auquel les Théologiens de tous les ſiècles ont voulu contribuer. Tantôt ils en ont fait diſparoître une partie, tantôt ils en ont ſubſtitué quelque autre; ils ont trouvé quelquefois à des opinions anciennes des inconvéniens qui n'avoient été prévus ni par le S. Eſprit, ni par les Apô-

tres inſpirés, ni par les anciens Peres de l'Egliſe.

C'est ainſi, par exemple, que tous les premiers Peres ont eu ſur la nature de Dieu & de l'ame des ſentimens que l'Egliſe rejette maintenant avec horreur. Ces grands Saints regardoient Dieu comme *un Etre corporel* ou matériel. S. Irénée dit que *Dieu eſt un feu*. Tertullien dit que Dieu eſt un corps d'une eſpece qui lui eſt particuliere. (*Quid enim Deus niſi corpus?*) S. Clément d'Alexandrie & Origène paroiſſent du même avis. Il eſt évident qu'un Théologien qui ſoutiendroit aujourd'hui des ſentimens conformes à ceux des anciens Peres ſe feroit aſſurément des affaires avec les Miniſtres de l'Egliſe & le bras ſéculier.

Il eſt encore un très-grand nombre d'articles de foi admis aujourd'hui par quelques Sectes Chrétiennes, & rejettés par d'autres, ſur leſquels l'antiquité ſacrée ou n'a rien décidé ou du moins a parlé d'une maniere trop ambigue pour en rien conclure. C'eſt ainſi que parmi les Docteurs Chrétiens les uns trouvent la *Trinité*, la *Divinité du Verbe*, la *Tranſubſtantiation*, le *Purgatoire*, la *Confeſſion* auriculaire, la *Primauté* & l'*Infaillibilité*

du Pape, les immunités du Clergé &c. clairement établis dans l'Ecriture & les Peres, tandis que d'autres Docteurs n'ont pas le bonheur d'y appercevoir la moindre trace de ces choſes & même prétendent y trouver tout le contraire. Dans ces ſortes de diſputes chacun, bien aſſuré d'avoir la raiſon de ſon côté, perſiſte dans ſa façon de voir, à moins que la force infaillible ne décide la queſtion & ne rende univerſelle l'opinion qu'elle protege.

Dans le vrai il eſt en général bien difficile de démêler les vrais ſentimens des premiers Docteurs de l'Egliſe, dont les Ecrits découſus, informes, remplis de métaphores & de figures, ne nous préſentent que des déclamations dépourvues de tout raiſonnement. Ces grands perſonnages dont l'imagination étoit ſans ceſſe troublée par les idées ſiniſtres de leur Religion, ne parlent jamais de ſang-froid, ne montrent nulle logique. Ils s'efforcent ſans ceſſe de trouver un ſens myſtique aux Ecritures inintelligibles qu'ils méditoient ſans ceſſe. Enfin on les voit ne chercher qu'à remuer l'imagination des autres par une fauſſe éloquence qui leur tenoit lieu de lumieres. Il n'eſt donc point ſurprenant que l'on

ne trouve rien de précis, rien de ſuivi, rien de prouvé dans ces Peres anciens. D'ailleurs dans ces premiers tems le ſyſtême religieux des Chrétiens n'étoit pas encore formé & chacun ſuivoit les opinions qu'il croyoit les plus probables.

PARLONS encore de deux hommes célebres dans l'Egliſe primitive, je veux dire *Tertullien*, & S. *Cyprien*, qui le prit pour ſon modele. Le premier étoit un Africain auſtere & zêlé que la dureté de ſon caractere précipita dans la ſecte des *Montaniſtes* dans laquelle il puiſa des notions atrabilaires conformes à ſon humeur noire & mélancolique. S. Jérôme nous apprend néanmoins que la jalouſie & les mauvais traitemens du Clergé de Rome aliénerent l'eſprit de Tertullien & le porterent à ſe révolter contre l'Egliſe. Un homme de cette trempe dont le cerveau devoit naturellement s'échauffer par les jeûnes & les auſtérités qu'il pratiquoit ſans ceſſe, dut avoir des viſions & des révélations lui-même, ou du moins dut aiſément donner dans celles des autres. Malgré ſes écarts l'Egliſe tirant le rideau ſur ſes erreurs, fait le plus grand cas de ſes ouvrages, & les Théologiens les plus orthodoxes croient devoir compter beaucoup ſur ſon auto-

rité. Cependant, comme on l'a déjà fait remarquer en paſſant, Tertullien croyoit un Dieu *corporel*, & par conſéquent étoit un vrai *matérialiſte*. Il croyoit pareillement l'ame matérielle; l'on n'en peut pas douter par le paſſage ſuivant que la décence ne permet pas de traduire en François. *In ipſo ultimo voluptatis æſtu, quo genitale virus expellitur, nonne aliquid de anima ſentimus exire?*

QUANT à la morale de Tertullien, il paroît que les Chrétiens de ſon tems ſe croyoient diſpenſés de tous les devoirs de la vie ſociale. Voici comme il s'exprime dans ſon Traité *De pallio*. *Je ne dois rien au barreau, rien à l'épée, rien aux affaires; je ne ſollicite point les juges, je ne brigue point les ſuffrages, je ne fais des politeſſes à perſonne. Je ne plaide point; je ne vais pas à la guerre; je ne paroîs jamais dans les aſſemblées. Je me retire en moi-même: c'eſt-là mon unique affaire; je n'ai pas d'autre ſoin que de m'exempter de tout ſoin. C'eſt dans le particulier qu'on apprend à bien vivre, & non en voyant le monde. Que les Stoïciens diſent tant qu'ils voudront qu'il faut ſe mêler des affaires publiques; quiconque meurt pour ſoi, naît & vit auſſi pour ſoi.*

DANS le passage qui vient d'être rapporté Tertullien semble avoir voulu développer en peu de mots tout l'esprit du Christianisme qui tend évidemment à isoler l'homme, à le rendre insociable & misanthrope, à l'endurcir, à détruire en lui toutes les vertus utiles à la société. Bien plus, celui qui vit tout seul devient nécessairement atrabilaire & méchant, il est peu disposé à faire du bien à ses semblables. Si ces dispositions sont louables aux yeux de la Religion, elles ne peuvent être que détestables aux yeux de la raison. Le vrai Chrétien, selon Tertullien, ne peut être ni Citoyen, ni Soldat, ni Juge, ni Magistrat, ni Avocat; le vrai Chrétien est un Moine, or un Moine est un homme très-inutile à l'Etat (4).

S. *Cyprien*, Evêque de Carthage & Martyr, enseigna d'abord la Rhétorique. Devenu Chrétien, il se forma par la lecture des ouvrages de Tertullien, qu'il appelloit *son maître*. Aussi ne trouve-t-on dans les siens que des déclama-

(4) Le sçavant M. Spanheim, fils, a publié en 1679 une dissertation toute exprès sur la *crédulité de Tertullien*. Le P. Malebranche traite de visionnaire ce même Docteur dont l'autorité est d'un si grand poids dans l'Eglise.

tions puériles dans leſquelles il s'efforce de ne jamais parler ſimplement. Son ſtile eſt toujours figuré & rempli d'hyperboles, plus propres à éblouir l'imagination qu'à convaincre l'entendement. C'étoit en général le ſtile des premiers Peres de l'Egliſe ; auſſi l'Empereur Marc-Antonin mettoit au nombre de l'obligation qu'il avoit à l'un de ſes maîtres, *de ne point écrire comme les Docteurs des Chrétiens.* Du tems de S. Cyprien les Prêtres étoient encore mariés ; cependant notre Saint, en ſe faiſant Chrétien, ſe ſépara de ſa femme de la façon la plus dure, quoique ſon tempérament la lui rendît très-néceſſaire, ſuivant *Pontius* ſon diſciple & ſon hiſtorien. La perfection attachée au célibat fut une imagination qui devoit aiſément ſe préſenter à l'eſprit d'un fanatique, perſuadé qu'il faut renoncer aux nœuds les plus doux pour ſuivre Jéſus-Chriſt. Avec une humeur ſi auſtere on ne doit pas être ſurpris de voir S. Cyprien s'élever fortement contre les mœurs des Chrétiens de ſon tems ; il défend aux Vierges toute parure, & même toute propreté du corps. Il déclame ſur-tout contre un uſage aſſez bizarre qui s'étoit introduit ; des filles qui faiſoient d'ail-

leurs profeſſion de chaſteté, ne ſe faiſoient pourtant aucun ſcrupule de coucher avec des hommes, prétendant qu'il ne ſe paſſoit rien d'indécent entre eux & offrant même de ſe laiſſer viſiter par des matrones (5).

Le zêle de notre Saint ſe montre ſurtout quand il s'agit de l'autorité *Epiſcopale*. C'eſt alors qu'il déploye toute ſa rhétorique contre ceux qui oſent réſiſter à un Prélat. Nous avons déjà vu ſes ſentimens ſur l'excommunication. Ils prouvent que cet humble Paſteur ſe croyoit l'arbitre du ſalut de ſes ouailles; & que ſa charité lui ordonnoit de damner impitoyablement quiconque réſiſtoit à ſes déciſions despotiques.

Ce-

(5) Voici comment S. Cyprien s'exprime au ſujet de ces Vierges. *Nec aliqua putet ſe hac excuſatione defendi, quod inſpici & probari poſſit, an virgo ſit..... etſi incorrupta inventa fuerit virgo eâ parte ſui, quâ mulier poteſt eſſe, potuerit tamen ex aliâ corporis parte peccaſſe, quâ violari poteſt, & tamen inſpici non poteſt.* V. Bernard. Nouvelles de la République des Lettres. Tome XXIV. p. 559. Ces Vierges, réelles ou prétendues, ſe nommoient *Αγαπηται*, c'eſt-à-dire *bien aimées*. Les Eccléſiaſtiques aſſuroient qu'ils ne les aimoient que d'un amour *Platonique*; ce qui n'empêchoit pas le ſcandale, comme on peut le voir dans S. Jérôme. Epit. XXII ad Eustochium.

CEPENDANT les décisions de S. Cyprien & de ses adhérens ne s'accorderent pas toujours avec celles que l'Eglise & d'autres Peres ont données depuis. En effet ce fut de son tems que s'éleva la fameuse dispute qui fit tant de bruit par la suite sur la question, *s'il falloit rebatiser les hérétiques lorsqu'ils rentroient dans la communion des fideles?* Dans cette occasion notre Saint, contre l'opinion de l'Eglise Romaine, s'étant fait appuyer par un Concile nombreux d'Evêques Afriquains, soutint opiniâtrément qu'il falloit rebatiser les hérétiques; d'où l'on voit qu'il fut dans l'erreur des *Donatistes*, que l'Eglise Catholique, guidée par le grand Saint Augustin, persécuta depuis avec tant de cruauté & condamna dans plusieurs Conciles.

CHAPITRE V.

Des Peres de l'Egliſe ſous les Empereurs Chrétiens. De St. Athanaſe, St. Baſile, St. Chryſoſtôme, St. Cyrille, St. Auguſtin, St. Jérôme, & St. Grégoire le Grand.

APRÈS avoir examiné en peu de mots les opinions & la conduite des Docteurs de l'Egliſe qui ont vécu ſous le Paganiſme, nous allons jetter un coup d'œil rapide ſur ceux qui parurent depuis que le Chriſtianiſme protégé par les Empereurs, eut remporté la victoire ſur ſes perſécuteurs. Ces Docteurs, loin de devenir plus éclairés, plus honnêtes & plus doux, ne ſe montrerent que plus aveugles & découvrirent toute leur méchanceté. Dans ces Paſteurs de l'Egliſe, dont on nous vante la ſainteté & les lumieres, nous ne trouverons qu'orgueil, qu'opiniâtreté, que deſir de la vengeance, que cruauté, qu'eſprit d'intrigue, qu'ambition & que rapacité. En un mot nous ſerons forcés de nous écrier avec un Poëte :

Tant de fiel entre-t-il dans le cœur des Dévots !

Depuis que Constantin eut délivré l'Eglise de la crainte des persécutions, les Chrétiens, donnant un libre cours à leurs passions, se persécutèrent & se détruisirent inhumainement les uns les autres, en combattant sous les étendards de leurs Docteurs vénérables qui jamais ne purent être d'accord sur rien de ce qu'il falloit croire & qui toujours prétendirent que rien n'étoit plus important pour le genre humain que de suivre les opinions qu'ils avoient eux-mêmes imaginées. En un mot ces Evêques, qui sous les Empereurs Payens avoient été forcés de contenir leur fanatisme & leurs fureurs, & de se battre sourdement, se crurent tout permis sous des Empereurs Chrétiens; dès-lors ils scandalisèrent & ensanglantèrent impunément l'univers par leurs emportemens. La paix rendue à l'Eglise par la protection de Constantin, fut pour ses ministres le signal d'une guerre ouverte, qui s'est perpétuée jusqu'à nous.

Le premier des champions qui se distinguerent dans cette guerre sacrée fut S. *Athanase*, Evêque d'Alexandrie. Jusqu'à son tems l'Eglise n'avoit point encore sérieusement examiné la qualité de Jésus-Christ son fondateur; on le tron-

voit bien désigné dans l'Evangile sous le nom de *fils de Dieu*; mais on le trouvoit aussi désigné sous le nom de *fils de l'homme*. En un mot, comme on l'a déjà remarqué, les Ecrits des Apôtres n'annonçoient pas du moins d'une façon bien précise ce qu'ils pensoient sur la Divinité de leur maître (1). Les choses étoient dans cet état d'indécision lorsqu'*Arius*, Prêtre d'Alexandrie, fit réflexion sans doute que la Divinité attribuée à Jésus tendoit naturellement à introduire deux Divinités dans le Christianisme, qui se pique de n'en prêcher

(1) Socin & ses partisans ont prétendu qu'avant le Concile de Nicée toute l'Eglise Chrétienne avoit des opinions semblables aux leurs sur le compte de Jésus dont ils nient la Divinité, & que les Peres du Concile de Nicée avoient pris la liberté de forger un nouvel article de foi inconnu de leurs devanciers. *Nova fidei fuisse conditores.* Le Pere Petau, Jésuite, & très-savant Critique, paroît être du même avis, ainsi que le savant Etienne de Courcelles parmi les Protestans. Sandius, dans son histoire Ecclésiastique, s'est efforcé de prouver que tous les Peres qui ont précédé le Concile de Nicée ont été du sentiment d'Arius. *V. Bernard dans les Nouvelles de la République des Lettres. Tome XXII. page 247.* Le célèbre Jean Le Clerc nous apprend que, suivant quelques manuscrits des Lettres de S. Ignace Martyr, le Saint se trouve être Arien. *V. Bibliothèque ancienne & moderne Tome XIX. page 2.*

qu'une ſeule. En conſéquence il prétendit que le fils de Dieu n'étoit ni égal ni *conſubſtantiel* à ſon Pere. Cette opinion d'Arius fut vivement combattue par Saint Athanaſe & enſuite condamnée par le Concile général de Nicée, qui donna gain de cauſe à notre Saint. Mais Conſtantin, qui n'étoit rien moins que ferme dans ſa foi, changea bientôt d'avis ſur la Divinité du Chriſt. A l'inſtigation de quelques Evêques Ariens qui l'accuſerent de crimes énormes, Saint Athanaſe fut condamné dans un Concile tenu à Tyr, & enſuite envoyé en exil dans les Gaules, parce qu'il avoit, dit-on, menacé d'arrêter les convois de bled que les Egyptiens envoyoient à Conſtantinople. Comme le Trône Impérial fut occupé tantôt par des Princes Ariens & tantôt par des Princes partiſans de la Divinité du Chriſt, notre Prélat fut tantôt chaſſé & tantôt rétabli dans ſon ſiége. Au reſte, toute la vie de ce Saint prouve un eſprit turbulent & brouillon. Sans nous arrêter aux accuſations atroces de ſes adverſaires qui lui firent ſentir tout le poids de la haine Théologique, nous trouverons que ce Pere n'avoit ni la douceur ni la patience Evangélique. Dans ſes Ecrits il

ne garde aucunes mesures avec ses ennemis; on est scandalisé à la vue des injures qu'il prodigue à Constantin son Souverain, dont il exagere les crimes & à qui il donne le nom d'*Antechrist*; ensorte qu'on est aussi surpris de l'audace du persécuté que de la patience du persécuteur, qui auroit pu châtier sévérement les emportemens de l'homme de Dieu. *Voyez la Lettre de S. Athanase aux Solitaires.* Dans cette même Lettre il tient le langage de tous les Théologiens quand ils sont les plus foibles, c'est-à-dire, il fait l'éloge de la tolérance & dit que l'Eglise ne doit contraindre personne.

Au reste la sainte colere d'Athanase contre son Souverain fut imitée par d'autres Saints de son parti qui devinrent orthodoxes par la suite. S. Hylaire Evêque de Poitiers écrivit d'une façon très-violente contre le même Constantin & lui prodigua très-dévotement les noms d'*Antechrist* & de *Tyran*: il est vrai qu'on assure que ce ne fut qu'après la mort de ce Prince.

S. Athanase nous a conservé la vie de S. Antoine fondateur de la vie Monastique en Egypte. L'on trouve dans son récit des contes de vieilles, capables

de faire rougir l'impoſture la plus décidée. Il rapporte, entre autres, la converſation de ce ſaint homme avec un *Satire*, ou *Faune*, qui lui demanda ſes prieres & qui lui confia qu'il croyoit en Jéſus-Chriſt. C'eſt à lui & à S. Jérôme que nous devons la fable du corbeau qui venoit régulièrement apporter la moitié d'un pain à *S. Paul* premier Hermite, & qui eut l'attention de doubler la pitance quand S. Antoine alla faire viſite à ce ſaint Solitaire. Mais il paroît que les plus grands Saints ne ſe firent jamais ſcrupule de mentir, quand ils s'imaginerent que leurs contes feroient honneur à la Religion.

Les ſaints Docteurs de l'Egliſe furent communément des chefs de parti, des eſprits inquiets & remuans, en un mot de vrais brouillons qui par leurs ſpéculations & leurs rêveries cauſerent les plus grands troubles & dans l'Egliſe & dans l'Etat. Ce ſont-là principalement les talens par leſquels ils ſe rendirent illuſtres. Nous en avons une nouvelle preuve dans S. *Jean* ſurnommé *Chryſoſtôme* ou *bouche d'or* à cauſe de l'éloquence que les Chrétiens de ſon tems (mauvais juges en cette matiere) ont admirée dans ſes Ecrits. Quoi qu'il en

ſoit, ce grand perſonnage s'appliqua dans ſa jeuneſſe à l'étude de cet art ſous le Sophiſte *Libanius* & ſe deſtina d'abord au barreau. Mais dans un âge fort tendre encore, il changea d'avis & prit le parti de l'Egliſe, qui menoit à la fortune tous ceux en qui l'on croyoit découvrir du talent. Cependant notre Saint qui paroît avoir été d'une humeur auſtere & très-mélancolique prit la réſolution de renoncer totalement au monde & de ſe retirer dans la ſolitude, mais les prieres & les larmes de ſa mere le firent, ſuivant l'expreſſion de M. Baillet, *ſuccomber pour un tems à la tendreſſe & à la piété naturelle.* Cependant quelque tems après, le deſir de s'unir à Dieu ou, ſi l'on veut, ſa bile noire l'emporta ſur ſa piété filiale; il ſe retira dans les montagnes, ſe mit d'abord ſous la conduite d'un Hermite, enſuite quitta toute ſociété & pratiqua des auſtérités peu propres à modérer l'aigreur de ſon caractere. Au bout de ſix années, ſa ſanté ruinée par ce genre de vie fanatique, l'obligea de rentrer dans le monde, où il ſervit utilement l'Egliſe d'Antioche. Sa réputation s'étant répandue au loin, le fit placer par l'Empereur *Arcadius* ſur le Trône Epiſcopal de Cons-

tantinople. Il conſerva dans ce poſte éminent l'humeur ſombre & farouche d'un Solitaire; peu diſpoſé à ſe conformer aux mœurs de la Cour, il ſe déchaîna avec emportement contre les Grands, ſe crut en conſcience obligé de ne ménager perſonne, & porta ſon zêle Apoſtolique juſqu'à inſulter publiquement l'Impératrice *Eudoxe*, qui crut ſe voir déſignée dans ſes déclamations fougueuſes. Une pareille conduite ne put manquer de lui faire des ennemis puiſſans; ils travaillerent fortement à la ruine d'un homme qui fouloit aux pieds toutes les conſidérations humaines. Cependant il fallut avoir des ménagemens pour un Prélat que l'auſtérité de ſes mœurs, & que même ſes harangues emportées contre les Grands, rendoient infiniment cher à la populace. On lui ſuſcita donc des ennemis dans ſon corps; il eut un adverſaire très-actif dans *Théophile* Patriarche d'Alexandrie, qui aſſiſté de pluſieurs Evêques de ſon parti, le dépoſa dans un Concile. En effet notre Saint par ſa conduite impérieuſe s'étoit fait des ennemis dans le Clergé; de ſa propre autorité il avoit dépoſé un grand nombre d'Evêques, & en général il exerçoit en Orient un deſpotiſme

peu capable de lui concilier l'amitié de ſes confreres. La dépoſition de Chryſoſtôme produiſit un ſchiſme dans l'Egliſe, & une ſédition conſidérable dans Conſtantinople. On fut obligé de le faire partir ſecrettement pour l'envoyer en exil. Mais un tremblement de terre vint à propos au ſecours du Saint : ſes partiſans attribuerent cet événement naturel à la colere céleſte ; Eudoxe elle-même le crut ou du moins craignit la fureur du peuple ; le Prélat à ſa priere fut rappellé & remis en poſſeſſion de ſon ſiége.

Mais les Saints ne ſe corrigent point ; les perſécutions les rendent plus hardis, plus orgueilleux, plus opiniâtres. Notre ſaint Evêque ſe brouilla de nouveau avec l'Impératrice & la Cour, qu'il ne ménagea pas plus qu'auparavant, & dont il prit plaiſir à mortifier la vanité. Cette Princeſſe, à l'aide de Théophile & de ſes adhérens, fit donc de nouveau dépoſer le harangueur qui fut envoyé en exil à *Cucuſe* en Arménie. La populace irritée du châtiment de ſon Evêque ſe révolta contre l'Empereur ; ce Prince de ſon côté envoya des Soldats pour appaiſer la ſédition, ce qui produiſit une grande effuſion de ſang. Ces

pendant le peuple perſiſta à s'oppoſer au départ de ſon Evêque, on fut obligé de l'embarquer ſecrettement ; mais dès la nuit ſuivante on mit le feu à l'Egliſe & au Sénat de Conſtantinople, ce qui fut regardé comme un ſigne indubitable de la vengeance divine. En effet c'eſt ainſi que Dieu venge aſſez ſouvent ſes ſerviteurs quand ils ont pour eux une populace effrénée.

Cependant le châtiment du Saint fit grand bruit dans le monde. L'Evêque de Rome ſe déclara hautement pour lui & engagea même l'Empereur *Honorius* qui régnoit en Occident, à ſolliciter en faveur du Patriarche perſécuté. Mais Arcadius entouré des ennemis du Prélat & ſur-tout d'Evêques, qui ſuivant l'uſage du Clergé furent très-acharnés à ſa perte, loin de conſentir à ſon rappel, le fit transférer juſqu'aux extrémités de l'Empire & conduire dans un lieu où il fût moins à portée de cabaler & de remuer les eſprits de ſes adhérens. Les ordres de cet Empereur furent exécutés avec tant de rigueur que le Saint, ſuccombant ſous la fatigue, mourut en chemin. Ainſi ce Docteur inflexible fut le martyr de ſon humeur atrabilaire, farouche, opiniâtre, & devint la victi-

me de ſon mauvais caractere, qu'il prit peut-être lui-même pour l'effet d'un grand zêle pour la gloire de Dieu. Néanmoins comme l'Egliſe avec ſes fréquens démêlés avec ſes Souverains a ſouvent beſoin de fanatiques opiniâtres qui s'immolent pour elle, on leur propoſe S. Chryſoſtôme comme un parfait modele de fermeté & de ſageſſe.

Ceux qui n'admireront pas la conduite de ce Pere de l'Egliſe Grecque, n'approuveront pas plus les principes de ſa morale & la trouveront preſqu'auſſi folle que ſa conduite. Dans un commentaire ſur S. Mathieu, qui, ſelon quelques Critiques, eſt fauſſement attribué à notre Saint, il traite les ſecondes noces de *fornication*; mais il ajoute que la permiſſion divine rend ce crime honnête ou légitime. Que S. Chryſoſtôme ſoit, ou non, l'Auteur de cet ouvrage, il eſt au moins certain qu'il condamne très-fortement l'uſage des *ſecondes noces* dans des Ecrits qui lui ſont unanimement attribués. Au reſte, ce Pere, comme beaucoup d'autres, regardoit le mariage en général comme un état d'imperfection, & il croyoit que ſans le péché d'Adam & d'Eve, l'union des deux ſexes eût été privée de toute

ſenſibilité (2).

Ce Docteur rigide ne fut pas moins ennemi du commerce que du mariage. Il condamne la profeſſion des Marchands qu'il trouve défendue dans le Pſeaume LXX. *Un Marchand*, ſelon lui, *ne peut jamais plaire à Dieu; un Chrétien ne peut faire le trafic, & lorſqu'il le fait, il faut le chaſſer de l'Egliſe.* De plus, il regarde comme un larcin le prêt à intérêt.

Ce Pere ſe montre beaucoup moins ſcrupuleux ſur un article plus important. C'eſt lorſqu'il juſtifie *Abraham* d'avoir engagé Sara à ſe faire paſſer pour ſa ſœur, ce qui 1°. étoit un menſonge, ou du moins un diſcours deſtiné à donner le change aux Egyptiens, & ce qui 2°. expoſoit & ſa femme & le Roi d'Egypte à commettre un adultere. S. Chryſoſtôme loue Sara de la complaiſance qu'elle eut dans cette occaſion, & du courage héroïque avec lequel elle s'expoſa à commettre un adultere (3).

On trouve cependant quelque choſe de plus ſenſé dans la morale de ce grand Docteur. C'eſt lorſqu'il ſe déclare formellement contre la perſécution. (Voyez

(2) Voyez *Traité de la morale des Peres*, par M. Barbeyrac. chap. IV. §. 11. 13, 23 27. 32.

(3) Voyez *Ibidem*. chap. XIV. §. 10.

Homélie 47 sur S. Matthieu.) S. Chrysoſtôme eſt sur cet article d'accord avec tous les Docteurs qui ont été eux-mêmes perſécutés. Le principe de la tolérance ne fut combattu que par ceux qui ſe ſentirent aſſez puiſſans pour faire éprouver aux autres les effets de leur ſaint zêle.

S. *Baſile*, ſurnommé *le grand*, Evêque de Céſarée en Cappadoce, nous fournit encore des exemples de l'opiniâtreté & de l'humeur farouche que les dévots ont décorées du nom de zêle. L'Empereur *Valens* vint par deux fois en perſonne à Céſarée pour faire entendre raiſon à notre Saint; mais les Saints ſont opiniâtres, & ne ſe prêtent guere aux accommodemens. Lorſque ce Prince, irrité, alloit ſigner un ordre pour chaſſer Baſile de la ville, ſon fils tomba malade; auſſitot Valens envoya chercher le Prélat dont la préſence, dit-on, guérit ſon fils auſſitôt. Mais le pere l'ayant fait batiſer par des Ariens, le Saint lui retira ſur le champ ſa protection; l'enfant retomba malade & mourut; miracle qui n'annonce rien moins qu'un eſprit bienfaiſant: à moins qu'on ne ſoupçonnât la vérité d'un miracle qui ne put pas détromper de ſes

erreurs un Empereur, qu'un tel prodige auroit dû convaincre du pouvoir & de l'orthodoxie du Saint.

Il paroît que ce grand Saint n'étoit pas ami plus chaud que ſujet complaiſant pour ſon Prince. Saint Grégoire de Nazianze, ſon compagnon d'études & ſon ancien ami, ne put jamais digérer la dureté de Baſile, qui, de cinquante Evêchés qu'il avoit à ſa diſpoſition ne lui avoit donné que le plus mince. D'où l'on voit que les Saints ſont ſujets à manquer à leur amis & que les Saints ne ſont point toujours inſenſibles à leurs intérêts temporels.

S. Basile paſſe pour l'Inſtituteur d'un Ordre de Moines en Orient, pour leſquels il fit une régle très-ſévere. On eſt tout ſurpris d'y voir ce grand Docteur contredire formellement les préceptes de Jéſus-Chriſt. Celui-ci avoit dit dans l'Evangile de S. Mathieu Chap. VI. verſet 16. & 17. *lorſque vous jeûnerez ne ſoyez point triſtes comme les hypocrites qui affectent d'avoir un viſage pâle & défiguré. Mais vous, parfumez votre tête & lavez votre viſage.* S. Baſile au contraire veut que l'*humilité du Moine paroiſſe dans tout ſon extérieur, qu'il ait l'œil triſte & baiſſé vers la terre, la tête mal peignée,*

l'habit ſale & négligé. Voilà comme les Saints ont pris la liberté de rectifier les préceptes de leur divin maître. (4) Ce Docteur, comme bien d'autres, condamne *les ſecondes nôces* comme une *fornication* ou une *polygamie.* Il blâme pareillement la juſte défenſe de ſoi-même, auſſi bien que toutes les guerres, tout procès, tout ſerment. Enfin ennemi déclaré de la joie, il prétend qu'un Chrétien ne doit point rire.

Mais ne nous arrêtons pas ſur de ſemblables minuties. Paſſons à l'examen d'un Saint plus illuſtre par ſon zêle & ſes crimes. Parlons de S. *Cyrille*, Patriarche d'Alexandrie, qui par les infamies dont il ſe rendit coupable effaça la plupart des Prélats de ſon tems. Une cabale puiſſante éleva ce héros de l'Egliſe ſur le Trône Pontifical d'Alexandrie. Aſſuré des ſecours de ſes adhérens, Cyrille ne ſe borna point à ſe mêler du ſpirituel de ſon Diocèſe, il voulut y exercer un pouvoir illimité, même ſur le temporel. Le premier acte d'autorité qu'il exerça fut de fermer les portes

(4) Voy. Fleury *Hiſtoire Eccléſiaſtique* tome III. Voyez Barbeyrac *Traité de la morale des Peres de l'Egliſe* chap. IV. VIII. IX. XI.

portes des Egliſes appartenantes aux *Novatiens* ſchiſmatiques; enſuite il s'empara de leurs vaſes ſacrés & des ornemens de leurs Egliſes; enfin il dépouilla Théopempte leur Evêque de tous ſes biens. (5).

Dans une autre occaſion pour venger une légere inſulte faite par quelques Juifs à l'un de ſes protégés, Cyrille, de ſa propre autorité, chaſſa tous les Juifs de la ville d'Alexandrie & permit à la populace de piller leurs effets; dans cette occaſion le ſaint Prélat voulut ſans doute dédommager les Egyptiens que les Iſraëlites avoient autrefois pillés par l'ordre de Moyſe. Oreſte, Gouverneur de la ville, fut avec raiſon indigné des entrepriſes du Patriarche: conſterné de voir une grande ville tout d'un coup dépeuplée par le caprice d'un Prêtre, il rendit compte à l'Empereur de tout ce qui s'étoit paſſé. Il paroît que le ſaint homme de ſon côté avoit déjà pris les devans. Cependant incertain ſur l'iſſue de ſon affaire il crut devoir faire quelques avances au Magiſtrat, qui d'ailleurs s'étoit fait aimer du peuple. Mais Oreſte qui connoiſſoit ſon homme refuſa de ſe

(5) Voyez l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique* de Socrate Liv. VII. chapitre 13.

prêter à un accommodement & prit le parti d'attendre la déciſion de la Cour. Cependant notre Saint piqué du refus qu'il venoit d'eſſuyer prit des méſures pour s'en venger. Il fit venir des montagnes de Nitrie environ cinq cens Moines, qui abandonnant leurs retraites ſe rendirent à la ville. Ces fougueux Cénobites ayant apperçu le Gouverneur dans ſon char le chargerent d'injures & l'accuſerent d'être un *impie*, un *idolâtre*, un *payen*. Il eut beau leur proteſter qu'il etoit batiſé, l'un d'eux d'un bras vigoureux lui lança une pierre qui le bleſſa à la tête & le couvrit de ſang; au même inſtant Oreſte ſe vit abandonné de ſes Gardes qui craignirent pour eux-mêmes la fureur monacale. Le peuple, voyant ce déſordre, accourut pour arracher Oreſte des mains de ces dévots furieux; on ſaiſit *Ammonius*, qui avoit porté le coup, & ſuivant les loix il fut puni de mort. Peu après, le Gouverneur inſtruiſit l'Empereur de ce nouvel incident. Le Saint écrivit de ſon côté; en attendant il fit enterrer avec pompe le corps d'Ammonius dans une Egliſe, aſſura qu'on devoit le regarder comme un Martyr, & prononça ſon panégyrique

dans lequel il fit l'éloge du courage qu'il avoit montré pour la défenſe de la vérité.

CEPENDANT la fureur de Cyrille n'étoit point encore aſſouvie; elle ſe fit encore ſentir à une perſonne aimée & conſidérée du Gouverneur. C'étoit *Hypatie*, fille célèbre par les témoignages éclatans que les Ecrivains de ſon tems ont rendus unanimement à ſa vertu, à ſon profond ſavoir, à ſa beauté. Elle étoit fillle de *Théon*, chef de l'Ecole d'Alexandrie, ſi fameuſe dans toute l'antiquité; ce ſavant homme prit tous les ſoins poſſibles de l'éducation de ſa fille, & lui trouvant des diſpoſitions l'inſtruiſit dans les ſciences les plus ſublimes, dans la Géométrie, l'Aſtronomie & la Philoſophie. Cette fille charmante répondit ſi bien aux ſoins de ſon pere qu'elle fut après ſa mort jugée digne de remplir ſa place & placée à la tête de cette Ecole célèbre. Dans ce poſte elle attira près d'elle un grand nombre d'auditeurs & de diſciples, parmi leſquels on compte le fameux *Syneſius*, qui, comme on le dira, devint Evêque de Ptolémaïde; celui-ci conſerva toujours pour elle l'amitié la plus tendre, comme on peut en juger par ſes

Lettres qui nous ont été conſervées. Tout le monde rendit à Alexandrie des hommages à Hypatie que l'on appelloit *la belle Philoſophe :* toute la ville ſe réuniſſoit pour applaudir à la ſcience enſeignée par la bouche des Graces. Irréprochable dans ſes mœurs, ſa vertu ſévere en impoſoit à ceux que l'amour pouvoit rendre téméraires. En un mot cette aimable perſonne étoit également chérie & conſidérée de tous & particuliérement du Gouverneur Oreſte, qui connoiſſant ſes lumieres & ſa droiture ne faiſoit pas difficulté de la conſulter dans les plus importantes affaires.

TANT de belles qualités ne purent manquer de faire naître l'envie dans l'ame baſſe & féroce de Cyrille; ce Saint avoit lui-même des prétentions peu fondées à l'éloquence & au ſavoir. Il pouſſoit la vanité juſqu'à apoſter des gens afin de battre des mains & d'applaudir publiquement ſes diſcours. On dit qu'un jour paſſant devant la maiſon d'Hypatie il fut ſi piqué de la trouver entourée d'une foule de monde venue pour l'entendre, que dès ce moment il réſolut ſa perte (6). Quoi qu'il en ſoit, les liai-

(6) Voy. Suidas au mot *Hypatia*. Et Valois dans

ſons d'Oreſte avec elle ſuffiſoient déjà pour rendre la charmante Hypatie odieuſe au Patriarche & à ſon Clergé ; on la ſoupçonna d'avoir mis des obſtacles à la réconciliation de Cyrille avec le Gouverneur. En conſéquence quelques fanatiques, conduits par un lecteur nommé *Pierre*, épierent l'occaſion d'aſſaſſiner notre Sçavante ; ils l'attendirent donc à ſon retour d'une viſite, l'arracherent de ſa chaiſe à porteurs, la traînerent dans une Egliſe, la dépouillerent toute nue & l'aſſommerent à coups de tuiles ; après quoi ils la mirent en piéces & ſes membres ſanglans furent portés dans un lieu nommé *Cinaron* où nos dévots les réduiſirent en cendres.

Un pareil crime paroîtroit incroyable s'il n'étoit atteſté par tous les hiſtoriens contemporains. Socrate, il eſt vrai, ne nomme parmi les aſſaſſins que le lecteur Pierre, mais Nicéphore Grégoras nous dit formellement (7) que les fanatiques conduits par Pierre étoient les Prêtres de Cyrille, qui haïſſoient Hypatie, à cauſe du crédit qu'elle avoit ſur l'eſprit d'Oreſte & qui lui imputoient la méſin-

ſes notes ſur le livre VII. chap. 15. de l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique* de Socrate.

(7) V. *Nicephor. hiſt. Lib. XIV. ch.* 16.

telligence ſubſiſtante entre ce Gouverneur & le Prélat. Cet hiſtorien ajoute que ces furieux, pour exécuter leur infame complot, choiſirent un tems de jeûne ſolemnel; ce qui joint à l'horreur de commettre un pareil forfait dans une Egliſe, peut nous faire juger des mœurs de ces anciens membres du Clergé & de la morale que pouvoit leur prêcher un Paſteur tel que Cyrille.

Ainsi la belle, la ſçavante, la vertueuſe Hypatie fut la victime de la fureur d'un Prêtre. Il ſeroit inutile de faire des réflexions ſur une action capable de révolter tout homme en qui la dévotion n'a point totalement étouffé la nature. Nous nous contenterons de dire que les crimes de Cyrille & de ſes complices demeurerent impunis. Le Souverain n'eut pas la force de châtier un Prêtre aſſaſſin & rebelle; & l'Egliſe n'a pas rougi de placer ce ſcélérat au nombre de ſes Saints.

Mais qu'a donc fait ce monſtre pour mériter les honneurs de l'apothéoſe? Il fut très-orthodoxe, combattit avec ſa fureur accoutumée les opinions de *Neſtorius*, & fit par ſes cabales dépoſer ce Patriarche, qui valoit mieux que lui. Notre Saint s'eſt ſur-tout immortaliſé

dans les faſtes de l'Egliſe pour avoir réfuté le diſcours foudroyant de l'Empereur *Julien* contre les Chrétiens ; nous n'avons de ce diſcours que ce que Cyrille a bien voulu nous en conſerver ; il n'y répond que foiblement & par de pures déclamations : ce diſcours, tel qu'il nous reſte, eſt un monument durable élevé à la honte de la Religion & des mœurs abominables des Chrétiens. Toutes les perſonnes ſenſées ou qui voudront ouvrir les yeux reconnoîtront ſans peine la vérité des accuſations de cet Empereur, lorſque parlant à ces Chrétiens fanatiques & furieux il leur dit : *apprenez, ô Galiléens, combien nos loix & nos mœurs ſont préférables aux votres. Nos Légiſlateurs & nos Sages nous ordonnent d'imiter les Dieux autant que nous pouvons ; ils nous preſcrivent pour cela de contempler & d'étudier la nature des êtres ; c'eſt dans la contemplation, dans le recueillement & les replis de l'ame ſur elle-même que l'on peut acquérir les vertus, qui nous approchent & nous rendent en quelque façon ſemblables aux Dieux. Mais qu'apprend chez les Hébreux l'imitation de leur Dieu ? Elle apprend à ſe livrer à la fureur, à la cruauté, à la haine, à la jalouſie*, &c.....

JULIEN compare enſuite les Philoſo-

phes qu'ont eu les Payens avec les Prophètes & les Sages des Juifs. Il compare encore la félicité de ces Juifs, protégés par *Jéhovah*, avec celle des nations idolâtres. Puis reprochant aux Chrétiens leurs cruautés & leurs querelles interminables il leur dit : *Vous égorgez, non seulement ceux qui sont Chrétiens & auxquels vous donnez le nom d'hérétiques, parce qu'ils ont quelques opinions différentes des autres sur le Juif mis à mort par les Hébreux. Vous n'avez imité de ces Hébreux que leur méchanceté & leur frénésie. Il vous est arrivé la même chose qu'aux sangsues ; vous avez tiré le sang le plus corrompu, & vous avez laissé le plus pur.* C'est au lecteur à juger si ces accusations sont bien ou mal fondées, & de la façon dont a pu y répondre un Docteur de la trempe de Cyrille.

Par bonheur pour le genre humain de tels monstres sont rares dans le monde, quoique communs dans l'Eglise. Il est des saints Docteurs qui sans s'être permis à eux-mêmes des crimes semblables à ceux de Cyrille, en ont fait commettre à d'autres d'aussi révoltans & de bien plus étendus. A combien de scélératesses, par exemple, le grand Saint *Augustin* n'a-t-il pas donné lieu par ses

maximes odieuſes ſur l'intolérance ? Ce Docteur fanatique, que tant de Chrétiens regardent comme la plus grande lumiere de l'Egliſe, prêcha d'abord la douceur & l'indulgence en matiere de religion : mais bientôt on le vit changer de langage ; devenu chef d'un parti il adopta ſur le champ le génie perſécuteur qui eſt de l'eſſence même du Chriſtianiſme. Il fut plus loin & prétendit que *les biens des impies appartenoient de droit aux juſtes.* A combien de forfaits cette maxime Judaïque, adoptée par les Chrétiens, n'a-t-elle pas donné lieu ? D'après ce principe odieux tous les Etats du monde ne ſont-ils pas expoſés à devenir la proie des brigands, qui ſe croiront des *juſtes* à l'excluſion de tous les autres ? C'eſt ſans doute d'après les principes de cette morale infernale que les dévots Croiſés ont été s'emparer de la Terre-Sainte, & les dévots Eſpagnols mettre l'Amérique entiere ſous leur joug abominable.

En un mot Saint Auguſtin ſe fit la trompette de la perſécution contre ces mêmes *Donatiſtes*, à qui peu auparavant il décrivoit d'une façon ſi pathétique & ſi vraie l'injuſtice qu'il trouvoit à perſécuter. C'eſt ainſi que nos ſaints Doc-

teurs changent d'avis avec leurs intérêts propres, ou avec ceux du parti qu'ils ont embraſſé. Comment fonder une morale ſur les principes de ſemblables inſtructeurs, dont les préceptes varient continuellement avec les tems, & dont les ouvrages ſont pleins de maximes qui ſe détruiſent les unes les autres (8)?

Saint Auguſtin ne paroît pas avoir eu des idées bien honnêtes de la ſainteté du lien conjugal. Pour juſtifier *Sara* qui ſe voyant ſtérile préſenta *Agar* à *Abraham* pour lui ſervir de Concubine, notre Docteur prétend *qu'une femme peut céder ſes droits à une autre.* Une telle maxime eſt très-favorable à tous les maris commodes: on a vu ci-devant qu'Abraham s'en ſervit avec ſuccès dans ſes voyages à la Cour du Roi d'Egypte & du Roi de Gérare (9).

Notre Docteur, ſi facile ſur l'adultere, ne l'eſt pas tant ſur d'autres ma-

(8) Voyez le *Traité de la morale des Peres par Barbeyrac.* chap. XVI. §. 29. S. Auguſtin paroît avoir été l'auteur de l'opinion affreuſe qui damne ſans miſéricorde les enfans morts ſans batême S. Grégoire de Nazianze les plaçoit dans un lieu *mitoyen.*

(9) Voyez la Iere Partie Chapitre I. Voyez S. Auguſtin *de Civitate Dei.* Lib. XVI. cap. 25.

tieres; nous lui voyons débiter des maximes ſi ſéveres ſur le menſonge qu'elles tendroient évidemment à la deſtruction de la ſociété, ſi l'on avoit le malheur de les ſuivre à la lettre. Que penſer, par exemple, quand on voit débiter à notre Saint les maximes ſuivantes? *Si tout le genre humain devoit être exterminé, & qu'il fût poſſible de le ſauver par un menſonge, il faudroit s'abſtenir de faire un menſonge, & laiſſer périr le genre humain. Lorſqu'en faiſant un menſonge on peut empêcher un ou pluſieurs de nos ſemblables de pécher, il vaut mieux le laiſſer pécher que de mentir: lors même qu'en mentant l'on pourroit empêcher le prochain d'être éternellement damné, il vaudroit mieux le laiſſer périr que de le ſauver aux dépens de la vérité.*

MALGRÉ la grande inimitié pour le menſonge que S. Auguſtin nous montre dans ces maximes inſenſées, à moins d'avoir une foi à toute épreuve il eſt bien difficile de ne pas ſoupçonner ce Saint d'avoir ſouvent menti très-impudemment, pour le plaiſir de mentir ou par la vanité puérile de raconter des faits merveilleux. En effet l'on prend une très-mauvaiſe idée de la véracité de ce Pere quand il dit dans un ſermon à ſes

freres du déſert *qu'il a vu en Ethiopie une nation d'hommes ſans tête, & qui avoient les yeux placés au milieu de l'eſtomac.* Il ajoute *que ces hommes avoient même parmi eux des Prêtres de leur eſpece, d'une ſi grande vertu, qu'encore qu'ils fuſſent mariés ils n'approchoient de leurs femmes qu'une fois l'année.* On peut croire que S. Auguſtin n'avoit vu ces gens-là que dans *Pline*, ou dans *Pomponius Mela*, ou dans *Aulugelle*, qui les déſignent ſous le nom d'*Acephales* ou ſans tête. Il n'y a que des hommes de cette eſpece qui puiſſent croire le récit de S. Auguſtin. Eſt-il plus croyable quand il oſe affirmer qu'*il y avoit de ſon tems des femmes, qui, par le moyen de certains fromages, changeoient à volonté les hommes en chevaux ou en jumens, & les employoient à porter des fardeaux?*

On ne peut expliquer de pareilles fables qu'en recourant, ſuivant l'uſage de S. Auguſtin lui-même, à des allégories ſemblables à celles dont il s'eſt ſervi pour expliquer tout dans l'Ancien & le Nouveau Teſtament, qu'il s'eſt mêlé d'interpréter de la façon du monde la plus ridicule. Il trouve, par exemple, que les enfans qui inſulterent le Prophête Elyſée en lui criant *monte, chauve!*

monte, chauve! repréſenterent les Juifs, qui, en demandant que Jéſus fût crucifié, lui diſoient *de monter à la croix placée ſur le Calvaire.* Notre Saint voit la croix de Jéſus dans deux bâtons de bois que ramaſſoit la femme rencontrée par Elie. Selon notre ſçavant interprête cette femme cherchoit à connoître *le myſtere de la croix*, évidemment déſignée par ces deux bâtons de bois. *Ainſi*, dit-il, *cette veuve ramaſſoit ces deux bâtons pour nous marquer que l'Egliſe croiroit en celui qui a été attaché aux deux bâtons de la croix.* Dans le morceau de *drap rouge* ſuſpendu à la fenêtre par la Courtiſane *Rahab*, S. Auguſtin voit le ſang de Jéſus-Chriſt. Il voit le même Jéſus-Chriſt dans le bouc émiſſaire &c.

Il ſeroit aſſez naturel de ſoupçonner que notre Saint étoit ivre quand il voyoit, ou quand il débitoit de pareilles chimeres. S. Auguſtin a lui-même donné lieu à ce ſoupçon par un paſſage de ſes *Confeſſions*, où, parlant à Dieu, il lui dit: *la crapule ſurprend quelquefois votre ſerviteur; vous aurez pitié de lui afin qu'elle s'en éloigne.* Or *la crapule*, comme on ſçait, eſt le dernier période de l'ivreſſe; c'eſt le malaiſe qui reſte après la débauche. Si ce Pere choiſiſſoit ce

moment pour prêcher ou pour écrire ; on ne doit point être ſurpris de lui voir débiter tant de folies. C'eſt apparemment encore dans ces momens de *crapule* qu'il ſe propoſoit des queſtions ſubtiles, & ſouvent ſcandaleuſes que nous trouvons dans ſes écrits ; il examine, par exemple, *la maniere dont Adam & Eve auroient eu des enfans s'ils euſſent conſervé leur premiere innocence* ; il avoue qu'il l'ignore, cependant dans cette belle diſcuſſion il ne ſonge nullement à épargner la pudeur de ſes lecteurs, comme on le lui a très-juſtement reproché (10).

Ce ſont pourtant les rêveries de cet Evêque d'Hippone, qui, dans l'eſprit d'un grand nombre de nos Théologiens modernes, paſſent pour des déciſions ſans appel. Néanmoins parmi ceux-mêmes qui ſe donnent le nom d'Orthodoxes & de Catholiques, pluſieurs Sçavans n'ont point eu de ce Pere une ſi haute opinion ; ils critiquent ſon ſtile, ſes jeux de mots, ſes ſubtilités, ſes allégories pitoyables, ſes réflexions preſque toujours tirées de loin & très-peu naturelles. Bien des gens voudroient faire paſſer ſon livre

(10) Voyez Bayle Dictionn. Article *S. Auguſtin.* Voyez La Motte le Vayer dans l'*exameron ruſtique*.

de la *Cité de Dieu* pour un chef-d'œuvre ; d'autres l'accuſent avec raiſon, d'y avoir continuellement mis à contribution Varron, Cicéron & Séneque, Auteurs Payens qui avoient & plus de lumieres & plus d'élégance que lui (11).

On lui reproche encore d'avoir totalement ignoré la langue des Hébreux, ſi néceſſaire pour l'intelligence de leurs livres ſacrés. Auſſi vainement chercheroit-on dans les Oeuvres de S. Auguſtin les moyens d'entendre ces livres, il n'y voit jamais que des figures & des allégories très-propres à cacher ſon ignorance : c'eſt apparemment dans cette vue qu'il poſe pour principe *qu'on peut donner à l'Ecriture tous les ſens qui ne ſont point contraires à la piété.* Ce qui eſt en faire préciſément *un nez de cire*, comme un ſçavant Critique l'a très-bien remarqué (12).

On ſçait que S. Auguſtin fut d'abord *Manichéen.* Si l'on s'en rapporte à lui, ſa converſion fut miraculeuſe ; il entendit, ou crut entendre, une voix qui lui diſoit de lire les ouvrages de S. Paul. A peine en a-t-il lu quelques lignes, qu'il

(11) V. *La Bibliothèque des Auteurs Eccléſiaſtiques* par M. Dupin tom. III.

(12) V. Le Clerc *Biblioth. Univerſ.* tom. XVI.

ſe trouve un homme tout nouveau. Sur le champ il devint *le défenſeur de la grace*; il devina les ſecrets de la Providence, il raiſonna à perte de vue ſur la *prédeſtination*. A force d'écrire ſur ces matieres inintelligibles qu'il n'a point éclaircies & qui demeureront une énigme juſqu'à la conſommation des ſiècles, il devint le chef du parti qui combattoit la Doctrine de *Pélage* & de *Celeſtius*; il eſt encore de notre tems l'oracle infaillible des Docteurs *Janſéniſtes*, qui ſous ſes étendards combattent le *Moliniſme*, c'eſt-à-dire, les opinions de Pélage reſſuſcitées par un Jéſuite, ſans que les deux partis acharnés entendent rien à la querelle qui les échauffe ſi fort. Mais en Théologie, pour diſputer il eſt très-important de ne point s'entendre ſoi-même & de n'être point entendu des autres.

Malgré la vénération profonde que l'Egliſe montre pour les ouvrages de notre Saint, il paroît que de ſon tems comme du nôtre, ſon ſyſtême ne fut pas univerſellement adopté. On l'accuſa de renouveller la doctrine de la *fatalité* des anciens Stoïciens, d'anéantir la liberté de l'homme, de le jetter par ſes principes dans la ſécurité ou dans le dé-

déſeſpoir. On ne vit pas ſans doute que tout le ſyſtême religieux des Juifs & des Chrétiens eſt dans toutes ſes parties fondé ſur un *fataliſme* pur. Dieu chérit *Jacob* & réprouve *Eſaü* dès le ventre de leur mere. Dieu choiſit le peuple Hébreu, & rejette toutes les autres nations. Dieu fait connoître ſon Evangile à quelques peuples & laiſſe périr les autres dans les ténèbres de l'ignorance. En un mot dans l'Ancien & le Nouveau Teſtament Dieu endurcit quelques hommes qu'il hait & donne ſa grace à qui il lui plaît. S. Paul dans ſon Epitre aux Romains (Chap. IX. verſet 18.) ne dit-il pas formellement *il fait miſéricorde à qui il veut & endurcit qui il veut?* Enfin le Dieu qui avoit prévu & réglé dans ſes décrets éternels la rédemption du genre humain, n'avoit-il pas prévu & ordonné la chute des Anges rebelles, le péché originel, la mort de ſon fils ſi néceſſaire pour réparer le genre humain? Ainſi prêcher le fataliſme, c'eſt vraiment prêcher la Religion Chrétienne qui ne fit jamais de ſon Dieu qu'un tyran uniquement guidé par ſes caprices tout-puiſſans. Quand on pouſſe ſur ce point nos Docteurs ils terminent la queſtion en diſant que *c'eſt un myſtere*.

Ne pourroit-on pas leur demander pourquoi ils ont la folie de raiſonner ſans ceſſe ſur des objets qu'ils regardent eux-mêmes comme au deſſus de la raiſon?

Au reſte, il paroît que S. Auguſtin malgré ſa profonde ſcience & la pureté de ſa doctrine n'avoit point des idées bien nettes ſur les myſteres les plus importans de la Religion Chrétienne; ou du moins les traitoit avec une légéreté capable de le faire ſoupçonner d'incrédulité. En effet dans ſon Traité ſur *la Trinité*, *livre V. Chap. 9.* il dit *que l'on admet trois perſonnes dans la Trinité, non pour dire quelque choſe, mais pour ne point reſter totalement muet ſur cette matiere.* Ainſi ſelon ce ſaint Docteur l'un des plus grands myſteres de la Religion ſe réduit à des mots entiérement vuides de ſens, & uniquement inventés pour fournir à la diſpute ou pour rendre une raiſon telle quelle des opinions une fois établies dans l'Egliſe, & qu'il faut enſuite ſoutenir à tout prix.

Le Pere dont nous venons de parler fut contemporain de Saint Jérôme, que l'Egliſe place au rang de ſes plus ſçavans Docteurs. Bien plus habile & plus ſçavant que S. Auguſtin, & ſur-tout très-verſé dans la langue Hébraïque, il

paſſe pour le meilleur Commentateur des livres ſaints. Cependant pour peu qu'on liſe avec attention ſes préfaces ou *Prolégomenes*, on trouvera de quoi ſe désabuſer du reſpect que l'Egliſe nous inſpire pour ces livres merveilleux. La critique fut de tout tems un écueil très-dangereux pour la fraude. S. Jérôme entreprit néanmoins la traduction de ces livres fameux. Ce projet ſouleva toute l'Egliſe contre lui. On le traita d'impie, de novateur, de téméraire. S. Auguſtin lui-même voulut en vain l'en diſſuader; mais notre Saint peu endurant le traita très-vertement & l'accuſa de vouloir chercher de la gloire en attaquant de grands hommes; il l'avertit de meſurer ſes forces & lui fit entendre qu'il ne l'eſtimoit pas aſſez pour le juger digne de ſa colere. En un mot notre Saint traita ſon confrere en vrai novice, à qui il auroit pu donner des leçons. La traduction de la Bible parut, &c S. Jérôme fut par la ſuite des tems regardé comme un homme divin que Dieu avoit ſuſcité extraordinairement pour expliquer les livres ſaints. (Voyez *Hiſt. Crit. du Vieux Teſtament par le R. P. Simon.*)

Une autre diſpute importante diviſa

ces deux grands Saints dont l'Egliſe révere les lumieres. Il s'agiſſoit de ſçavoir *ſi la plante qui couvrit le Prophête Jonas de ſon ombre étoit une courge ou du lierre.* Cette querelle faillit à produire un ſchiſme dans l'Egliſe, tant les eſprits étoient échauffés ſur cette grande queſtion. Il y a lieu de croire que Saint Auguſtin céda dans cette occaſion comme dans l'autre. L'Evêque d'Hyppone craignit ſans doute un tel adverſaire qu'il étoit dangereux de s'attirer ſur les bras. En effet St. Jérôme s'eſt ſur-tout diſtingué par la colere & le fiel Théologique que l'on trouve dans tous ſes écrits; il y parle toujours d'un ton de maître; dans ſes ouvrages contre *Rufin* & contre *Vigilance* nous trouvons bien toute l'amertume d'un Théologien, mais pas la moindre apparence de la charité d'un Chrétien, ni de la politeſſe d'un galant homme. Tout y reſpire la haine, la fureur, la brutalité, mais on ſçait que ces défauts dans un Pere de l'Egliſe ſont toujours l'effet d'un zêle louable pour la vérité.

Cependant Saint Jérôme montroit quelquefois des ſentimens peu conformes à la doctrine actuelle de l'Egliſe. Il croyoit, par exemple, que les bons An-

ges peuvent pécher, & que Jéſus-Chriſt eſt mort pour eux. Il croyoit que les aſtres étoient animés & doués d'intelligence; que le monde ne devoit durer que mille ans; que la providence particuliere de Dieu ne s'étend que ſur les hommes; que Dieu n'a pas une connoiſſance très-diſtincte de tous les événemens (13).

Sa morale n'eſt guere moins répréhenſible que ſa Théologie. Ainſi que beaucoup d'autres Docteurs anciens, il blâme les ſecondes noces & compare ceux qui ſe remarient aux animaux impurs de l'arche de Noé ou à des pourceaux qui ſe veautrent de nouveau dans la fange d'où ils s'étoient tirés. Il condamne tous les ſermens, ſe fondant ſans doute ſur le précepte formel de Jéſus-Chriſt; mais l'Egliſe ſur cet article ainſi que ſur beaucoup d'autres a rectifié les ordonnances de ſon divin fondateur. Notre Saint ne vouloit pas *que les Chrétiens payaſſent au-*

(13) Voyez *Bibliothèque des Auteurs Eccléſiaſtique* de M. Dupin tome III. Il ne faut pas oublier le ſentiment ridicule de S. Jérôme ſur les femmes; dans ſa *préface ſur Oſée*, il dit qu'*aucune femme ne reſſuſcitera dans ſon ſexe, mais que toutes ſeront à la réſurrection changées en hommes.*

cun tribut aux Princes infideles (14). Enfin, ſuivant l'uſage de tous les Saints, il approuve les *fraudes pieuſes* & la mauvaiſe foi quand elles ont pour objet de dénigrer les ennemis de l'Egliſe. *Ne condamnons point*, dit-il, *une erreur qui eſt l'effet de la haine pour les Juifs & de la piété de la foi.*

Quoique les chefs de l'Égliſe ſoient très-portés à pardonner aux Saints Peres tous les défauts & même les héréſies dont on les trouve aſſez ſouvent coupables, on a de la peine à concevoir comment les Evêques n'ont point ſolemnellement condamné S. Jérôme comme hérétique pour avoir eu des opinions trop libres & républicaines ſur le gouvernement de l'Egliſe & très-contraires aux prétentions du haut Clergé. Voici un paſſage de S. Jérôme qui ſemble anéantir la ſupériorité dont les Evêques prétendent jouir de *droit divin* ſur les Prêtres & ſur le Clergé du ſecond ordre, & renverſer par conſéquent l'*hiérarchie* ſacrée que ces Evêques trouvent

(14) V. Barbeyrac *Traité de la morale des Peres* XV. §. 2. §. 5. S. Jérôme prétendoit que les hérétiques ne ſont pas des Chrétiens, & que l'on doit les traiter comme les idolâtres V. Dialogue contre Lucifer.

fondée par Jéſus-Chriſt & les Apôtres. En effet il paroît que l'Egliſe dans ſon origine étoit un gouvernement *Ariſtocratique* dont les Apôtres étoient les Souverains ; ceux-ci établirent des *Evêques* ou *Surveillans* dans les lieux où ils établirent la foi. Ces Evêques furent enſuite élus par le Clergé & le peuple, qui ſe choiſiſſoient des Souverains ſpirituels, indépendans les uns des autres, mais uniquement unis entre eux par les liens d'une même croyance, ou ſi l'on veut d'une même politique, fondée ſur les intérêts du corps. Ce gouvernement s'eſt depuis changé en une *Monarchie* ; l'Evêque de Rome, comme nous le verrons bientôt, profitant habilement du poſte qu'il occupoit dans la capitale du monde Payen, devint peu à peu le chef du monde Chrétien, & y exerça pendant des ſiècles le pouvoir le plus illimité.

NONOBSTANT ces faits viſiblement établis par l'hiſtoire, S. Jérôme, dans ſon *commentaire ſur l'Epître de S. Paul à Tite*, nous dit formellement que *l'Evêque & le Prêtre ſont une même choſe : qu'avant que*, *par* L'INSPIRATION DU DIABLE, *il ſe formât des partis dans la Religion & que l'on dît parmi les peuples, je*

ſuis du parti de Paul, moi du parti d'Apollo, & moi du parti de Céphas, les Egliſes étoient régies par l'avis commun des Prêtres. Mais après que chacun ſe fut imaginé que ceux qu'il avoit batiſés lui appartenoient en propre, & non à Jéſus-Chriſt, on réſolut dans tout le monde qu'on éliroit un d'entre les Prêtres, qu'on l'élèveroit au deſſus des autres, & qu'il ſeroit chargé lui ſeul de tout le ſoin de l'Egliſe, afin d'ôter toutes les occaſions des ſchiſmes. Ainſi, voilà S. Jérôme qui attribue à *l'inſpiration du Diable* la diſtinction des Evêques & des Prêtres, que pourtant les Evêques nous montrent comme d'*inſtitution divine* ou comme un effet de l'inſpiration du S. Eſprit.

Au reſte, ce paſſage de S. Jérôme eſt très-propre à nous faire démêler la politique & les vues ſecrettes des premiers fondateurs de l'Egliſe & à confirmer ce que nous en avons dit ci-devant. L'on y remarquera ſur-tout que notre Docteur accuſe les premiers prédicateurs de l'Evangile de s'être imaginé que ceux qu'ils avoient convertis ou batiſés *leur appartenoient en propre*; ce qui ſuffit pour nous dévoiler la vraie cauſe de leur zèle ardent pour le ſalut des ames ou de leur empreſſement à propager leur ſecte. Voilà comme les Saints eux-mêmes nous

découvrent ſouvent imprudemment les ſecrets de l'Egliſe, & les reſſorts de la politique des Saints.

On peut croire que notre Saint écrivit ce paſſage dans un des momens d'humeur qui lui étoient aſſez ordinaires. Nous le voyons ſur-tout irrité contre les déréglemens de l'Egliſe Romaine qu'il compare déjà de ſon tems *à la grande proſtituée, à Babylone:* comparaiſon qui depuis fut adoptée par les *Proteſtans*, c'eſt-à-dire, par ceux d'entre les Chrétiens qui ſe ſont ſéparés de la Communion de cette Egliſe. Au reſte, bien des Chrétiens, même orthodoxes ou *Catholiques*, ont porté & portent encore de la Cour de Rome un jugement auſſi défavorable que S. Jérôme & regardent cette Cour comme la ſentine des vices & des crimes qui infectent la Chrétienté. En effet nous verrons bientôt que dans tous les ſiècles ſa conduite ne fut pas propre à détromper les hommes de l'opinion que ce Pere en avoit déjà de ſon tems.

Il paroît au reſte que S. Jérôme eut des traverſes à eſſuyer de la part du Clergé Romain & de la part du Pape. Il faiſoit, comme on ſçait, le métier de Directeur de Dévotes qui tou-

jours fut lucratif & envié. Notre Saint reconnoît lui-même que ſon commerce avec Sainte Paule & Sainte Mélanie fit parler le public & donna lieu à des ſoupçons ſcandaleux: *Romanæ urbi fabulam præbuerunt Paula & Melania* (15). Ce furent ſuivant les apparences ces diſcours & ces traverſes qui engagerent notre Saint à s'éloigner & à faire une rude pénitence en Paleſtine où il finit ſes jours. Le même Saint dans ſes Ecrits reproche ſouvent aux Prêtres Romains les voies honteuſes dont ils ſe ſervoient déjà pour ſe faire adjuger les ſucceſſions des Dévotes dont ils dirigeoient les conſciences. Il ne paroît pas lui-même s'être enrichi à ce métier ſi lucratif pour tant d'autres.

S. JÉRÔME, comme de raiſon, & en bon Pere de l'Egliſe, ne faiſoit aucun cas des ſciences différentes de celles dont il s'étoit lui-même occupé. Dans ſon *commentaire ſur l'Epitre à Tite* il rejette *la Géométrie, l'Arithmétique & la Muſique comme conduiſant à la vérité, mais non à la piété qui conſiſte dans la connoiſſance des Ecritures, dans l'intelligence des Prophêtes, dans la croyance à l'E-*

(15) V. *S. Hieronymi Epiſt. 99. ad Aſcellam.*

vangile. On ne peut nier que toutes les ſciences qui contribuent à rendre l'eſprit juſte, ou qui exigent des démonſtrations, ſont plutôt nuiſibles qu'utiles à des Chrétiens qui n'ont beſoin que de la foi. Depuis S. Jérôme des Docteurs bien plus prudens que lui n'ont pas même permis aux fideles l'étude des Saintes Ecritures, & les ont ſagement arrachées de leurs mains; ils ont craint, avec raiſon, que ces livres inſpirés par la Divinité ne ſcandaliſaſſent *les foibles*, c'eſt-à-dire, tous ceux qui n'ont point une doſe de foi aſſez forte pour n'être point révoltés des maximes & des exemples odieux que ces livres préſentent.

Au reſte, preſque tous nos ſaints Docteurs ſe ſont fait un principe de décrier les ſciences mondaines qu'ils ont jugé propres à détourner du ſalut ou plutôt de l'obéiſſance que l'on doit à ceux qui ſe chargent d'y conduire. C'eſt le principe du grand Saint *Ambroiſe*, Archevêque de Milan & Pere de l'Egliſe Latine, dont nous allons dire quelques mots. *Qu'y a-t-il de plus abſurde*, ſelon lui, *que de s'occuper de l'aſtronomie & de la géométrie, de meſurer l'eſpace & d'abandonner les choſes du ſa-*

lut pour chercher des erreurs (16)? Ce Saint eut la préſomption d'écrire des *offices* dans la vue ſans doute de faire oublier les *offices de Cicéron.*

CEPENDANT dans la morale de Saint Ambroiſe nous ne trouverons rien de bien merveilleux à moins qu'on ne voulût trouver admirables ſes notions fanatiques ſur la *Virginité* & le *Célibat* que ce Docteur vante extrêmement, allant même juſqu'à prétendre que *le mariage eſt une choſe contraire à la nature: vu*, dit-il, *que tous les hommes en naiſſant ſont dans le célibat.*

CE Docteur condamne encore la juſte défenſe de ſoi-même. Enfin il approuve le ſuicide, comme nous l'avons déjà fait voir en parlant des Martyrs qui ſe ſont détruits eux-mêmes. Il eſt sûr que Cicéron guidé par la raiſon n'auroit jamais deviné le mérite de ces ſublimes vertus; mais parmi nos humbles Théologiens il n'eſt pas un Catéchiſte qui ne ſe croie en état de donner des leçons de morale bien plus ſages que toutes celles des plus grands hommes de l'antiquité. Ces prétentions peuvent être approuvées par ceux en qui une morale en-

(16) V. *S. Ambrois. Lib.* 1. *de Officiis*, & voyez *Traité de la Morale des Peres* par M. Barbeyrac.

thouſiaſte, ſurnaturelle & dangereuſe a totalement anéanti le goût pour une morale ſimple, naturelle, utile au genre humain. Il faut convenir que la morale de la raiſon eſt très-incompatible avec celle de la foi, dont les Peres de l'Egliſe nous donnent ſouvent des échantillons bien étranges.

Quelques Sçavans ont mis S. Ambroiſe au nombre des *pieux fauſſaires* ou faiſeurs de légendes dont nous avons déjà parlé. On lui attribue, entre autres, les ouvrages remplis de fables publiés ſous le nom d'*Hégéſippe*. S'il eſt véritablement l'auteur de pareilles rêveries, on ne ſçait ſi l'on doit plus admirer l'impudence du Saint que l'infatiguable crédulité de ceux pour qui l'on fabriquoit des contes auſſi dépourvus de vraiſemblance & dont la fauſſeté ſe décele à chaque inſtant. Mais les Saints ne ſe ſont jamais fait ſcrupule de mentir pour faire honneur à la Religion & pour en prouver la vérité.

Cependant nous ne pouvons douter des grands talens en ce genre de S. Ambroiſe; une légende renouvelle pour lui un vieux conte que les Grecs avoient déjà débité pour faire honneur à leur divin Platon. On vit, dit-on, un eſſaim

d'abeilles entrer & ſortir de ſa bouche lorſqu'il étoit encore au berceau. Le ciel prodigua depuis les miracles en ſa faveur. Il fut élu Evêque de Milan par le ſuffrage d'un enfant, qui fut auſſitôt ſuivi des acclamations unanimes du peuple, qui fut ſans doute divinement inſpiré dans cette occaſion. Il combattit avec vigueur les Ariens & refuſa opiniâtrément à l'Impératrice *Juſtine* une Egliſe qu'elle ſollicitoit pour eux & pour elle-même. Dans la crainte que ce refus ne lui fît de méchantes affaires, notre Saint crut devoir en impoſer à cette Princeſſe hérétique par des prodiges, qui toujours font un grand effet ſur le peuple dévot. Il prétendit qu'une viſion céleſte lui avoit fait découvrir le lieu où avoient été jadis dépoſés les corps de *S. Gervais* & *S. Protais* qui avoient, dit-on, ſouffert le martyre ſous Néron. Perſonne dans Milan n'avoit eu juſque-là connoiſſance ni du nom, ni de l'hiſtoire, ni du lieu de la ſépulture de ces deux Saints; mais un rêve découvrit heureuſement toutes ces choſes à S. Ambroiſe. Il fit fouiller la terre où l'on trouva deux ſquelettes que notre Saint déclara appartenir aux deux Martyrs. Saint Auguſtin qui fut témoin de cette

merveilleuſe découverte dit, *nous trouvâmes des oſſemens d'une grandeur démeſurée & ſemblables à ceux des hommes du vieux tems.* On ne ſçait ce que ce ſaint Docteur veut indiquer par cette circonſtance romaneſque ni de quel tems il veut parler. Au reſte, cette comédie attira un concours immenſe de peuple dans l'Egliſe où leurs reliques furent dépoſées ; il s'y fit, ſuivant l'uſage, des miracles ſans nombre ; mais le fait important fut que par-là notre Prélat arrêta les effets de la mauvaiſe volonté de l'Impératrice Juſtine, qui vouloit le faire chaſſer pour le punir de ſes refus inſolens.

ENCOURAGÉ par ce ſuccès ou par cette victoire remportée contre une Princeſſe très-puiſſante, notre Saint oppoſa la même opiniâtreté aux volontés de *Théodoſe* ſon Souverain, qui, tout Empereur qu'il étoit, ne put faire rendre aux Juifs une Synagogue que les Chrétiens leur avoient enlevée. Un Saint ſi peu tolérant pour les Juifs ne dut pas ſe montrer plus facile aux Payens. Il s'oppoſa très-fortement au rétabliſſement de l'autel de la Victoire que le fameux *Symmaque* ſollicitoit au nom du Sénat Romain auprès de l'Empereur.

Mais de tous les traits qui montrent la fermeté de S. Ambroiſe à maintenir les droits ſacrés du Clergé, il n'en eſt pas qui lui faſſent plus d'honneur dans l'eſprit des dévots que la façon dont il fit ſentir le pouvoir des Paſteurs de l'Egliſe à ce même Théodoſe. Ce Prince, qui paroît avoir été un Tyran très-dévot, ou qui ſe crut obligé de céder au Clergé pour ſes propres intérêts, malgré ſa grande piété fit maſſacrer environ ſept mille citoyens à Theſſalonique pour une inſulte faite à ſa ſtatue. Ce Tyran, nonobſtant ce crime affreux, voulant faire ſes dévotions ordinaires, ſe préſente à l'Egliſe; mais Ambroiſe, bien sûr d'être appuyé par l'indignation publique, ſaiſit habilement cette occaſion pour faire ſentir à ſon maître toute l'énergie de la puiſſance ſpirituelle; il lui refuſa courageuſement l'entrée de l'Egliſe, le mit en pénitence, l'obligea de pleurer quelque tems un crime que ni des larmes, ni un ſtérile repentir, ni la ſoumiſſion à un Prêtre n'étoient pas faits pour expier.

On ſent combien cet acte éclatant du pouvoir ſacerdotal a dû rendre la mémoire de S. Ambroiſe précieuſe au Clergé & à tous ſes confreres. Il leur montra

tra par-là l'étendue de leur pouvoir ; ils en ont très-ſouvent profité pour châtier des Princes qui ne s'étoient ſouillés d'aucun crime auſſi noir que celui de Théodoſe. En un mot guidés par l'exemple d'Ambroiſe, des Evêques ſe ſont arrogé le droit d'excommunier des Princes ſouvent irréprochables & qui n'avoient commis d'autres fautes que de réſiſter au Clergé. Ceux qui, comme Théodoſe, ne prirent pas prudemment le parti de céder ont vu ſouvent leurs Sujets révoltés contre eux, leur couronne donnée à d'autres & leur vie même ſacrifiée. Si de bons Princes ſe ſont vus expoſés aux entrepriſes des Prêtres, que n'en ont point à craindre les Princes méchans ? Un Tyran pour régner en ſûreté doit être dévot, c'eſt-à-dire, s'entendre avec les Prêtres, & ſe laiſſer tyranniſer par eux afin de pouvoir y tranquillement tyranniſer ſes Sujets.

S. Grégoire, Pape, occupe un rang diſtingué parmi les Peres de l'Egliſe Latine. Ce grand Saint fut un partiſan zêlé de l'ignorance chrétienne. Il fit la guerre la plus cruelle aux ouvrages des Anciens, dont il détruiſit un très-grand nombre, que regrettent vainement aujourd'hui ceux qui n'ont pas les mê-

mes intérêts que l'ignorant Grégoire: Quelques légendaires lui attribuent un miracle qui ſemble ne point s'accorder avec les idées que nos Théologiens ont priſes ſur le ſalut des Payens. En effet *Alphonſe Ciaconius* a fait un traité tout exprès pour ſoutenir que les prieres de Saint Grégoire eurent tant d'efficacité qu'elles obligerent Dieu de délivrer des Enfers l'ame de l'Empereur *Trajan*, que le ſaint Pape eut le plaiſir de voir monter au ciel. Ce miracle eſt d'autant plus ſurprenant que ce Prince, très-eſtimable d'ailleurs, perſécuta les Chrétiens & condamna, entre autres, Saint Ignace d'Antioche à être dévoré par les bêtes. Ce trait ſuffit pour convaincre les plus incrédules de la puiſſance infinie d'un Pape, qui malgré les cauſes les plus propres à exciter la colere divine, force Dieu de révoquer en faveur d'un Prince protégé par le Pape, les décrets rigoureux par leſquels il condamne à des feux éternels tous ceux qui meurent hors de la foi qu'il a rendue néceſſaire au ſalut.

Au reſte, il paroît que l'on ne peut point ajouter une foi bien implicite à tout ce qu'a dit & vu le grand Saint Grégoire. Ses *Dialogues* remplis de fa-

bles impertinentes ne lui font pas beaucoup d'honneur. Ce Pere de l'Egliſe y avoue ingénûment *qu'on avoit beaucoup plus découvert de choſes ſur l'autre monde de ſon tems, que dans tous les ſiècles précédens.* Il en donne pour raiſon *que ce monde approchant de ſa fin, on commence à entrevoir ce qui ſe paſſe dans l'autre.* Quant aux miracles qu'il raconte, ils ſont pour la plupart d'une telle impertinence que l'on eſt forcé de conclure que celui qui les a tranſmis à la poſtérité ou étoit un grand fourbe, ou un homme d'une prodigieuſe imbécillité : qualités qui ont pu ſouvent ſe réunir dans les Peres de l'Egliſe. Au reſte depuis S. Grégoire ſes ſucceſſeurs ont fait encore bien des découvertes nouvelles dans les régions de l'avenir.

Si Grégoire montra tant d'affection à Trajan Prince très-bon & qui ne fut coupable d'autre crime que d'avoir ignoré la Religion Chrétienne ; notre Saint ne fut pas toujours ſi heureux dans le choix des autres Princes qu'il daigna favoriſer. Nous le voyons flatter indignement *Phocas*, qui avoit uſurpé l'Empire ſur *Maurice*, & qui fut le plus infâme des Tyrans. Il eſt vrai que ce Tyran en échange de ces baſſeſſes de

Grégoire reconnut la *Primauté du Pape*, c'eſt-à-dire, la ſupériorité de l'Evêque de Rome ſur tous les Evêques du monde. Notre Saint à qui ſon humilité fit prendre le titre de *ſerviteur des ſerviteurs de Dieu* que les Papes ont eu ſoin de conſerver juſqu'à ce jour, ſenſible à cette marque d'honneur que l'on n'avoit encore pu arracher d'aucun Empereur, lui pardonna tous ſes crimes en faveur de ſa déférence & de ſa dévotion pour le Saint Siége.

Nous voyons le même Saint étroitement lié avec la fameuſe *Brunehaut*, Reine de France, que tous les hiſtoriens nous dépeignent comme une Mégere dont la cruauté fait trembler. Il eſt vrai que nonobſtant ſes crimes cette Princeſſe fut très-dévote, très-généreuſe envers l'Egliſe & fondatrice d'un grand nombre de monaſteres; ce qui devoit aux yeux d'un Pape effacer bien des péchés.

Si l'on juge de S. Grégoire par ſes émiſſaires, on demeurera convaincu que ce ſaint Pere avoit un zêle bien ardent pour la propagation de la foi ou du moins de la juriſdiction du Siége de Rome. Le Pape deſirant de faire la conquête ſpirituelle de l'Angleterre, y envoya un

Moine appellé *S. Auguſtin* pour y prêcher la foi ; celui-ci paſſe communément pour être l'Apôtre de ce pays. Cependant S. *Gildas*, Moine, Auteur très-ancien, prétend que l'Evangile avoit été déjà porté dans ce pays, du tems même des Apôtres, vers l'an 35. de Jéſus-Chriſt. Enſorte que ſelon *Uſſerius*, il y eut des Chrétiens dans la Grande-Bretagne neuf ans plus tôt qu'il n'y eut des Diſciples de Jéſus-Chriſt à Rome. Suivant le vénérable *Bede* (autre Moine) l'Egliſe Britannique étoit reſtée très-orthodoxe, quoiqu'elle différât en bien des choſes de l'Egliſe Romaine & ſur-tout dans les rites (17). Auguſtin, l'Envoyé de Grégoire, voulut changer ces rites & abolir les priviléges des Métropolitains pour les mettre dans la dépendance de l'Evêque de Rome. Les Evêques Bretons, s'oppoſant vigoureuſement à ces innovations & uſurpations d'Auguſtin, refuſerent de le reconnoître lui-même pour leur Primat. Alors notre ſaint Apôtre indigné de cette réſiſtance ſacrilége, engagea Ethelbert Roi de Kent à faire maſſacrer douze cens Prêtres ou Evêques qui dans un Concile

(17) V. *Beda hiſt. Lib. II. cap.* 2. & la *Biblioth. Univerſ.* de J. Le Clerc tom. VII. pag. 326. & 27.

refuſoient de reconnoître le Moine Auguſtin pour chef de leur Egliſe. (18).

Telles ſont les voies par leſquelles ce ſaint Moine fit réuſſir ſa miſſion, & par leſquelles la Cour de Rome étendoit ſes conquêtes. En effet on doit ſuppoſer qu'avant d'en venir à ces extrémités il conſulta S. Grégoire ſon maître. Il le conſultoit au moins ſur des affaires qui paroiſſent moins importantes que le maſſacre que l'on vient de rapporter. Voici quelques-unes des queſtions que le Miſſionnaire faiſoit au Pape & les réponſes qu'y fit Sa Sainteté. Le Moine lui ayant demandé *ſi une femme groſſe peut être batiſée dans cet état*, le Pape lui répond qu'il ne voit point de difficulté à lui accorder le batême. Le Moine l'ayant conſulté pour ſçavoir *combien de tems il falloit à un homme pour pouvoir entrer dans une Egliſe ou recevoir la communion après avoir eu commerce avec ſa femme*, Grégoire décide *qu'un tel homme a péché à moins qu'il ne s'en ſoit approché ſans deſirs & ſeulement pour propager.* Le Miſſionnaire demande encore *s'il eſt permis d'admettre dans l'Egliſe une femme qui ſe trouve dans un moment critique & ſi l'on peut en ſûreté lui donner communion.*

(18) V. *Spelman Concil. Magnæ Britanniæ p.* 111.

Le très-ſaint Pere y conſent. Mais il interdit ſévérement les mariages entre les parens, *parce*, dit-il, *que l'expérience prouve que ces ſortes de mariages ne donnent point de poſtérité.* Il paroît que le Moine pour faire valoir ſa miſſion eut ſoin d'opérer des prodiges, car nous voyons Grégoire lui recommander dans ſa Lettre *de n'être pas trop fier du don qu'il avoit de faire des miracles.* Ces échantillons ſuffiſent pour juger des lumieres & de la bonne foi du Saint Pere & de ſon Envoyé.

L'HISTOIRE nous a tranſmis une maxime de Saint Grégoire qui mérite d'être rapportée vu qu'elle eſt très-propre à nous faire démêler le véritable eſprit du Clergé & les reſſorts cachés de ſa politique dans les perſécutions qu'il fait éprouver aux hérétiques. En effet ce ſaint Pape perſécuta cruellement les Payens & les hérétiques, diſant que *ſi la converſion de quelques-uns n'étoit qu'une feinte, l'Egliſe gagnoit toujours beaucoup en ce que du moins leurs enfans deviendroient bons Catholiques* (19).

Nous n'en dirons pas davantage ſur les Peres de l'Egliſe. D'après le por-

(19) V. *Maimbourg Hiſt. du Pontificat de S. Grégoire le Grand.*

trait qui vient d'en être fait, tout Lecteur raiſonnable ſentira ce que l'on doit penſer de ces perſonnages fameux que l'on propoſe pour des guides & des modeles à tous les Théologiens. En étudiant les ouvrages de ces Docteurs & en tâchant de les imiter, il n'eſt pas ſurprenant que les membres du Clergé Chrétien ſoient devenus en tout tems arrogans, querelleurs, opiniâtres, de mauvaiſe foi, ſéditieux, inhumains, ennemis de la puiſſance temporelle, en un mot des perturbateurs continuels du repos des nations. L'on ne peut en effet puiſer dans les écrits & dans la conduite des Peres qu'un fanatiſme deſtructeur, qu'un eſprit de ſédition, de révolte, de perſécution. L'on ne trouve que les principes d'une morale dangereuſe & peu fixe dans des rêveurs à qui l'eſprit de parti fait continuellement *ſouffler & le chaud & le froid*. Enfin l'on n'y trouve pas même de quoi régler ſa croyance vu que ces Docteurs ſont rarement d'accord entre eux, très-ſouvent peu d'accord avec eux-mêmes, enfin quelquefois peu d'accord avec l'Egliſe, qui depuis ces grands Saints a fréquemment changé d'avis ſur les articles les plus importans de la foi. Cependant c'eſt ſur

les écrits de ces hommes merveilleux que l'Egliſe fonde ſes dogmes & ſa tradition !

Néanmoins l'examen abrégé que nous venons de faire de ces Docteurs fameux pourra ſervir de réponſe à ceux qui nous parlent ſans ceſſe de leur autorité à laquelle quelques Théologiens vont juſqu'à accorder l'infaillibilité, ſur-tout quand ils les trouvent favorables au parti qu'ils ont une fois embraſſé. Car pour lors on nous vante le témoignage d'un Pere comme ayant tout le poids de l'inſpiration divine.

Cet examen ſervira de plus à répondre à ceux qui ſans avoir peſé les fondemens de leur Religion ſe croient obligés de la croire à l'exemple & ſur l'autorité de tant de Docteurs célebres, qu'on les accoutume à regarder comme des hommes doués de la plus profonde ſageſſe & des lumieres les plus étendues. Qui ſuis-je? s'écrie un dévot, pour refuſer de croire ce qu'ont cru les Origène, les Tertullien, les Athanaſe, les Cyrille, les Ambroiſe, les Auguſtin, les Jérôme, en un mot tant de vaſtes génies qui ont été les flambeaux & les ſoutiens de la Religion Chrétienne? N'y a-t-il pas de la préſomption à s'i-

maginer que l'on verra mieux les choſes que tant de ſaints perſonnages qui avec la plus grande ſagacité s'en ſont occupés toute leur vie? En regardant la choſe de près nous trouvons que ces illuſtres Coryphées du Clergé n'ont jamais bien raiſonné; & ſans préſomption, & à l'aide des ſeules lumieres du bon ſens, chacun peut démêler les ſophiſmes dont leurs écrits ſont remplis; chacun peut s'appercevoir que ces pieux rêveurs, abſorbés dans leur fanatiſme, ſe ſont étudié à bannir la ſaine logique de leurs ouvrages. Dans les plus éloquens d'entre eux nous ne rencontrons que des tirades enthouſiaſtes plus propres à éblouir qu'à convaincre l'eſprit. Leur conduite & leurs maximes nous ont prouvé que tous ces Saints & ces Sçavans prétendus étoient des hommes de parti, qui tâchoient d'acquérir les talens néceſſaires pour faire valoir par toutes ſortes de voies le parti auquel ils s'étoient dévoués, dont ils ſe voyoient les chefs, qui les faiſoit ſubſiſter avec honneur. Enfin nous trouvons dans ces Saints merveilleux des Etres à qui nul homme honnête & raiſonnable ne voudroit reſſembler. Quel eſt en effet l'homme ſenſé qui voudroit poſſéder l'extrava-

gance cruelle d'un Origène, la miſanthropie chagrine d'un Tertullien, l'eſprit bouillant & colere d'un Athanaſe, l'audace ſéditieuſe & meurtriere d'un Cyrille, l'eſprit perſécuteur & menteur d'un Auguſtin, l'humeur atrabilaire d'un S. Jérôme &c. ? Voilà pourtant les grands modeles que l'on propoſe à tous ceux qui ſe deſtinent à ſervir l'Egliſe par leurs écrits, ou à remplir quelque place diſtinguée dans l'hiérarchie ſacrée (20).

Si l'on nous parle de la ſcience profonde que l'on attribue à ces Peres, nous dirons qu'il eſt très-difficile de la trouver dans leurs ouvrages. Les plus habiles d'entre eux n'avoient qu'une teinture très-légere des lettres profanes, que leur Religion d'ailleurs tendoit à déprimer. En effet on recommandoit aux fideles de ne point lire les ouvrages des Payens parce qu'on les leur repréſentoit comme inutiles & dangereux. *Car*, leur diſoit-on, *que vous manque-t-il dans la loi*

(20) Ceux qui voudront de plus grands détails ſur la morale des Peres de l'Egliſe, trouveront de quoi ſe ſatisfaire dans le *Traité de la Morale des Peres* publié en un volume *in*-4°. par le ſçavant M. Barbeyrac, Ouvrage curieux dans lequel, comme on a pu voir, nous avons puiſé quelquefois.

de Dieu? Voulez-vous de l'hiſtoire? Vous avez les livres des Rois. Voulez-vous de la Philoſophie & de la Poëſie? Vous avez les Prophêtes, Job, les Proverbes, où vous trouverez plus d'eſprit que dans tous les Poëtes & les Philoſophes; parce que ce ſont les paroles de Dieu qui eſt le ſeul Sage. Aimez-vous les Cantiques? Vous avez les Pſeaumes. Cherchez-vous les antiquités? Vous avez la Génèſe. Enfin la loi du Seigneur vous fournit des préceptes & des avis ſalutaires (21). Il eſt aiſé de ſentir quels fruits les Chrétiens pouvoient tirer d'une lecture qui n'eſt propre qu'à gâter & l'eſprit & le goût, ſans parler du tort qu'elle pouvoit faire aux mœurs.

CEPENDANT les Docteurs ſe permettoient la lecture des ouvrages des Payens, non pour acquérir leur éloquence ou leur ſtile, mais pour ſe mettre à portée de les combattre; ce qu'ils faiſoient en oppoſant leurs extravagances nouvelles aux anciennes folies de la mythologie payenne, en reprochant aux Dieux d'Homere & des Poëtes des foibleſſes & des ſotiſes déjà reconnues par tous les Sages de l'antiquité. Quelques anciens Peres étudierent encore la philoſophie myſtique & romaneſque de Platon, dans laquelle ils

(21) V. Fleury *Mœurs des Chrétiens* §. VII.

trouvoient des rêveries analogues à celles de leur propre Religion. Ce fut cette philoſophie obſcure qui ſelon Tertullien fit ſucceſſivement éclore un grand nombre de diſputes & d'héréſies parmi les Chrétiens à qui il reproche d'avoir voulu devenir trop ſçavans.

Au reſte, on voit que cette étude jointe à la méditation continuelle des livres ténébreux de la Bible dont ces Docteurs s'occupoient ſans relâche, dut en faire des fanatiques plongés dans un délire continuel ou de parfaits viſionnaires. On peut s'en convaincre en liſant leurs ouvrages, où tout reſpire l'ivreſſe, l'enthouſiaſme & la démence. S'ils montrent quelque ſubtilité, c'eſt quand leur eſprit ingénieux ſe met à la torture pour trouver quelque ſens allégorique à des paſſages inintelligibles, à des énigmes inexplicables & à des logogryphes qu'ils avoient la ſimplicité de regarder comme des problêmes que l'Eſprit du Seigneur leur donnoit à réſoudre. Voilà donc à quoi ſe réduit toute la ſcience ſi vantée de ces oracles de la Religion Chrétienne, dans les ouvrages deſquels au lieu de ſtyle, de véritable éloquence, de bons raiſonnemens, de ſaine critique, nous ne trouvons que des jeux de mots,

des déclamations, des ſophiſmes, des ſyſtêmes découſus qui continuellement ſe détruiſent les uns les autres, & ſur-tout une crédulité à toute épreuve. A l'égard de leur morale, elle n'a jamais de principes sûrs; d'ailleurs calquée ſur les livres ſaints, elle ne convient point à des hommes, elle eſt plus propre à les rendre inſenſés & malfaiſans qu'à les conduire à la vertu. La Religion Chrétienne, de ſon aveu même, ne s'eſt jamais propoſé de faire des Sçavans ou des hommes raiſonnables, elle ne prétend former que des dévots, c'eſt-à-dire, des enthouſiaſtes bien ſoumis à leurs Prêtres.

FIN du Tome premier.

TABLE
DES CHAPITRES.

AVANTPROPOS.

PREMIERE PARTIE.

Des Saints de Judaïſme ou de l'Ancien Teſtament.

Avantpropos.

CHAP. I. *De la Sainteté de Moyſe & des Patriarches de l'Ancien Teſtament. d'Abraham; de Jacob, de Joſeph.* Pag. 1

II. *Des héros & des Juges d'Iſraël. De Joſué. De Jahel. De Jephté. D'Abod. De*

Samſon. De Judith, &c. 23

CHAP. III. *Des Saints Prophètes & Prêtres d'Iſraël. De Samuël & de David.* 34

IV. *Sainteté des autres Prophètes. D'Achias. D'Élie. D'Eliſée, &c.* 49

V. *Des écrits Prophétiques. D'Iſaïe. D'Ezéchiel. De Jérémie. De Jonas, &c.* 63

VI. *Réflexions ſur les mœurs des Juifs anciens & modernes.* 78

Magis
4.10.84

84.431